







L'OBSERVATEUR;

O U V R A G E

POLIGRAPHIQUE

E T

PERIODIQUE,

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,

Chés J. RYCKHOFF le Fils,
Libraire. 1736.



L. J. B. de M. Barneine

L'OBSE RVATEUR

O U V R A G E

AVIS DU LIBRAIRE.

POLYGRAPHIQUE

J'avois promis de rendre complet, à la fin de 1785, le premier Volume des Observations sur les Ecrits modernes; j'ai tenu parole. S'il est vrai que le goût du Public soit ordinairement proportionné au débit d'un Ouvrage, je puis inferer que celui-ci a été assez généralement approuvé: Mais je dois avouer en même tems qu'il y a eu un certain nombre de Feuilles qui ont plu beaucoup davantage que tout le reste, puis que de celles-là j'en ai débité quasi le double. Comme ces Observations étoient de différentes mains, j'avois le loisir de remarquer, entre ces Auteurs qui ont contribué au premier Volume, lequel convenoit le mieux; & j'ai fait en sorte que ces Ecrivains se chargeât seul de la continuation: Mais je n'en suis venu à bout qu'à condition qu'il changeroit le Titre d'Observations &c, afin de faire voir, dit-il, que l'Observateur n'a rien de commun avec une certaine Feuille dont j'avois emprunté quelques morceaux des plus passables; & qui cependant ne m'ont pas trop bien réussi; plusieurs personnes ayant désapprouvé ces longues Observations, ou Extraits, farcis d'une Critique fade, pédantesque & presque toujours injuste. Mon Observateur promet d'éviter principalement ces défauts; mais il exige en second lieu que je me borne à une seule Feuille par semaine, alléguant que ses Occupations journalières ne lui permettent pas de s'assujétir à une correspondance plus fréquente, du moins d'ici à quelque tems. Il promet en récompense, de m'envoyer de tems en tems des Pièces curieuses, que j'aurai soin de faire imprimer dans le même format que cette Feuille; & ainsi je me trouverai en état de fournir tous les six mois de quoi composer un fort joli Recueil, digne de tenir place dans le Cabinet des Curieux.

4495

STERN

CKHOTTE

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK

L 721, 2654

L'OBSERVATEUR

POLIGRAPHIQUE.

U Ne bevùs que je viens de faire fera cause, MONSIEUR, que je debute-
rai affés irrégulièrement ma nouvelle
Correspondance régulière. Pour commencer
avec décence, il falloit une *Préface*; & c'é-
toit-là particulièrement qu'il s'agissoit de bril-
ler. Malgré mon antipathie naturelle pour
tout ce qui demande trop d'aplication, je
m'étois enfermé ce matin dès les huit heures
dans mon Cabinet: Là recueilli en moi-même
j'avois tâché de me rapeller tous les traits
heureux, vifs, saillans, polis de nos *Auteurs*
periodiques les plus à la mode, & de tous ces
pompeux Lambeaux, rabillés & cousus à ma
manière, j'avois construit une *Préface* dans le
goût moderne. Ah que c'étoit un beau mor-
ceau! j'en étois enchanté, & je suis sûr qu'il
eût été regardé de tous les Connoisseurs com-
me un vrai chef-d'œuvre. En moins de huit
pages j'avois renfermé toute la *quintessence spiri-
tueuse* d'une demie douzaine de nos plus fa-
meux Ecrivains. J'avois raisonnablement em-
prunté de ces Expressions doucereuses dont le
plus fertile des six (après le Chevalier de
Moubi) sait si bien endormir ses Lecteurs; mais

pour en relever le goût, j'y avois mêlé un peu de ce Sel mordicant dont le plus hardi des fix faupoudre impunément ses *Feuilles hebdomadaires*: De tout cela j'en avois fait un Composé de doux & d'aigre, de flateur & de picquant; encore un coup, qu'elle étoit belle cette *Préface*!

Trop content, ou pour mieux dire trop orgueilleux de la réussite, je m'aplaudissois, & j'étois prêt à plier ma Lettre, lorsqu'au lieu du Poudrier, prenant mon Cornet, je l'ai arrosée d'Encre d'un bout à l'autre. Une pareille Etourderie ma fait pester de bon cœur, comme vous pouvez croire; cependant la faute n'en étoit pas moins faite, & irréparable qui plus est; car le tems ne me permettoit plus de la recomposer avant le départ de la Poste. Encore, si cet accident me fût arrivé sur quelque Historiette ancienne, ou prétendue telle, j'aurois pû vous l'envoier ainsi barbouillée, & supposer que ce que l'Encre a rendu indéchiffrable, auroit été rongé par les Rats, ou effacé par la moisissure: En ce cas, je me ferois servi du Privilège de nos Auteurs accredités, lorsque, pour subvenir à leurs besoins domestiques; vendant au Libraire les *Contes bleus, jaunes & violets*, qu'ils ont hérités de feuë *ma Mere-l'Oye*, ils y infèrent des Lacunes pour en faire de véritables *Contes borgnes*: Mais comme le bel usage n'a pas encore permis d'user de ces *vides intercalaires* dans une *Préface*, je me vois dans la nécessité de vous exposer tout uniment & en peu de mots, le Plan de mon Ouvrage.

Il est essentiellement renfermé dans le *Titre d'Observateur poligraphique*; Titre rempli d'é-

Énergie, & qui n'a encore jamais été pris par aucun Ecrivain, que je fache; Titre qui m'ouvre un champ illimité, pour annoncer à mes Lecteurs quantité de Verités inconnuës & de Faits innoüis; Titre enfin à l'ombre duquel je me propose d'expliquer & de décider d'une manière aussi naturelle que surprenante tous les Phénomènes les plus extraordinaires & les Questions les plus interminables. L'importance de mon vaste & généreux dessein m'avoit quasi déterminé à intituler ce rare Ouvrage; le MOÏEN DE PARVENIR, ou le PASSEPARTOUT DE LA SCIENCE & DE LA FORTUNE; cependant toutes reflexions faites, j'ai préféré la qualité d'*Observateur*, qui m'a paru plus modeste & plus proportionnée à la methode simple & naturelle dont je me servirai pour développer les sublimes principes de tous les Arts & les Sciences.

Mais je suis obligé de briser sur tout cela; il ne me reste plus qu'une petite heure, que je dois employer à faire une longue *Dedicace*

A L'INCOMPARABLE A. B. E. D. E. F. ...
GRAND ARISTARQUE FRANCOIS.

Rien de plus commun, MONSIEUR, parmi le Peuple Litteraire que de dédier un Ouvrage d'Esprit à un Ignorant; rien de plus ordinaire aux Dedicateurs que de donner à leurs Pseudo-Mecènes des qualités qui jamais ne subsistèrent que dans l'imagination échauffée de ces vils Adulateurs; rien enfin de plus usité parmi les Ecrivains que de se servir de ces moyens pour livrer d'indignes as-

*Je suis à la Bourse de quelque Crésus vain, ignorant
& stupide; car*

Que n'imagine point un Auteur indigent
Pour pouvoir escroquer quelque Pièce d'ar-
gent?

*Pour moi, Monsieur, qui prens aujourd'hui la li-
berté de vous dédier mes Feuilles, j'ai tout lieu de
me flater qu'on ne me taxera point, en cette occa-
sion, des défauts que je viens d'indiquer. Votre
Science profonde, ma parfaite sincérité, la différen-
ce de nos Professions & de nos Caractères, la dis-
proportion de nos Facultés, tout me met à l'abri de
pareils soupçons. En vous choisissant pour le Patron
de mes Elucubrations periodiques, je n'ai en
aucun égard au rang que vous tenez dans le monde,
ni à la bruiante réputation que vous vous y êtes ac-
quise par tant d'actions extraordinaires; de toutes
vos grandes qualités celle de souverain modérateur
du Parnasse, est la seule qui me fait implorer au-
jourd'hui votre protection, sans laquelle je m'é-
forcerois en vain de mériter les suffrages du Pu-
blic; car si vous ne daignez lui annoncer que je sais
quelque chose tout mon savoir sera réputé pour rien.*

*A quel autre étoit mieux dû le vaste Emploi de
Censeur universel, qu'à vous qui êtes véritablement
(absit à verbo invidia) ce qu'on appelle un Esprit
universel? Quelle Science, ou quel Art ne possé-
dez-vous pas au plus éminent degré; toujours prêt
à en donner des leçons à ceux-mêmes qui en font
une profession speciale? N'entendez vous pas infi-
niment mieux, par exemple, le Syriaque & l'A-
rabe que Mrs. de Fiennes & Fourmont; le
Grec que les Abbés Caperonnier & Vatry; l'He-
breu*

breu que Mrs. Salier & Henry; les Mathématiques que Mrs. Chevalier & Delisle; l'Eloquence & l'Histoire que Mr. Rollin? Et pour tout dire en un mot, n'êtes-vous pas plus savant qu'un Recteur & les quatre Facultés ensemble?

Quel vaste champ se présenteroit ici pour exercer ma Muse sur l'étendue de vos connoissances & sur la sagacité de vôtre jugement, si je n'avois le malheur d'être loti du Pefage le plus rétif qui soit dans tous les Haras du Parnasse! Essayons cependant si nous ne pourrions point lui trouver un bon maître?

*Excute torporem, quæ te, mea Musa, sopitam
Opprimit: in laudes officiosa veni:
Sed fugit ad montes; nec se cupit ante videri
Equus....*

Peste soit du-Cheval! Frappé de l'éclat qui vous environne, il vient de me désarçonner: Mais voyons si le Pegase François ne sera pas plus traitable, que le Latin?

*Comme en cueillant une Guirlande
On est d'autant plus travaillé,
Que le Parterre est émaillé
D'une diversité plus grande;
Ainsi vos sublimes.....*

Encore un faux pas! C'en est fait, j'y renonce; je dois malgré moi renfermer aujourd'hui dans mon sein tout le zèle dont je me sens enflammé pour vous & qui tente vainement de s'exhaler en superbes cadences; mais patience! Mon Pegase ne sera pas toujours réfractaire & à la première Verue, je vous
pro-

Promets, Monsieur, de vous habiller tout au moins en Iliade. Mais soit que je chante vos perfections en langage des Dieux, ou en langage humain, je tâcherai de m'en acquitter d'une manière digne de vous.

En attendant cet heureux Enthousiasme, daignez, je vous supplie, jeter un regard favorable sur ces Feuilles, qui s'apprêtent à courir le monde sous vos auspices. Je sais qu'une si mince production ne mérite guère d'être présentée à un Litterateur de votre importance, qui du fonds d'un Caffé, ou de quelqu'autre Réduit pareil, prononcez journellement des Sentences irrevocables sur la fortune des in quarto & même des in folio; de ces prodigeux amas d'érudition, qui ont souvent coûté plusieurs années de travail à leurs Auteurs ou Compilateurs: Mais permettez-moi de vous représenter aussi, que si vous pouvez si facilement anoblir ou degrader les plus volumineux Auteurs, il vous en coûtera encore moins à favoriser l'Observateur d'un petit grain d'immortalité.

*Depuis long-tems je la desire,
Et même l'on m'a vu la suivre d'un peu loin;
Mais las! à l'attraper c'est en vain que j'aspire;
Si vous ne m'assistez dans un pareil besoin.*

*Considerant ma noble envie,
Daignez donc accorder, par generosité,
Des Lettres d'immortalité
A qui n'auroit sans vous qu'à peine un jour de vie.*

C'est la grace que vous demande, avec toute l'instance possible, celui qui est & sera à jamais l'Admirateur & le Prôneur de vos rares talents

A Paris ce 2. Janvier 1736.

L'OBSERVATEUR

POLIGRAPHIQUE.

V^otre intérêt, M^oNSIEUR; (*) l'emportera toujours sur mon inclination. Je me dispoisois à vous donner un Avant-goût des rares découvertes que j'ai eue bonheur de faire dans les Sciences speculatives ou pratiques; mais puisque j'ai eu l'imprudence de vous conseiller l'année dernière, d'entreprendre le débit de l'*Histoire de la Guerre presente* par Mr. MASSUET, Docteur en Medecine à *Amsterdam*, je suis obligé en conscience de vous donner avis, toute autre consideration à part, de vous defaire, à quelque prix que ce soit, des Exemplaires qui pourroient vous en rester. Le *Censeur en chef* (†) *du Parnasse*, vient de prononcer, en cette qualité, une sentence fulminante: Cet Ouvrage du Docteur MASSUET est banni du Commerce des Vivans, attendu dit ce Juge, qu'il ne doit être instructif que pour la Posterité: Or comme je ne crois pas que vous visiez uniquement au profit de vos Arière petits-fils, qui pourroient se defaire de ce Livre avec quelque avantage; je vous conseille derechef

(*) Cette Lettre est adressée au Libraire.

(†) L'illustre Abbé des Fontaines.

de négocier tout ce qui vous en reste, avant que ce fameux Jugement ait pénétré dans vos Cantons.

Lorsque je m'emancipai, l'année dernière, jusqu'à dire mon petit sentiment sur cette *Histoire*, je croïois m'énoncer d'une manière assez juste & tout à fait impartiale. Je pensois à la vérité que ces fortes d'Ouvrages n'acquiescent pas à leurs Auteurs une aussi brillante réputation que pouroit faire un joli Roman, une Pièce de Vers bien tournés, ou même une Satyre en forme d'Extrait de quelque Ouvrage renommé; mais je pensois en même tems que Mr. MASSUET & ses semblables rendoient au Public un service plus signalé, que la plupart des Romanciers, des Versificateurs & des Epilogueurs d'office; ces espèces d'Ecrivains n'étant bons, tout au plus, qu'à divertir le monde; au lieu que les autres se consacrent à l'utilité publique. Tel étoit mon sentiment, en general, au sujet des *Histoires modernes* & même de tous les Recueils, ou simples amas de Materiaux propres à entrer dans l'Histoire de nos jours.

Je pensois de l'Ouvrage de Mr. MASSUET, en particulier, qu'il étoit exécuté avec beaucoup de précision, & de prudence; que c'étoit un tissu bien lié, de tous les Evénemens parvenus à la connoissance du Public; pendant le cours de la Guerre qui vient d'être terminée par une si heureuse Catastrophe: Je m'imaginois que ceux qui ne voient point régulièrement les Gazettes auroient dû avoir bon gré à l'Auteur du soin qu'il avoit pris de les mettre au fait de ce qui s'est passé pendant deux

deux années, les plus mémorables de nos jours; & que ceux même qui lisent assiduément les Papiers publics seroient charmés de retrouver tout de suite, ce qu'ils n'ont vu par articles imprimés indistinctement & successivement. Pourquoi, me disois-je à moi-même, ne seroit-on pas reconnoissant de ce travail, puisqu'on l'est bien de ces diverses Brochures de Nouvelles qui se publient tous les mois, & qui cependant ne sont toutes (excepté peut-être une seule) qu'une sèche compilation de Gazettes, & souvent des moins acréditées? Et les *Memoires de la Regence*, & tant d'autres Ouvrages de cette espèce, n'ont-ils pas été bien recus, quoique ce ne soit qu'une *Compilation* des Papiers Publics?

Je croiois enfin que le Docteur MASSUET, resolu de ne point se départir du Systême d'impartialité qu'il avoit adopté d'abord, devoit rapporter fidèlement le pour & le contre, lorsqu'il lui étoit impossible de démêler la vérité, & qu'il devoit éviter de faire paroître du penchant ou de l'éloignement plutôt pour une partie que pour l'autre. D'ailleurs je regardois comme une suite naturelle de l'impartialité de cet Auteur, la préférence qu'il avoit donnée aux Papiers de Nouvelles qui s'impriment en des pais neutres & où la Verité doit être un peu moins captive qu'ailleurs. Voilà en abrégé ce que je pensois de l'*Histoire de la Guerre présente*, & je vous avoüe que je serois encore dans les mêmes erreurs si le Jugement du *Grand Censeur* n'étoit venu m'éclairer, en fixant le degré d'estime que les Savans, le Public & moi devons avoir pour cette Pro-

duction. Ecoutez & profitez de ses beaux raisonnemens.

C'est un Ouvrage, dit-il, qui ne pouvoit être instructif que pour la Posterité; les faits sont si récents & si publics qu'on croit relire les Gazettes de 1733 & 1734.

Voiez comme l'on s'abuse; je m'étois toujours figuré qu'un Ouvrage *instructif* & qui doit être utile à la Posterité, devoit être, par cette seule raison, un excellent Livre; mais c'est ici tout le contraire, l'*Oracle du Parnasse* l'a prononcé. Il en est aparemment des Productions de Mr. MASSUET comme de ces Vins de *Rhin* qui ne sont parfaitement bons qu'au bout d'un Siècle. Ceux qui les vendagent n'ont pourtant pas tort, ce me semble: Mais voici bien d'autres qualifications!

Ce Livre n'est qu'une laborieuse compilation de toutes les Nouvelles publiques imprimées en Hollande. . . . Et l'Auteur n'y a pas apporté le discernement & l'exactitude, qui sont tout le prix de ces sortes de Mémoires. . . Il devoit plutôt consulter la Gazette de France, que les Gazettes satiriques d'Amsterdam & de Bruxelles, sur lesquelles il est difficile qu'un Historien puisse compter.

A present que j'y fais attention, je trouve que Mr. MASSUET a eu effectivement grand tort de se servir des Memoires publics, pour fabriquer une *Histoire de la Guerre presente*. Quel le pitié, de ne nous donner en gros, que ce que les *Publicistes* nous ont déjà distribué en détail! Il aura beau dire qu'il a fourni le Stile, l'Ordre, les Liaisons, & les Reflexions; & que c'est tout ce qu'on peut exiger d'un Historien, fût-ce un *de Thou*. On répondra à ce Docteur

teur qu'il n'est tout au plus qu'un *laborieux* *Compilateur*, dont le travail sent la Gazette à pleine bouche: Pourquoi est-ce qu'il ne nous donne pas des Faits publics que personne n'ait encore sçu? Ou pourquoi n'a-t-il pas changé les Relations de Campemens, de Marches, de Sièges & de Batailles? A la verité la plupart de ces Relations ont été envoiées par des Officiers d'Armée à leurs Cours, & par consequent elles doivent avoir une certaine authenticité; mais qu'est-ce que cela fait? Elles ont été inférées dans la Gazette d'*Amsterdam* & il ne faloit point la consulter. OÛI, MONSIEUR; il a eu grand tort de s'en servir par preference; l'*Oracle* l'a déclaré.

J'avois toujours oÛi dire qu'elle étoit généralement considerée comme la meilleure; non qu'elle contint toujours l'exacte verité, puisque cela est moralement impossible & qu'on ne doit pas l'exiger d'un Ecrit qui se compose sur la foi de tant de Relations diverses: Mais j'avois crû que tout ce qu'on pouvoit exiger de la bonne-foi d'un *Publiciste* étoit qu'il voulût bien rectifier les Articles sur lesquels il peut avoir été abusé; & j'avois remarqué plusieurs preuves de cette candeur dans la Gazette d'*Amsterdam*; bien differente en cela de tant d'autres Papiers de Nouvelles, qui nous donnent souvent des Conferences, des Bons mots, des Actions, des Batailles, des Villes renversées par les Tremblemens de Terre, des Lettres de Princes & de Ministres, tant de belles choses enfin, qui n'ont d'autre fondement que dans l'imagination échauffée de l'Ecrivain.

B 3

Ainsi je pensois (admirez mon erreur!) que c'é-
toit dans de semblables Gazettes que brilloient ces
Atributs que Virgile donne à la Renommée dans ce
Vers, si judicieusement cité par le Censeur.
Tam fidei prœvique tenax, quàm nuntia veri.
 C'est à dire, qu'elle est beaucoup plus sujette
à annoncer des Fables & des faussetés qu'à
publier la vérité: Mais le Censeur veut que ce
trait Satyrique de Virgile convienne spéciale-
ment à la Gazette d'Amsterdam; & il faut le
croire, car il ne prononce ses sentences qu'a-
vec connoissance de cause: On doit même se
persuader, qu'il est encore mieux informé de
ce qui se passe dans le Civil, le Politique &
le Militaire, qu'il ne l'est des Nouvelles de la
Republique des Lettres. Si vous me deman-
dez comment cela se peut? Je ne puis pas
vous le dire au juste. C'est aparemment par
Instinct. N'allez pas penser, s'il vous plaît,
que je badine. J'ai vû des personnes qui
le connoissent fort bien, sôutenir très-se-
rieusement, que la Nature l'a favorisé d'un *Nez*
si critique, qu'il peut distinguer, par le simple
odorat, tout ce qui est de vrai & de faux
dans un Livre, quelque matière qui y soit
traitée; & voilà sans doute pourquoi l'on est
surpris de le voir souvent porter un Jugement
décisif, prononcé *tanquam ex cathedra*, contre
des Ouvrages qu'il n'a fait que flairer. Si vous
ne m'en croëz pas, informez-vous-en. Ceux
qui fréquentent l'*Hôtel Procope* pourront vous
en rendre témoignage; car c'est-là entr'autres
qu'il minute ses Décisions & ses Censures.
 C'est là aussi que l'on m'a assuré, qu'il tra-
vailloit à la continuation de ses *Revolutions de*
 Po.

Pologne. Le prodigieux succès qu'a eu cette excellente Production garantit assés celui que doit avoir la Continuation; d'autant plus que la présente Revolution de Pologne est ce qui doit faire le morceau le plus interessant de l'Histoire de nos jours. Un si riche sujet, manié par une Plume si prudente & si délicate ne fera point un *Ouvrage infructueux*, quoique les faits soient si recens & si publics. Mettant à l'écart les *Gazettes fautives d'Amsterdam & de Bruxelles*, sur lesquelles il est difficile qu'un Historien, comme lui, puisse compter; ne consultant que la GAZETTE DE FRANCE, & peut-être le MERCURE, avec la *Gazette de Liège*, ne devons-nous pas nous attendre à une excellente *Histoire moderne de Pologne*, fabriquée par un tel Ouvrier, sur de telles Autorités? Que d'avantages éclatans remportés, depuis le commencement de la Guerre jusqu'à présent sur les *Russiens & les Saxons!* Que de Valeur, que d'Heroïsme ne verra-t-on point dans l'intrepide & genereux *Sarmate!* Je m'imagine que rien ne sera si beau que tout cela: Et comme cette *Revolution de Pologne est recente & publique*, loin de *revoquer en doute*, à l'imitation de Mr. MASSUET, les faits donnés pour constans dans la *Gazette de France*, on doit s'attendre qu'il suivra en tout une *Neutralité veridique*, telle qu'est celle qui constitue un vrai Historien comme lui.

C'est enfin à l'*Hôtel Procope* qu'on dit hautement, que l'*Académie Française* n'attend que cette dernière Production du *Grand Censeur* pour le mettre au nombre des *Quarante*: On avoit même crû qu'il pouroit succéder à feu

Mr.

Mr. *Adam*, (*) qui laisse une Place vacante; mais il s'est trouvé des Candidats de plus ancienne date, témoin la *Chanson* satyrique qui court ici, & dont je ne vous donnerai qu'un échantillon; c'est sur l'*Air de Grimaudin*.

A qui donnerez-vous la place
De cet *Adam*?

Le *Juré-crieur* du *Parnasse*

Met à l'eneau

La gloire de prendre le pas

A côté de l'*Auteur des Chats*. (1)

* * *

Certain Rimeur d'apprentissage (†)

Est sur les rangs;

Clio reçut son Pucelage

A quarante ans:

Esprit précoce, heureux talens,

Que vous percez en peu de tems!

* * *

Au funèbre Panegyriste (1).

Du grand *Villars*

Houitteville (**) son Annaliste

Doit des égards:

Vous accoleriez à propos

Ces Enlumineurs de *Heros*.

* * *

Ce sera celui-ci qui l'emportera; son *Discours* à l'*Académie*, pour le jour de sa réception, est déjà tout composé, à ce que l'on dit. Je vous en parlerai plus amplement. *Je suis, &c.*

A Paris ce 9. Janvier 1736.

* Secrétaire des Commandemens du feu Prince de Conti.

(1) Mr. Demoncrif de Paradis, Secrétaire des Commandemens de Mgr. le Comte de Clermont. (†) Mr. Nivelles de la Chaussée, qui a débuté à 40 ans, par l'Épître à *Clio*, & qui a donné ensuite la fautive Antipathie, & le Préjugé à la mode.
(1) L'Abbé Seguy. (**) Membre de l'Académie Française.

A A M S T E R D A M,
Chés J. RYCKHOFF le FILS, Libraire.

L'OBSERVATEUR

POLIGRAPHIQUE.

Vous avez peut-être pensé, MONSIEUR, que je ne parlois pas serieusement lorsqu'j'ai promis de développer les grands Principes des Sciences & des Arts, d'une manière aussi nouvelle que facile; & même d'indiquer les routes les plus sûres & les plus abrégées pour parvenir à une haute fortune. L'entreprise est véritablement au dessus de la portée des Ecrivains ordinaires; mais j'espère vous faire voir dans la suite que je ne me suis engagé à rien que je ne puisse effectuer; bien différent en cela de la plupart de mes vénérables *Confreres périodiques*, & entr'autres de ce Grand-Homme qui depuis trois ou quatre ans, marchant toujours sur la Braïse (*), ne nous debite plus que des *fariboles à la glace*, quoiqu'il eût si joliment commencé & qu'il doive être en état aujourd'hui plus que jamais de fournir sa carrière avec dignité: Mais ce n'est pas de quoi il s'agit maintenant.

Vous n'ignorez point que la *Science du monde*
C est

(*)... *Incedo per ignes*
Suppositos cineri doloso

C'est la Devise de la Feuille intitulée *Pour & contre*, par Mr. Prévost, Auteur d'un *Homme de qualité*.

est la premiere & la principale de toutes les Sciences ; & que quiconque ne la possède pas n'a , pour ainsi dire , ni Réputation , ni Fortune à espérer dans la Société Civile : Vous savez aussi que cette *Science du monde* se diversifie en autant d'especes qu'il y a de différens états & de différentes professions ; le Savoir-vivre de l'un est souvent le contrepie de la Politesse de l'autre. Cette diversité se subdivise outre cela en plusieurs Branches , parce que les états se trouvent aujourd'hui quasi tous confondus ; chacun voulant attraper les airs de ceux qui sont de quelque degré plus haut ; le Bourgeois imite le Noble ; le Gentilhomme contrefait le Seigneur ; tout comme le simple Petit Collet affecte la hauteur du Prêlat , & quelquefois l'effronterie du Petit-Maitre.

Il seroit donc impossible de prescrire des Regles de cette Science qui fussent applicables à tous les hommes en général , ni même à chaque Profession ou qualité en particulier : Mais à force de méditer j'ai trouvé le moien d'établir des Classes , où je range chaque Individu , assignant à chacune la *Science du monde* qu'on y doit acquerir & pratiquer exactement si on veut s'avancer jusqu'aux plus hautes Classes. La division que je fais du Genre humain est des plus simples : Sans avoir recours à la Naissance souvent équivoque , ni aux Engagemens pour l'ordinaire très-mal observés , ni aux Talens presque toujours postiches , je régle le rang & les devoirs d'un chacun , suivant la façon ou la couleur de son Habit & la forme de son Chapeau.

Il est évident , par exemple , qu'un homme qui

qui porte un Just'au-corps à panier, avec un Point d'Espagne à son Chapeau, doit être d'une Classe toute différente de celui qui a devant lui une enfilade de 64 Boutons, sans en avoir un seul à son Chapeau: Il est clair aussi qu'un homme qui ne porte ni Boutons ni Chapeau est encore d'une Classe toute opposée aux deux autres, & ainsi du reste. Voilà ce qu'on peut appeller des distinctions très-naturelles, & je m'étonne qu'elles aient échappé à nos Auteurs moralistes, d'ailleurs si éclairés à tous égards. Il s'agit à l'heure qu'il est de débiter les Maximes qui conviennent à chaque sorte de Vêtemens. Vous sentez bien que ce n'est pas l'ouvrage d'un jour, puisqu'il faut passer en revue tant d'espèces d'Habillemens qui se trouvent dans la Société Civile, & former autant de Plans de conduite, qu'il y a de ces diverses espèces. Examinons d'abord celle qui est la plus bruyante dans le Monde: C'est la Classe des *Habits à panier & des Chapeaux bordés & retapés.*

Voici à peu-près les Regles que le Docteur *Swift*, cet Auteur original & incomparable, prescrit à ceux-ci, quoique d'une manière allégorique. „ Un Chapeau bordé & retapé qui
 „ veut faire son chemin en peu de tems, doit
 „ tâcher d'attraper les belles manières; elles
 „ consistent, dans cet état, à écrire, rimer, rail-
 „ ler, chanter, siffler, le tout à la cavalière,
 „ & à parler sans cesse sans rien dire: On doit
 „ savoir boire, fumer, se battre, jurer, re-
 „ niffler du Tabac & courir les bons bords.
 „ Il ne faut manquer aucune représentation
 „ des Pièces les plus courues & être tou-
 „ jours un des premiers à siffler ou à aplau-
 „ dir

„ dir, sans cependant donner une fastidieuse
 „ attention aux Acteurs: On ne doit assister à
 „ un Spectacle que pour exciter des *brouhaha*,
 „ lorgner, piroüetter, papillonner, voltiger
 „ sans cesse, du Parterre au Parquet, de-là
 „ sur le Theatre, aux Coulisses, dans les Lo-
 „ ges, sans oublier même le Paradis: On doit
 „ favoir casser les Vitres & les Lanternes,
 „ insulter les Passans, battre le Guet à pié
 „ & à cheval, se divertir avec les Belles dont
 „ la fanté est la plus suspecte, & faire ensuite
 „ trophée du mal qu'elles auront com-
 „ munié: On doit donner aux Fiacres de
 „ grands coups de canne au lieu d'argent,
 „ prendre adroitement tout à credit chés les
 „ Marchands, & par dessus le marché, dé-
 „ baucher leurs Femmes: On doit rosser qui-
 „ conque est assés hardi pour demander
 „ de l'argent, à moins que le Creancier ne
 „ soit le plus fort; dîner chés les plus fameux
 „ Traiteurs, jeter les Verres, les Bouteil-
 „ les & les Violons par les Fenêtres, & en-
 „ suite païe qui voudra; la digestion doit se
 „ faire au *Caffé des Petits-Maitres*, ou chés
 „ quelque Prêtresse de *Cithère*: Un Chapeau
 „ retapé doit avoir, comme la pièce la plus ne-
 „ cessaire, un *Calendrier de la Cour*, ou même
 „ un *Almanach Royal*, où il puisse aprendre par-
 „ cœur tous les noms célèbres & respectables,
 „ qu'il aura soin de mêler, *sine addito*, dans
 „ tous ses discours; car s'il ajoütoit le *Mon-*
 „ *sieur*, le *Monseigneur*, ou toute autre qua-
 „ lité, on ne s'imagineroit pas qu'il fût fa-
 „ milier avec les gens de la plus haute volée:
 „ Par la même raison, il faut qu'il parle des
 „ Apar-

„ Apartemens où il n'a jamais mis le pié;
 „ qu'il ait dîné avec des Ducs sans les avoir
 „ vûs; qu'il ait parlé à l'oreille des Duches-
 „ ses sans leur avoir rien dit; il pourra même
 „ en cas de besoin faire passer le griffonage
 „ de quelque petite Salope, pour des Billets
 „ doux de certaines Dames des plus hupées:
 „ Il doit enfin parler de tout ce qu'il y a de
 „ considérable à la Cour & à la Ville d'un
 „ petit air familier & nonchalent, comme
 „ s'il se dégradoit un peu en s'entretenant
 „ de sujets fort au dessous de lui. Quelque
 „ chose qu'il dise, ou qu'il fasse, il lui con-
 „ vient de se servir toujours d'un ton impo-
 „ sant & décisif; c'est en cela que consiste le
 „ goût, & il est à propos que l'on croie qu'il
 „ en est doué au superlatif. Il faut qu'il de-
 „ cide du merite des Ministres, des Courti-
 „ sans, des Generaux, des Magistrats des
 „ Comediens, & sur-tout des Auteurs, de
 „ la Beauté des Dames & de leur Vertu, de
 „ la bonne grace & du merite des Actrices,
 „ de tout en un mot: Rien n'est plus facile
 „ que ces Jugemens; on a de petites formu-
 „ les qui coupent tout d'un coup le nœud:
 „ Si on veut louer, il suffit de dire; *cela est*
 „ *charmant, divin, oï, ou que le D... m'em-*
 „ *porte!* S'agit-il de blâmer? il dira; *la Peste*
 „ *m'étouffe si cela n'est detestable, execrable, abo-*
 „ *minable; Et quiconque pense autrement est un*
 „ *sot, un animal.* Des sentences prononcées
 „ sur ce ton ne manquent jamais de trouver
 „ des aprobateurs, & si on n'est pas du mé-
 „ me sentjment voudra-t-on passer pour un
 „ *sot,*

„ sot ; ou s'exposer à se faire couper la gorge
 „ pour un pareil sujet ?

Il me reste encore quantité d'autres préceptes à donner à ceux de la Classe des *Just'au corps à Panier & des Chapeaux retapés* ; mais je succombe à la tentation de vous communiquer la copie d'une Lettre qu'écrivoit dernièrement un de ces *Chapeaux retapés* à un de ses Amis en Province.

„ Pardon, mon Cher, si j'ai tant tardé à
 „ répondre à tes bon souhaits de nouvelle
 „ année : Je te jure sur ma foi que les jours
 „ & les nuits se passent sans que j'aie le loisir
 „ d'écrire, je n'ai pas même le tems de
 „ me reconnoître. J'ai quatre Belles à entre-
 „ tenir tous les matins à leur Toilette. La
 „ Marquise d'*A* . . est la moindre ; tu la con-
 „ nois, juge du reste. Jusqu'à deux heures
 „ je suis *en femmes*. L'après-midi je me dois
 „ à mes Amis ; ils m'obsèdent, & sur-tout
 „ ces jeunes Officiers revenus de l'Armée
 „ d'*Allemagne*. Il y ont fait leurs licences dans
 „ l'Ecole de *Bacchus* ; mais je serois bien fâ-
 „ ché de leur céder de ce côté-là, non plus
 „ qu'à faire tapage ; car, mor. . . tu sçais,
 „ mon Cher, que je suis un verd Compagnon,
 „ à quelque fausse qu'on me mette.

„ Je ne finirois point si j'entreprendois de
 „ te raconter toutes les Bacanales que nous
 „ avons fait, seulement depuis un mois, au
 „ Cabaret, aux Promenades, aux Spectacles,
 „ dans les Ruës, chés nos Sœurs & par-tout
 „ où nous nous rencontrons. Ah morbleu
 „ l'agréable train de vie ! Nôtre Cotterie est
 „ plus connuë & plus redoutée dans la Ville,

„ que

que les Armées des Alliés ne l'étoient l'an
passé en *Lombardie*. Il faut pourtant que je
te raconte une de nos proïesses, qui n'a
pas encore 15 jours de datte & dont on
parle beaucoup dans le monde.

„ Nous étions huit ou dix qui avions soupé
ensemble & bû à tire-larigot, jusqu'à mi-
nuit. Ne sachant plus que faire pour nous
desennuier, nous allâmes battre le pavé,
pour quêter les Avantures. Nous ne tar-
dâmes pas à en trouver. Ici elles naissent
sous les pas de ceux qui les cherchent.
Passant dans la Ruë *St. Honoré*, nous enten-
dâmes un grand tintamare dans une Mai-
son proche de l'Eglise. Le voisinage s'a-
troupoit autour, & on nous dit qu'il y avoit
une Bande de Filles avec leurs Galans qui
avoient pris querelle & qui menaçoient de
s'entre-jetter par les Fenêtres. C'étoit une
Expedition digne de nous que de délivrer
ces pauvres Demoiselles du tumulte, quelles
qu'elles fussent. Nous heurtons en maîtres, on
ne repond point; nous redoublons, on refuse
d'ouvrir: A force de heurter nous enfon-
çons la porte & nous pénétrons, tous
l'épée à la main, jusqu'à la Chambre où se
faisoit le vacarme. Personne n'osant nous
resister, nous prenons chacun nôtre Fille
sous le bras, pour les emmener avec nous:
Mais un Commissaire en Robe, suivi d'une
Escoüade de trente ou quarante Archers, se
presente à nous, disant avec gravité, qu'il
nous arrête *de par le Roi*. A peine avoit-il
prononcé ces mots, que je retrouffe sa Ro-
be & lui en fagotte la tête, comme à un

„ vrai

„ vrai *Colin-Maillard* : Ainsi affublé , je le
 „ pouffe dans une Cave d'où sortoit un Do-
 „ mestique , je ferme la porte sur lui , & mets
 „ la Clef dans ma poche. Pendant ce tems-là
 „ mes Camarades s'escrimoient vivement con-
 „ tre les Archers & commençoient à leur
 „ faire lâcher le pié , lorsque je les rejoignis.
 „ Nous les poursuivons , nous en tuons quel-
 „ ques-uns , nous en blessons plusieurs , & nous
 „ dispersons le reste.

„ Il ne manquoit à la gloire de nôtre Expe-
 „ dition que de nous retirer tous bagnes sauvés,
 „ mais quatre des nôtres , blessés dans la mêlée,
 „ se sont laissés emprisonner. Ces pauvres Dia-
 „ bles paieront les pots cassés , mais ma foi tant
 „ pis pour eux , pourquoi sont-ils si mal-adroits ?
 „ Ne veux-tu pas venir , mon Cher , partager
 „ nos Plaisirs & nos Lauriers , au lieu de t'amu-
 „ ser bourgeoisement dans le fonds de ta Pro-
 „ vince ?

„ Tu me demande des Chançons nouvelles
 „ je suis fâché , de n'avoir pas le loisir de t'en
 „ envoïer , il y en a tant de jolies qui courent.
 „ Voici le Couplet le plus nouveau ; mais ce
 „ n'est pas le meilleur à mon goût. Tu fais l'*Air*
 „ du *Triolet*.

Grace à Monsieur l'Abbé *Segui* ,
 Messieurs , vous revoilà quarante ;
 Et vous venez de faire aussi
 Grace à Monsieur l'Abbé *Segui* ,
 Par la mort de je ne sçai qui
 Vous n'étiez plus que neuf & trente ;
 Grace à Monsieur l'Abbé *Segui* ,
 Messieurs , vous revoilà quarante.

A Paris , ce 16. Janvier 1736.

A A M S T E R D A M.

Chès J. RYCKHOFF le FILS , Libraire.

L'OBSERVATEUR

POLIGRAPHIQUE.

EN faveur de la *Diversité*, sans laquelle un Ecrivain ne doit pas se flater de trouver aujourd'hui des Lecteurs, j'interromprai mes *importantes Recherches*, pour vous faire part, **MONSIEUR**, d'une Histoire toute recente, dont on parle beaucoup ici & qui a assés de raport à ce que je vous disois en dernier lieu des Invidus décorés d'un *Just-au-corps à panier* & d'un *Chapeau retapé*.

Un Jeune homme de cette Classe, très-riche Financier, a été obligé, à cause de l'Emploi dont il est revêtu, de faire un voiage de quelques mois dans une Province où il devoit assister à l'Assemblée des Etats. Pour y paroître avec plus de lustre & remplacer par la magnificence ce qui manque à sa Condition, il y est allé avec un Equipage de *Jean de Paris*, & plutôt d'un Prince que d'un homme de sa sorte. Il a même ajouté à son train une Troupe de Musiciens, & la fameuse P. P. P. de l'Opera *brochant sur le tout*: c'est la Sultane favorite du jeune Financier, lequel la dedomage bien de la Pension de l'Opera, qu'elle a perduë avec sa belle Voix.

L'Evêque du lieu où se tenoit l'Assemblée, scandalisé de cet attirail mondain, & sur-tout

de ce que la *P... P.* étoit reconnuë publiquement pour la Maîtresse du Financier, a menacé celui-ci de l'excommunier, s'il ne faisoit cesser un si affreux scandale. Ce Prélat est *Janseniste*, & on fait que les gens de cette espèce ne se départent jamais de ce qu'ils se font mis une fois dans la tête. Le Financier craignant avec raison que la Foudre ne suivît de près les Eclairs, a pris le parti d'envoïer la *P. P.* dans un Diocèse voisin, où il est assuré que l'Evêque ne l'inquiétera pas; ne fût-ce que parcequ'il est d'une Doctrine toute opposée à l'autre, & qu'un *Moliniste* doit nécessairement approuver tout ce qu'un *Janseniste* censure. Quoiqu'il en soit, le Financier, dans la vive douleur que lui causoit une si cruelle séparation, a écrit, dit on, la Lettre suivante, en forme de *Placet*, au Prélat dont il est sujet, pour apeller comme d'abus de tout ce que l'autre pouroit dire ou faire en cette occasion.

„ MONSEIGNEUR,

„ *B... & la P... P.* sa chaste Compagne, tous deux vos Diocesains, aiant été
 „ apellés aux Etats de *L...* pour leurs Affaires communes, & s'y étant transportés, il
 „ y a environ trois mois, avec Armes, Bagages & Instrumens; c'est-à-dire, suivis
 „ de Musiciens, gens aimables & joïeux, &
 „ sur-tout d'un excellent Maître d'Hôtel &
 „ d'un Cuisinier délicat, tous deux Eleves
 „ des plus habiles Officiers de *V. G.*; les
 „ susdits (pour terminer une Periode qui n'est
 „ déjà

„ déjà que trop longue) réclament aujour-
 „ d'hui vôtre protection contre un des plus
 „ cruels Antagonistes de la sainte Doctrine;
 „ contre un Preiat Apellant & Archi réapel-
 „ lant, & pour tout dire en un mot, contre
 „ l'Evêque de *M. . .*, dont l'humeur atrabi-
 „ laire ose noircir dans ses *Homelies* le Com-
 „ merce le plus innocent qui fut jamais: Vous
 „ ne l'ignorez pas, MONSEIGNEUR, ce
 „ Commerce, & tout le Public en est imbû,
 „ sans le blâmer ouvertement. Après tout,
 „ qu'a-t-il de si reprehensible? Quoi n'est-
 „ il donc plus permis dans le Monde à un
 „ homme riche d'aimer la Musique, la Sym-
 „ phonie & sur-tout la Bonne-chère? Si
 „ ces plaisirs étoient pros crits, à quoi s'occu-
 „ peroient nombre de saintes Ames qui, dans
 „ ces Amusemens innocens, se procurent à el-
 „ les mêmes dans ce Monde un Paradis an-
 „ ticipé?

„ Voilà néanmoins les seuls Crimes que ce
 „ Prélat, qui n'aime point les accords, ait à
 „ reprocher aux Complainans; car pour ju-
 „ ger du reste qu'il censure dans nôtre con-
 „ duite, il faudroit l'avoir vû; outre que l'on
 „ peut dire particulièrement à cet égard; *om-
 „ nis homo mendax.* (*).

„ Il est vrai que les Rigoristes ombrageux, qui
 „ se révoltent à la seule pensée des moindres

D 2

„ Pec-

(*) Ce raisonnement paroît très-juste; il ne faut pas ju-
 ger sur les apparences: Combien y en a-t-il qui en-
 zetriennent de ces sortes de Nymphes, seulement ad ho-
 nores, & pour se donner un certain nom dans le
 monde?

„ Peccadilles dans leur prochain , se recrieront
 „ contre le Scandale que ces liaisons entre les
 „ Complaignans peuvent causer. Hélas ! le
 „ Sieur B... voudroit bien ôter aux Dévots
 „ tout sujet de plainte à cette occasion & le-
 „ gitimiser ses chastes feux : Mais ignore-t-on
 „ qu'il est comme en tutelle depuis qu'il s'est
 „ *ennoblailé*, & qu'il ne lui est plus permis de
 „ se mésallier sans tomber dans la disgrâce des
 „ trois Etats, ses Parens ou Alliés, d'où s'en-
 „ suivroit infailliblement la perte de son Cré-
 „ dit & de son Honneur, deux avantages qu'on
 „ est obligé, en bonne morale, de se conser-
 „ ver aux dépens de toutes les Vertus, & mé-
 „ me par les plus grands Crimes, s'il le faut ?
 „ Les Suplians s'adressent cependant à vous,
 „ MONSEIGNEUR, comme à leur Pere spi-
 „ rituel, requerant qu'il vous plaise d'emploier
 „ votre Autorité, pour qu'ils puissent satis-
 „ faire à l'Eglise en sûreté de leurs personnes,
 „ ou du moins de les dispenser authentiquement
 „ de toutes les Ceremonies nécessaires à un
 „ legitime Mariage, afin qu'ils soient par ce
 „ moien à couvert des Censures Ecclesiasti-
 „ ques & des fulminations de Mr. l'Evêque
 „ de M..., qui empoigne avec autant d'af-
 „ surance les Carreaux spirituels & les lâche
 „ d'un air aussi délibéré que l'Evêque de L...
 „ ou quelque autre jeune Prélat Constitution-
 „ naire ; cela n'est pourtant pas juste, comme
 „ vous voyez, MONSEIGNEUR, car au
 „ fonds ce Vieillard entêté n'est plus du Corps
 „ de l'Eglise. Il s'est trouvé quantité de per-
 „ sonnes qui le lui ont reproché & prouvé
 „ par de bonnes raisons ; mais on a beau le
 „ lui

lui dire il n'en veut rien croire; sous pre-
 texte que l'importante question n'est pas
 tout-à fait décidée & tirée au clair.

„ Eu égard à tout ce que dessus, nous es-
 „ perons, MONSEIGNEUR, que vous aurez
 „ de la déférence pour deux tendres Amans
 „ qui voudroient faire les choses en conscien-
 „ ce, sans aucun risque, comme tant d'autres,
 „ à qui l'âge, la profession & les facultés, le
 „ permettent moins qu'à nous. En recon-
 „ noissance de cette grace spéciale, nous ne
 „ cesserons, dans nos *Orgies*, de faire d'am-
 „ ples Libations pour la santé & prospérité
 „ de V. G, à qui nous sommes & serons à ja-
 „ mais, &c.

En faveur de la variété, je briserai encore
 sur cette Histoire, dont je pourrois vous rap-
 porter plusieurs particularités curieuses, s'il
 étoit permis de faire connoître les Masques;
 mais avant que de finir cette *Lettre*, je vous
 dirai quelque chose d'un fort bon Livre, dont
 je viens de voir avec plaisir une nouvelle Edi-
 tion fort enrichie par l'Auteur.

Ce sont les *Synonymes François*, par l'Abbé
Girard. Ceux qui ne jugent des Ouvrages de
 Litterature que sur l'Etiquette, s'imaginent que
 celui-ci n'a pour objet que des Regles de
 Grammaire, ou tout au plus une certaine pu-
 reté d'Expression; mais ils se trompent, puis-
 qu'il ne s'agit ici que de la différence delicate
 des Synonymes qui ont quelque air de res-
 semblance; & du choix qu'on en doit faire
 dans certaines occasions, pour les placer se-
 lon le goût & la précision convenable à ce
 qu'on veut faire entendre. C'est une matière

toute nouvelle, qui est traitée par Mr. l'Abbé Girard, avec autant de solidité que de délicatesse, & il ne se flatte pas trop lorsqu'il croit qu'une lecture faite avec attention & réflexion ne fera rien perdre du prix de son Ouvrage. J'ose dire que quelque soin qu'on ait pris à se perfectionner dans la Langue Française, ou trouvera toujours dans ce Livre des Reflexions qu'on n'avoit jamais faites; & quand cela ne seroit pas, je conseillerois encore de le lire, uniquement pour le choix & la beauté des Explications, des Exemples & des Maximes qui y sont raportés à chaque Article. En voici un Echantillon, pris au hazard; c'est à l'Article; AMOUR. GALAN-
TERIE. pag. 370.

L'Amour est plus vis que la Galanterie; il a pour objet la personne; il sait qu'on recherche à lui plaire dans la vûe de la posséder, & qu'on l'aime autant pour elle même que pour soi; il s'empare brusquement du Cœur & dût sa naissance à un je ne sai quoi d'indefinissable qui entraîne les sentimens, & arrache l'estime avant tout examen & sans aucune information. La Galanterie est une Passion plus voluptueuse que l'Amour; elle a pour objet le Sexe; elle fait qu'on nouë des intrigues dans le dessein de jouir, & qu'on aime plus pour sa propre satisfaction que pour celle de sa Maîtresse; elle attaque moins le Cœur que les Sens & doit plus au Temperament & à la Complexion, qu'au pouvoir de la beauté, dont elle demêle pourtant le détail & en observe le merite avec des yeux plus connoisseurs, ou moins prevenus que ceux de l'Amour.....

„ Il semble que l'Amour se plaise à surmon-
„ ter les difficultés & à affronter les perils;
„ bien

„ bien loin que les obstacles l'affoiblissent,
 „ ils ne fervent d'ordinaire qu'à l'augmenter:
 „ La disproportion même des conditions est
 „ un espèce de ragoût en *Amour*; un homme
 „ de basse extraction n'aime souvent une Fem-
 „ me de qualité que par vanité, ou par inté-
 „ rêt, tandis que la Dame se livre à lui sans
 „ réserve, & avec emportement. Pour la
 „ *Galanterie*, elle ne veut qu'abreger les for-
 „ malités; le facile l'emporte souvent chés el-
 „ le sur le difficile, & elle ne sert quelquefois
 „ que d'amusement.

„ C'est peut être par cette raison qu'il se
 „ trouve dans l'homme un fonds plus inépuisa-
 „ ble pour la *Galanterie* que pour l'*Amour*; car il
 „ est rare de voir un premier Amour suivi d'un
 „ second; & je doute qu'on ait jamais poussé
 „ jusqu'au troisième. Il en coûte trop au Cœur
 „ pour faire souvent de pareilles dépenses;
 „ mais les *Galanteries* sont quelquefois sans
 „ nombre, & se succèdent jusqu'à ce que l'à-
 „ ge vienne en tarir la source.

L'*Amour ne messied pas aux Filles; mais la*
Galanterie ne leur convient nullement; parceque
le monde ne leur permet que de s'attacher & non
de se satisfaire. Il n'en est pas ainsi à l'égard des
Femmes; on leur passe la Galanterie; mais l'A-
mour leur donne du ridicule.... Un Cœur soumis
au joug du Mariage qui cherche encore à se livrer
à une Passion aussi tyrannique qu'aveugle, pa-
roit un écart digne de censure ou de risée....

„ Dans cette circonstance si un Mari n'est
 „ pas mis au rebut, il sent du moins diminuer
 „ la confiance & la tendresse d'une Femme,
 „ engagée dans un nouvel attachement. En
 „ „ faut

55 faut-il davantage pour lui donner de jus-
 55 tes allarmes? Plus son amitié est délicate
 55 & noble, fondée sur l'estime, plus il est
 55 touché de se voir ôter ce qu'il mérite & ce
 55 qui lui est dû, pour être accordé le plus
 55 souvent à un Etourdi, à un Homme de
 55 rien, à un Mercenaire, que l'Amour peint
 55 comme sage, noble & genereux, aux yeux
 55 d'une folle.

Le Mystère est, pour une Femme mariée, en-
 core plus nécessaire dans le cas de l'Amour que
 dans celui de la Galanterie; parceque dans ce-
 lui-ci, elle risque seulement la reputation de sa
 Vertu; & dans l'autre elle risque également celle
 de sa Vertu & de son Esprit; car on dit alors qu'elle
 n'est pas plus sage qu'une autre, mais qu'elle est
 plus novice... On voit assés ordinairement une
 Femme galante carresser son Mari de bonne grace
 & menager ses Amis; au lieu que ceux-ci devien-
 nent insipides & le Mari un objet d'averfion à une
 Femme occupée d'un Amour étranger, le sujet ai-
 mé fût-il indigne mille fois de l'Amante. A par-
 ler en general, rien n'est plus triste, & plus mé-
 prisable que la situation d'une Femme prise dans les
 Filets de l'Amour.

Je suis fâché de ne pouvoir pas vous rap-
 porter d'autres traits de cet Ouvrage singu-
 lier. On ne sauroit trop exhorter l'Auteur
 à nous en donner des tems en tems des Aug-
 mentations, puisque sa matière en est suscep-
 tible presque à l'infini. Je suis, &c.

A Paris, ce 24. Janvier 1736.

A A M S T E R D A M.
 Chés J. RYCKHOFF le FILS, Libraire.

L'OBSERVATEUR

POLIGRAPHIQUE.

JE commence presque à me repentir, M^on-
SIEUR, d'avoir fait à quelques Amis la
confiance du Commerce Litteraire que
j'ai avec vous : Chacun d'eux, depuis ce
tems-là, exige que je préfère à mes propres
idées les materiaux qu'ils me communiquent,
& il n'est pas absolument en mon pouvoir de le
leur refuser ; car la même impression qu'un am-
ple salaire fait sur un Auteur famelique, l'Amitié
la fait sur moi ; je lui sacrifie sans balancer
mes projets & mon propre goût. Un de ces
Amis, grand Amateur des Spectacles, veut
que je vous communique un important demê-
lé survenu entre les deux plus célèbres Au-
teurs Dramatiques que nous aïons aujourd'hui,
Mr. de Voltaire, & Mr. le Franc, qui debuta
il y a environ un an, par la brillante Trage-
die de *Didon*. Celui-ci a proposé depuis
peu aux Comediens François une autre Trage-
die de sa façon, intitulée *Zoroaïde* ; & Mr. de
Voltaire, sur le rapport qu'on lui a fait de cette
Pièce, s'est apperçû qu'elle étoit presqu'en-
tièrement copiée d'après une Tragedie qu'il
a composée depuis quelques années, & dont
il n'avoit pas encore jugé à propos d'enrichir
le Theatre. L'accusation de Plagiat entre des
Auteurs de ce rang est une accusation grave ; ce

E

pen-

pendant Mr. de *Voltaire* l'intente contre Mr. *le Franc* d'une manière si polie & si fine qu'on s'imagineroit quasi qu'il n'a eu d'autre dessein que de louer son Antagoniste: Vous en jugerez vous-même par la *Lettre* suivante que Mr. de *Voltaire* a écrit aux Comediens *François* en leur envoiant la Tragedie dont il est question (*)

„ Je ne fais, *Messieurs*, si vous avez lû
 „ unê Tragedie que j'avois composée, il y a
 „ deux ans, & dont je lûs même chés moi
 „ les premières Scènes à M. *Dufresne*. Je
 „ n'avois jamais osé la presenter au Theatre.
 „ La singularité du sujet, la défiance où je
 „ dois être sur mes propres Ouvrages & le
 „ nombre de mes Ennemis, m'avoit fait prendre
 „ le parti de ne jamais rien exposer au
 „ Public: J'ai appris que Mr. *le Franc* s'étant
 „ fait rendre compte, il y a un an, du sujet
 „ de ma Pièce, en avoit depuis composé
 „ une en secret, à peu près sur le même
 „ Plan & qu'il s'est hâté de vous la lire. Vous
 „ sentez bien, *Messieurs*, que tout le merite
 „ de ce sujet consiste dans la peinture des
 „ Mœurs *Americaines*, oposée au Portrait des
 „ Mœurs *Européenes*; du moins je ne crois pas
 „ que ma Pièce ait un autre avantage. Je
 „ ne doute pas que Mr. *le Franc*, qui a au
 „ dessus de moi les Talens de l'Esprit & l'Imagination
 „ que donne la Jeunesse, n'ait
 „ embelli son Ouvrage par des ressources qui
 „ m'a-

(*) Elle est intitulée *Alzire* & non pas *Montezune*, comme plusieurs l'avoient crû d'abord. Mr. *Tyriot*, Agent de Mr. de *Voltaire* à Paris, a jugé à propos de déguiser le véritable Titre jusqu'à la première annonce.

„ m'avoient manqué ; mais il arriveroit que
 „ si sa Pièce étoit jouée la première, la
 „ mienne ne paroîtroit plus qu'une foible Co-
 „ pie de la sienne, au lieu que si sa Trage-
 „ die n'est jouée qu'après, elle se soutiendra
 „ toujours par ses propres beautés.

„ Je n'aurois jamais travaillé sur un Plan
 „ choisi par Mr *le Franc* ; la considération &
 „ l'estime que j'ai pour lui m'en auroient em-
 „ pêché, autant que la crainte de me trou-
 „ ver son Rival : Comme il ne me doit point
 „ la même considération & que ses Talens
 „ ne lui doivent laisser aucune crainte ; il
 „ n'est pas surprenant qu'il se soit dispensé
 „ d'un égard que j'aurois eu. Au reste, *Mes-*
 „ *sieurs*, si je crains de passer après lui, soiez
 „ persuadés que c'est uniquement parceque
 „ ma Pièce ne soutiendrait pas la comparai-
 „ son de la sienne. Votre intérêt s'accorde
 „ en cela avec le plaisir du Public qui applau-
 „ dira toujours Mr. *le Franc*, en quelque
 „ tems que son Ouvrage paroisse ; & la justi-
 „ ce exige que celui qui a inventé le sujet
 „ passe avant celui qui l'a embelli. Je n'au-
 „ rai jamais que la préférence dangereuse &
 „ passagère d'être exposé le premier à la Cen-
 „ sure du Public. J'ai l'honneur d'être avec
 „ l'estime que j'ai pour ceux qui cultivent les
 „ Beaux Arts, & la reconnoissance dûë
 „ ceux qui ont si souvent embelli mes foibles
 „ Talens & fait pardonner mes fautes.
 „ *Messieurs, Votre, &c.*

ce 29 Decembre, 1735.

On est fort curieux de voir comment Mr.

le Franc ripostera aux traits vifs & délicats que *Mr. de Voltaire* lui lance dans cette Lettre: S'il le fait sur le même ton qu'il a répondu aux Comédiens, par rapport à sa *Zoroïde*, les Rieurs ne seront certainement pas de son côté. De quelque qualité que soit un Auteur, il doit, à cet égard, se ranger au niveau de ceux parmi lesquels il s'agrége; & celui qui travaille pour le Théâtre ne se dégrade jamais en traitant avec politesse des Acteurs de qui dépend en partie la fortune des meilleures Pièces. C'est néanmoins ce que *Mr. le Franc* n'a pas observé; comme vous l'allez voir.

LETTRE de *Mr. LE FRANC*,
Procureur General de la Cour des Aides
de Montauban; & Auteur de la Tragedie de DIDON;

AUX COMEDIENS. le 22 Decembre 1735.

Je n'aurois jamais pensé, Messieurs, que l'on pût exiger une seconde lecture (*) d'un Ouvrage tel que la Tragedie de *Zoroïde*: Si vous n'en connoissez pas le mérite, je me connois en procedez, & je me souviendrai assés longtems des vôtres pour ne plus m'occuper d'un Théâtre où l'on distingue si mal les Personnes & les Talens. Je suis autant que vous méritiez que je le sois Votre, &c.

„ RE-

(*) *Mr. le Franc* avoit lu cette Pièce aux Comédiens qui y avoient trouvé beaucoup à corriger.

„ MONSIEUR; Nous avons lû à nôtre
 „ Assemblée la Lettre que vous nous avez
 „ fait l'honneur de nous écrire: Vous vous
 „ plaignez de ce que nous vous avons prié de
 „ relire la Tragedie de *Zoroaïde*. Vous savez,
 „ *Monsieur*, que c'est un ordre établi pour la
 „ propre satisfaction des Auteurs & pour la
 „ nôtre, puisque nous devons concourir à
 „ contenter le Public, qui auroit lieu de se
 „ plaindre des moindres négligences qu'une
 „ nouvelle lecture auroit donné lieu de cor-
 „ ger. Les Auteurs les plus accrédités veulent
 „ bien nous lire & relire jusqu'à la sixième
 „ fois leurs Pieces & vous refusez de nous
 „ lire la vôtre une seconde. Nous savons,
 „ *Monsieur*, que vous êtes un Genie du pre-
 „ mier ordre, & nous ne pourrions en douter
 „ sans traiter de mentueuse vôtre *Preface* de
 „ *Didon*. (*)

„ Vous voïez, *Monsieur*, que nous ne sa-
 „ vons pas nous vanger, & que nous rendons
 „ complimens pour insulte; car c'est nous en
 „ faire une sanglante que de dire que nous ne
 „ reconnoissons pas le merite de *Zoroaïde*.
 „ L'experience a nécessairement mis quelques-
 „ uns de nous au fait, & il n'est pas possible
 „ qu'après avoir oûi siffler tant d'endroits &
 „ trop souvent des Pièces entières, nous
 „ n'ayons pris par la force de la comparaison,
 „ à connoître les bons morceaux: D'ailleurs
 E 3 „ nous

(*) *Mr. le Franc s'y encense d'une manière qui n'a gueres d'exemple.*

„ nous nous formons le goût aux Assemblées
 „ d'un Corps illustre, Juge né des Ouvrages
 „ d'Esprit, où nous avons leance; & si nous ne
 „ sommes pas encore du nombre des *Quarante*
 „ , la préférence que vient de donner ce
 „ Corps aussi éclairé que judicieux, à un Hom-
 „ me moins connu dans son Ouvrage unique
 „ par la beauté de son Discours, que par la
 „ grandeur du Heros (*) dont il a fait l'Elo-
 „ ge, sur un autre (†) d'une Reputacion de-
 „ cidée, ne nous laisse point douter que la
 „ première Place vacante ne soit remplie par
 „ un de notre *Compagnie*; & nous pouvons
 „ nous flater de reciter avec plus de graces
 „ que beaucoup d'autres le Discours de nô-
 „ tre Reception, si ceux (‡) qui en fournis-
 „ sent aux Recipiendaires nous servent en
 „ amis.

„ Nous n'avons méconnu ni vous ni vos
 „ Talens : Pouvions-nous mieux faire que
 „ de vous inviter souvent à manger, & de
 „ nous bien rejoüir ensemble. Nos Actrices
 „ (‡) ont été à votre disposition; & com-
 „ me elles savent que vous exigez avec jus-
 „ tice des prérogatives, elles ont pris sur
 „ elles de vous préférer, pour le moment, aux
 „ Petits - Maîtres qui ont la complaisance
 „ de se ruiner pour elles.

„ N'abandonnez pas notre Theatre, *Mon-*
 „ sieur; cette action gâteroit votre Mode-
 „ stie ordinaire: Si le Public prenoit votre
 „ de-

(*) Le feu Maréchal de Villars, dont l'Abbé Seguy a fait
 l'Oraison funebre.

(†) Mr. Nivelles de la Chaussée.

(‡) L'Abbé Pellegrin.

(‡) Mlle Defeine.

„ delicate pour un excès d'Amour propre ,
 „ il oublieroit que vous avez corrigé *Virgile*
 „ (*) ; que *Racine* eût dû choisir le sujet de
 „ *Didon* & que ce n'eût été que par hazard
 „ qu'il eût encheri sur les beautés de vôtre
 „ Pièce ; il ne se souviendroit de la Trage-
 „ die de *Didon* que pour siffler l'Auteur de
 „ sa *Preface*.

„ C'est un usage établi dans la Société ci-
 „ vile , qu'il ne convient à personne de lais-
 „ ser transpirer une trop grande prevention
 „ de son merite. Vous qui avez si exacte-
 „ ment suivi cet usage jusqu'à présent , vou-
 „ driez - vous l'abandonner dans une occa-
 „ sion où vous ne fûtes jamais si obligé
 „ de vous y soumettre ? Que ces derniers
 „ termes ne vous gendarment point , s'il
 „ vous plaît , puisque l'étincelle de vôtre Re-
 „ putation seroit aneantie si vous vous bor-
 „ niez à la Tragedie de *Didon*. Il est vrai
 „ qu'il vous resteroit une ressource pour vous
 „ immortaliser ; ce seroit de joindre vôtre
 „ Fille unique à l'illustre *Quarantième* , pour
 „ avoir l'honneur d'être assis auprès de lui :
 „ Mais cette Place vaut-elle le mérite d'une
 „ Réputation justement acquise ? Nous avons
 „ l'honneur d'être avec beaucoup de confi-
 „ deration , *Monsieur , Vos très humbles* ,
 „ &c.

Mr.

(*) *Mr. le Franc* dans sa *Preface* dit entr'autres , que *Virgile*
 est le plus mauvais modele de Caractères , & qu'il l'a
 redonné en cette partie.

Il faut me conformer à vos desirs, MONSIEUR, & en diversifiant davantage mes *Lettres*, mériter mieux, comme vous le dites, le Titre de *Poligraphique*. Je comprends bien que quand on a des Lecteurs de toute espèce, on doit faire en sorte que chacun puisse trouver, dans un Ouvrage tel que celui-ci, de quoi flater son goût principal. Je m'engage donc à insérer désormais quelques Articles pour vous faire connoître nôtre manière de penser touchant les Affaires générales. Commençons sans autre Préambule.

Le Paix generale est assurée, personne n'en doute désormais. Aussi-tôt que les deux Puissances préponderantes de l'*Europe* sont convenus de leurs faits, que l'Imperatrice de *Russie* y a coopéré & que les deux Puissances Maritimes y ont accédé, le reste de l'*Univers* fût-il ligué contre cette nouvelle Alliance, il n'est pas capable de l'ébranler. On ne peut cependant pas dire que cette Paix soit tout à fait conclüe, & on n'en doit point attendre la Publication, jusqu'à ce que chaque Puissance interessée y ait donné un consentement formel. On est bien persuadé qu'aucune ne pourra le refuser; mais l'*Espagne*, par exemple, peut encore le différer quelque tems, & l'Acommodement de cette Couronne avec celle de *Portugal* n'est point réglé; le Roi de *Sardaigne* n'a point encore accédé en forme; l'Abdication du Roi *Stanislas* n'est point faite & rencontre même beaucoup de difficultés de la part des *Polonois*; l'Evacuation des Pais & Places, cedés ou restitués n'est point non plus réglée: La Paix générale, quoique certaine, ne sera donc pas encore sitôt dans sa perfection. Ce ne sera peut-être pas même un fruit de Printems.

A *Vienne* on donne toute la gloire de cet heureux Evénement à la *Cour Imperiale*. Ici nous la donnons généralement à notre Cardinal Ministre. Il est assés naturel que chaque Nation se flatte un peu. Voici, entre plusieurs milliers des Vers que l'on a fait à la loüange de Son Eminence, les plus nouveaux. Ils ne sont éclos que d'hier & ils sont déjà repandus dans toute la Ville.

Armand se soumit tout, le Roüaume & le Roi,
Julle dans nos Tresors plongea ses mains avides,
Dubois fit payer cher ses services perdus,
FLEURY de nôtre bien, fait son unique Loi,
Et nos derniers Neveux le diront comme moi.

Je suis &c.

A Paris, ce 30 Janvier 1736.

A AMSTERDAM.

Chés J. RYCKHOFF le FILS, Libraire.

L'OBSERVATEUR

POLIGRAPHIQUE.

Vous me demandez, MONSIEUR, ce que je pense d'un certain Ouvrage que *Theodore le Gras, Libraire au Palais* vient de faire imprimer sous le Titre de *Productions d'Esprit, contenant tout ce que les Arts & les Sciences ont de rare & de merveilleux: Ouvrage critique & sublime, composé par le Docteur SWIFT, & autres personnes remplies d'une érudition profonde: Avec des Notes en plusieurs endroits. Traduit par Monsieur *** 2. Vol. in 12.* Je ne suis pas surpris qu'un Titre si pompeux & si imposant ait réveillé vôtre curiosité & vous ait fait penser que ce devoit être un Livre d'excellent débit, pourvû que le corps de l'Ouvrage répondît au Frontispice. J'avois eu la même pensée que vous; je l'ai acheté avec empressement; mais j'ai vû avec surprise qu'il n'y avoit que le Titre de neuf. Ce n'est autre chose que le fameux *Conte du Tonneau*, mis en piéces par quelque Ecrivain affamé, qui les a remaniées fort mal à propos pour les vendre au Libraire comme une nouvelle Traduction. Je jurerois bien qu'il ne connoît seulement pas de nom l'Auteur de celle dont il s'est servi; aussi ne le désigne-t-il que par *Monsieur **** Si au lieu de ces trois Asteri-

Tom. I. F ques

ques il eût mis *D. L. C.* on auroit pû croire qu'il étoit au fait.

Nous savez que ce *Conte du Tonneau*, a paru en *François* dès l'année 1721, chés *Henri Scheurleer*, qui y ajoûta un second Tome, contenant plusieurs Pièces detachées & traduites, du même Docteur *Swift*. Vous savez aussi sans doute, que le même *Conte* avoit été imprimé pour la première fois à *Londres*, dans sa Langue naturelle, en 1704: Le Libraire *Anglois* avertit en même tems, qu'il en avoit le Manuscrit depuis plus de six ans & que cet Ouvrage avoit été composé environ un an auparavant; c'est-à-dire, environ 1697.

Il a plû néanmoins à Mr. l'Editeur *François* de fagotter à sa fantaisie chaque Article démembré d'un tout si artistement composé, & de lui donner une espèce de forme de Lettres, adressées à des personnes que le Docteur *Swift* n'eut jamais en vûe, & chaque Lettre il la datte de *Londres*, d'année en année, jusqu'en 1726. C'est-là, ce me semble, pousser la licence un peu loin sur un Ouvrage célèbre, qui ne méritoit pas d'être ainsi défiguré; mais que n'imagine point, & que n'entreprend point un Ecrivain dans la difette, pour arracher quelques Ecus du Libraire, qui se les fait rendre au centuple par le benin Public.

Après tout, je crois que la destinée de cet ingénieux *Conte* portoit qu'il fût dépecé tôt ou tard; il avoit pensé l'être dès le berceau; c'est le premier Editeur *Anglois* qui nous l'apprend. „ Si j'ai tant tardé, dit-il, à faire „ imprimer ce précieux Manuscrit, c'est que „ j'ai

„ j'ai toujours espéré d'entendre quelque nou-
 „ velle de l'Auteur, & de recevoir de sa part
 „ quelques Avis utiles pour mon Edition. Si
 „ je me suis déterminé enfin à m'en passer,
 „ c'est que j'étois averti qu'on menaçoit sour-
 „ dement le Public d'une certaine Copie qu'un
 „ des plus beaux *Esprits du Siècle* s'étoit donné
 „ la peine de polir, ou, comme parlent nos
 „ Auteurs à la mode, qu'il avoit *acommodé au*
 „ *goût de notre âge*, par la même méthode
 „ qu'on a déjà pratiquée à l'égard de plu-
 „ sieurs Auteurs distingués. Quelque jolie que
 „ soit cette invention, j'ai trouvé plus de
 „ franchise à donner l'Ouvrage *in puris natu-*
 „ *ralibus*." Le malheur qu'il avoit évité il y a
 „ plus de trente ans lui arrive aujourd'hui; après
 „ cela, que l'on vienne me dire que les Ecrits,
 „ de même que les hommes, peuvent éluder
 „ leur sort! Je soutiens que l'Étoile du *Conte du*
 „ *Tonneau* exigeoit qu'il fût mis en lambeaux,
 „ tout comme il est écrit dans le grand Livre
 „ des Destinées que l'*A. D. F.* mourra dans le
 „ Signe de la *Balançe*, & le *P. R.* dans celui du
 „ *Capricorne*.

Mais la différence est, que ces deux Per-
 „ sonnages méritent leur sort; au lieu que tous
 „ les gens de bon goût blâmeront la témérité
 „ de l'Éditeur des *Productions d'Esprit*, qui non
 „ content de gâter l'économie respectable de ce
 „ merveilleux *Tonneau*, fait souvent dire au
 „ Docteur *Swift* des absurdités dont il étoit in-
 „ capable; & mutilé presque par tout les en-
 „ droits les plus curieux & les plus délicats de
 „ cet Auteur. En vérité, on ne peut voir d'un
 „ oeil tranquille toutes les tortures qu'on donne

ici à ce Savant *Anglois* & les divers supplices qu'on lui fait souffrir.

Le nouvel Editeur allegueroit en vain pour se justifier que l'on voit tous les jours les plus beaux Ouvrages parodiés, ou même travestis avec succès, & que cependant le tour qu'il a donné au *Conte du Tonneau* ne le déguise point autant que feroit une Parodie ou une tournure burlesque.

Parodier ou travestir un Livre ce n'est point le deshonnorer; je trouve au contraire que c'est lui donner un nouveau relief par le contraste du ridicule. Par exemple, depuis que j'ai lû la première Partie du *Telemaque Travesti* par Mr. de *Marivaux*, le véritable *Telemaque* m'a paru encore plus heroïque & plus majestueux que jamais, quoique j'aie admiré la fertilité, la délicatesse & la naïveté du *Brideron Telemachisé*. Mais j'ai véritablement plaint le malheur du Docteur *Swiss* d'avoir été si impitoyablement tenaillé, déchiré, mutilé, châtré dans les nouvelles *Productions d'Esprit*. Voici, autant que je puis me rapeller, quel est le Plan Allegorique du *Conte du Tonneau*.

„ Un Pere a trois Fils; avant que de mourir, il leur donne à chacun un habit neuf,
 „ d'une grande simplicité, mais qui en recompense, a la propriété de ne s'user jamais
 „ & d'être toujours juste au Corps de celui
 „ qui le porte; il leur ordonne fous de grandes peines de le broffer souvent; mais de
 „ n'y rien changer, ni de le relever par aucun ornement. Il leur donne encore un
 „ Testament qui contient tous les Preceptes,
 „ qu'ils

„ qu'ils doivent observer pour porter leur Ha-
 „ bit conformément à sa volonté & pour vi-
 „ vre ensemble dans une amitié fraternelle,
 „ Ils observent ponctuellement ces ordres pen-
 „ dant quelque tems; mais se voiant mépri-
 „ sés, parcequ'ils ne se conforment pas à la
 „ mode, ils ne négligent rien pour observer
 „ les preceptes d'une manière favorable à
 „ leurs caprices: Un d'entr'eux le plus versé
 „ dans la Philosophie, leur aplanit toutes les
 „ difficultés, par des Sophismes subtils, &
 „ leur fait charger leurs habits de toutes ces
 „ parûres introduites par la folie inconstan-
 „ te du Genre humain; il leur persuade mê-
 „ me à la fin d'enfermer le Testament dans
 „ un Coffre fort pour s'épargner la fatigue
 „ continuelle de l'interpretation. Enorgueillli
 „ par ses prétenduës Lumières, il s'érige peu
 „ à peu en Tyran & veut obliger ses Freres
 „ à souscrire à ses Imaginations les plus chy-
 „ meriques & les plus contradictoires; il por-
 „ te même l'extravagance jusqu'à vouloir être
 „ apellé *Mylord Pierre*, & voiant que leur
 „ soumission n'alloit pas aussi loin que ses fan-
 „ taisies, il les chasse de la Maison Paternelle.
 „ Avant que de se séparer ils font assés habi-
 „ les pour tirer du Testament une Copie au-
 „ thentique, & dès qu'ils s'en sont emparés,
 „ ils prennent, l'un le nom de *Martin* & l'au-
 „ tre celui de *Jean*.
 „ Ils se logent dans une même Maison, &
 „ se mettent d'abord à reformer leurs Habits:
 „ *Martin* le fait d'une manière calme & sen-
 „ sée, & aime mieux y laisser quelque orne-
 „ ment peu essentiel que de le déchirer: Pour

„ ce qui est de *Jean*, il n'écoute que son zèle;
 „ le; il met l'Habit tout en lambeaux &
 „ voiant que son Frere ne veut pas l'imiter,
 „ il se broüille avec lui, cherche un quartier
 „ ailleurs & donne dans les plus hautes extravagances.

Telle est l'artificieuse contexture de ce *Conte* allegorique, qu'on ne reconnoît nullement dans les *Productions d'Esprit*. Le *Rapsodeur* s'est contenté de nous donner un fragment de l'*Histoire de Jean*, qu'il commence de la manière du monde la moins spirituelle: Vous en jugerez vous même.

Au reste, dit-il, je ne doute pas, Monsieur, (*) que vous ne soyez curieux de savoir qui étoit ce *Jean* & d'apprendre quelque chose des particularités de sa vie. Pour le premier, je vous dirai que ce *Jean* n'étoit ni *Seniste* ni *Jean farine*, quoi qu'il ait bien enfariné du monde, ni ce fameux *Jean de Paris* dont il est fait mention dans la *Bibliothèque bleüe*; mais qu'il tiroit son surnom de ces anciens Romains tels que *Lepidus*, *Curcius*, *Calvinus*, *Lentulus* & autres. Pour le second je vais vous rapporter exactement ce que j'ai appris dans une *Chronique écrite en Caractères Gothiques*; &c. Quelles platitudes! & quelle temerité de vouloir les mettre sur le compte du *Docteur Swift*, qui dans tous ses *Ecrits* va du pair avec *Lucain*, & peut-être le surpasse souvent!

Ce *Rapsodeur* a eu des raisons que l'on devine assés pour saisir avec avidité ce qui est rapporté dans le *Conte du Tonneau des fredaines* de

* L'Éditeur suppose judicieusement que cette Lettre est adressée à un *Conseiller d'Etat ordinaire*; à *Paris*. Admirez le *Bon-Sens*!

de *Jean*: On ne lui fait pas même mauvais gré d'avoir prudemment omis dans ses *Productions d'Esprit* tous les tours de passe passe de *Frere Pierre*, „ qui ne se vit pas plutôt en „ possession d'un riche heritage qu'il commen- „ ça à faire le gros dos, & à se donner de „ grands airs; qui traita ses deux Freres cadets à la Baguette; qui voulut en être apellé „ *Monsieur Pierre*, *Pere Pierre*, ou *Mylord Pierre*; qui forma tant de vastes & lucratives projets, comme de vendre en détailles „ *Terres Australes inconnues*; de faire une faumure univervelle; de vendre bien cher de „ vieilles Parches & du Plomb; de faire passer du Pain pour de la Viande, &c.” On fait bien que toutes les Charlataneries de *Mylord Pierre* n'étoient pas propres à être imprimées dans un Pais tel que le nôtre; mais puisque l'Editeur ne pouvoit pas tout transcrire le *Conte du Tonneau*, il ne devoit rien dire de *Jean*, il ne devoit point falsifier les Articles du Docteur *Swift*, en ajoutant des Têtes, des Queuës, des Suscriptions, des Dates & tant d'autres choses indignes de ce celebre Auteur, ou évidemment fausses.

Quelques-uns ont été surpris de voir qu'un tel *Salmigondis* ait pû trouver des Aprobateurs qui en aient permis l'Impression; mais pour moi, je n'en suis nullement étonné. *Jean* est fort maltraité dans ce Livre; tous nos Censeurs sont ennemis irreconciliables de ce *Jean*, quoique la plupart ne le connoissent pas plus que *Jean-de-Vert*; les Censeurs devoient donc necessairement aprouver les *Productions d'Esprit*; cette seule qualité couvre aux yeux d'un adversaire de *Jean* toutes les defectuosités imaginables.

L'Ac-

L'Accession formelle de la Cour d'Espagne aux Preliminaires de *Vienné* & l'Abdication du Roi *Stanislas*, sont aujourd'hui les deux principaux objets de l'attention des Politiques, parceque ce sont les deux plus grandes difficultés qui se rencontrent à l'exécution des arrangemens dont l'Empereur & la *France* sont convenus. On a cependant tout lieu d'espérer en peu un heureux denouement de la part de *S. M. Catholique*; & s'il n'en est pas de même du côté de la *Pologne*, on se résoudra sans doute à en couper le nœud: Je m'explique.

On fait de bonne part que l'Espagne se relâche de plus en plus des conditions qu'elle mettoit à son Accession, & qu'elle a déjà insinué qu'elle se conformeroit à tout ce qui étoit réglé par rapport à *Don Carlos*, pourvu que l'Empereur, la *France* & les Puissances Maritimes voulussent garantir à ce Prince les Possessions qui lui sont assignées en *Italie*, & que le tout soit confirmé dans un Congrès. On croit que la Garantie sera accordée, mais non pas la tenuë d'un Congrès, qu'on veut éviter pour abrèger la Negociation.

Quant à l'Affaire de l'Abdication du Roi *Stanislas*, on n'y trouve pas les mêmes facilités. La Cour de *France* a, en quelque maniere, pris sur elle de faire accepter cet Acte par les *Polonois* qui ont élu ce Prince: L'Abbé *Langlois*, Ministre de *S. M. T. C.* à *Königsberg*, leur a présenté divers Memoires pour tâcher de les y déterminer, mais toutes les representations ont été jusqu'ici inutiles. Ces Seigneurs pour s'en excuser allèguent entr'autres, que la forme d'Abdication qu'on leur propose à accepter est entièrement contraire à leur honneur, à leur Conscience & à toutes les Loix & Coutumes de la *Pologne*; par conséquent, ils ne peuvent, disent-ils, consentir à cette Abdication du Roi *Stanislas*, à moins qu'elle ne soit faite à l'instar de celle du feu Roi *Jean Casimir*, c'est-à dire, dans une Assemblée generale des Ordres & Etats du Royaume, puisqu'une Abdication doit être revêtue des mêmes formalités qu'une Election. Il faut convenir que la plupart de leurs Raisonnemens sont justes, mais ils ne sont pas conformes au *Droit de convenance*, que l'on suit presentement. Ainsi, en cas qu'on ne puisse soudre leurs Difficultés, on les coupera, comme je l'ai déjà dit.

Je suis, &c.

A Paris, ce 6. Fevrier 1736.

A AMSTERDAM.

Chés J. RYCKHOFF le FILS, Libraire.

L'OBSERVATEUR

POLIGRAPHIQUE.

LEs Mascarades n'ont jamais été fort de mon goût; mais vous savez, MONSIEUR, que quiconque veut vivre avec quelqu'agrément dans la société, doit s'accommoder aux tems, aux lieux, & se prêter aux inclinations des personnes avec qui l'on se trouve. Un homme qui ne participeroit pas ici aux folies du Carnaval, ou qui n'en feroit pas au moins semblant, seroit regardé, selon le train du monde, comme un *Misanthrope*, un *Quaker*, un *Loup-garou*. Il m'a donc falu courir les Ruës avec mes Amis tous ces Jours-gras, & j'ai presentement l'Imagination si remplie d'objets travestis, masqués, deguisés, que j'aurois bien de la peine à vous entretenir d'autre chose: Quand une fois on s'est laissé entraîner au Tourbillon, on y est tout entier, on ne voit rien au delà, tant que dure le mouvement circulaire.

J'aurois trop à faire si j'entreprendois de vous rapporter toutes les Extravagances dont j'ai été témoin depuis huit jours. Chaque année on en invente de nouvelles; mais de l'aveu de tout le monde, jamais Carnaval n'en avoit tant produit de toute espèce que celui-ci. Il y auroit dequoi composer des Volumes entiers, particulièrement si on vouloit faire des appli-

G ca-

cations de toutes ces Mascarades à ce qui se passe sur la Terre de plus héroïque & de plus sérieux en aparence; car à proprement parler tout n'est que Mascarade ici bas; le plus grand homme est celui qui joue son Rôle avec plus de délicatesse ou plus de subtilité que ses semblables. Ce sera peut-être la matière de plusieurs *Lettres*, en cas que les mêmes impressions que je ressens ne soient pas effacées par d'autres. Je vous parlerai en attendant, de quelques-uns des Masques qui par leur singularité ont davantage fixé mon attention.

Hier après midi nous fîmes la partie d'aller au Fauxbourg *St. Antoine*, où se trouve ordinairement à pareil jour une grande quantité de gens déguisés de différente manière, quoique les Cavalcades & les Carroufels n'y soient plus si nombreux qu'autrefois. Le premier Masque qui s'offrit à ma vûë, étoit un espèce de grand Fantôme tout noir, vêtu d'une Robe d'Avocat, le Coqueluchon de *Momus* pendant sur le dos, le Chapeau de *Mercur*e en tête, garni de deux belles grandes Oreilles en guise d'ailes, & une longue *Marotte* à la main, pour lui servir de *Caducée*: Sur cette *Marotte* étoit écrit en gros Caractères, O Û I & N O N; apparemment pour désigner que ce Personnage possède le merveilleux talent de raisonner sans cesse judicieusement sur toutes fortes de matières, & comme disent les Scolastiques, *in quovis casu Et in utramque partem*. Sa grandeur demesurée me frapa d'abord, mais je ne fus pas longtems à m'apercevoir qu'elle n'étoit qu'artificielle. Il avoit beau se rengorger, s'enfler, se carrer & se donner des airs graves,

il

il ne paroiffoit pas ferme fur les boulets, faifant de continuels *écarts* à droit & à gauche, en avant & en arrière; de forte qu'on eût dit qu'à chaque pas il déliberoit de quel côté il devoit tomber: Cette demarche fi chancelante provenoit des hautes Echaffées fur lesquelles il étoit perché & dont il fe fervoit fort groffiérement.

Ce Masque, tel que je viens de le craifonner, avoit à fa fuite un Homme de qualité en habit de Friperie, qui marchoit à côté d'un autre coëffé à l'*Angloife* & affublé d'un Manteau écourté de Philofophe; mais celui-ci portoit dans fa phifionomie quelque chofe de finiftre & de malencontreux: A la fuite de ces deux Bourgeois Gentilshommes, fautilloit une Nymphé avec un air un peu plus dégagé & plus du monde que ceux qui la précédoient: Elle me plaifoit même affés du premier coup d'œil, mais fon effronterie, qui alloit jufqu'à l'impudence, m'en rebutta plus que je ne puis vous l'exprimer. Une Nymphé, pour s'attirer les regards des honnêtes gens doit être enjôuée; un petit mélange de Coquetterie ne lui melfied pas; mais fi elle eft devergondée, fi elle met l'*écart* tous les sentimens d'honneur, elle dégoûte infiniment: Ce n'étoit pas une des moindres irrégularités du grave Fantôme, que d'avoir à fa fuite une Créature de cette trempe, pour qui il paroiffoit cependant avoir de grands égards.

Une bizarre Troupe d'*Italiens* la fuivoit; trois Frères différemment ajuftés & une Sœur évaporée: Ces quatre étoient conduits par un Matelot deguifé, moitié Petit-Maître & moitié Chevalier errant. L'affortiment de ce Ruffre

avec quatre jeunes gens de condition , étoit aussi ridicule que l'habillement & le maintien de chacun de ces *Irlandois*. Le plus âgé, portoit un habit ecclésiastique & étoit d'une figure telle qu'on nous depeint *Esopé*, il paroissoit un vrai Nain , comparé à la taille gigantesque de son Patron. La main de ce mal-bâti étoit armée d'une longue Baguette, dont il touchoit rudement ses Frères, lorsqu'ils faisoient quelques Civilités aux passans, & le brutal n'épar- gnoit pas même son aimable Sœur quand il lui échapoit quelques regards curieux sur les ob- jets qui l'environnoient & qui lui paroissoient tout nouveaux. Ce rare Cortége étoit encore mille fois plus extravagant que je ne puis vous le décrire; mais il ne l'étoit pas autant que me parut le Héros de la Farce; c'est-à-dire, ce grand Fantôme noir qui menoit la Ban- de. Le *Conte de l'Ecumoire*, qu'on nous ré- presenta au naturel l'année dernière, à pareil jour, étoit risible, mais spirituel; au lieu que l'Auteur & la Farce dont je vous parle étoient du dernier ridicule: Voici quelle en fut la Catastrophe.

Rien n'est plus proche de l'humiliation qu'u- ne Grandeur postiche. Le Fantôme noir se voyant chef de sept ou huit Malotrus; en- touré d'une foule de Badauds, que la singula- rité du Spectacle avoit atroupés; applaudi par un plus grand nombre de Badaudes, à qui u- ne taille au dessus de l'ordinaire & une voix sonore faisoient faire de plaisantes reflexions; s'applaudissant d'avoir enfin trouvé le secret de s'élever d'un demi pié au dessus du Peu- ple, & de s'être lotti d'un Habillement res- pec-

pecté des Ignorans ; ce Fantôme, dis-je, s'avisa de menacer avec sa *Marotte* quelques autres Masques qui paroissoient n'avoir pas pour lui la même admiration que la Populace.

Dans ce moment j'en vis un, déguisé en Chauve-fouris, percer la foule, pénétrer jusqu'au Geant & lui asséner par les oreilles un si rude coup de sa *Marotte*, qu'il l'envoia tomber tout de son long à dix pas de-là : C'étoit un dangereux petit Masque que ce Chauve-fouris ; sa vengeance ne fut assouvie qu'après avoir donné maintes gourmades à l'Homme de qualité, au Philosophe, à la Baladine, à la Race *Irlandoise*, & à toute la se-
quelle.

Après une semblable Escarmouche, ne se seroit-on pas attendu que le grand Homme noir, remonté sur ses Echasses, à l'aide de quelques Ames charitables, alloit faire main basse avec tout son monde, sur l'Ennemi commun pour le terrasser à son tour ? Point du tout ; il tâche de se remettre du desordre que lui avoit causé sa chute, il reprend sa gravité & regardant d'un œil de compassion sa Troupe défolée, il leur dit d'un ton emphatique ; *At motos prestat componere fluctus* : La charité & la
 „ bienveillance du Peuple qui nous environne
 „ nous dedomage suffisamment du mépris & des
 „ insultes de ces petits Masques, qui s'imagi-
 „ nent pouvoir se tirer de la poussière où ils
 „ rampent, en s'attaquant à des gens de
 „ nôtre rang.

Tandis que le grand Homme noir haran-
 guoit ainsi son monde & l'exhortoit maligne-
 ment au mépris des injures, un autre Mas-

que qui se sentit picqué, lui donna en passant le croc en jambe & lui fit derechef mordre la poussière: Cette seconde chute lui fut même plus funeste que la première, car sa longue Robe s'étant retrouffée, elle laissa entrevoir aux Spectateurs, non seulement l'Artifice de sa Grandeur, mais encore beaucoup d'autres Pauvretés qu'il lui étoit d'un intérêt essentiel de tenir cachées. Le cas étoit humiliant, mais l'Homme noir n'en fut pas humilié: *Facilis vindicta est mihi*, dit-il d'un air pedantesque en se relevant, *sed inquinari nolo ignavo sanguine*. Je ne pûs tenir plus longtems à ce Spectacle si méprisable. La vanité d'*Arlequin Empereur dans la Lune* me parut alors beaucoup plus raisonnable & mieux fondée que celle de l'Homme noir monté sur des Echasses.

Vous voudriez bien, je gage, savoir quel est le Caractère & la Condition de ce Personnage en qui tant de vanité se trouve jointe à tant de bassesse, & je pourrois mieux que personne satisfaire vôtre curiosité, le connoissant *intus & in cute*; mais la bien-seance ne permet pas de nommer les Masques, sur-tout lors qu'on ne pouroit les faire connoître sans les exposer au mepris.

En poursuivant nôtre chemin vers la Porte *St. Antoine*, nous reconstrûmes derechef ce dangereux petit Masque en Chauve-souris, qui faisoit le Diable à quatre, donnant à tort & à travers des coups de Marotte, & la plupart bien apliqués, à tous ceux qui se trouvoient sur son chemin. Vous pouvez croire qu'il en attrapoit aussi dos & ventre; s'il en donnoit à tout le monde, tout le monde lui en

en rendoit avec usure. Il ne faut pas mentir, ce petit Noiraud, avec toute sa méchanceté me divertissoit bien davantage que la fausse gravité de l'Homme aux Echasses; il faisoit, tant pour attaquer que pour se deffendre, des *Lazzis* charmans; son agilité & son adresse se faisoient également admirer. S'il n'eût été que malin, on le lui eût facilement pardonné en faveur de sa vivacité; mais il étoit mauvais; en voici une preuve.

Ce petit Masque, courant çà & là, rencontra une Compagnie de gens distingués qui paroïssent ne faire aucune attention à lui, mais qui avoient la mine de n'entendre pas raillerie: N'importe; sans respecter ni le nombre ni le poids, il perça jusqu'au centre de cette Assemblée & y fit joïer rudement sa Marotte sur quiconque se trouvoit à portée: Celui de tous qui en fut le plus indignement traité étoit un vénérable Vieillard, pour qui toute la Compagnie paroïssoit avoir beaucoup de respect. Ce trait de fureur excita une telle indignation dans les Spectateurs, qu'une demie douzaine de bras bien nerveux, & armés de bons bâtons, tombèrent sur ce petit forcené, & l'accommodèrent comme il le meritoit: Son agilité lui fut alors d'un grand secours pour se foustraire à la bastonnade: Il enfla au plus vite la Porte & d'après il n'a point reparu.

On vient m'interrompre ici pour aller à une Mascarade plus relevée que tout ce que je viens de vous rapporter: Je vous en parlerai peut être à la huitaine. Je suis, &c.

A Paris, ce 15. Fevrier 1736.

VERS

VERS présentés à S. E. le Cardinal
de FLEURY, le premier jour de cet-
te année, par Mr. *Delisle*, Auteur de
la Comedie de *Timon Misanthrope*.

Dans le Cercle où le Ciel a renfermé l'année
Le Tems recommence son cours ;
Arbitre souverain de nôtre Destinée ,
Daigne aussi de FLEURY perpétuer les jours ;
Reçois les tendres Vœux que fait pour lui la France ;
L'Amour & la Reconnissance
Les font naître au fonds de nos Cœurs.
Muse, pour les offrir, suiez les tons flatteurs ,
Exposez simplement ce que le Public pense
De ce nouveau Mentor & de son Equité ,
Et que votre Respect ne rompe le silence
Que pour dire la Verité :
Presentez-lui les fruits que son heureux Genie
Retire des biens qu'il nous fait ;
Exprimez-les par un seul trait ;
Et que malgré sa Modestie ,
Il y connoisse son Portrait :
Le plus sage Ministre est sujet à l'Envie ,
Et de ce que je dis, Colbert est le garant ,
On n'aime ses Vertus que dans le Monument ;
FLEURY seul a le don d'être aimé dans sa Vie.

A A M S T E R D A M.
Chés J. RYCKHOFF le FILS, Libraire.

L'OBSERVATEUR

POLIGRAPHIQUE.

LA Mascarade dont je vous parlois dernièrement, MONSIEUR, n'étoit qu'une chétive Farce en comparaison de celle dont j'ai été spectateur & dont je suis encore tout enchanté. Je n'ai de mes jours rien vû de plus brillant & de plus heroïque; c'étoit un assemblage de tout ce que la Mytologie a de plus remarquable & de plus pompeux. La multiplicité des grands Objets dont mes yeux ont été frapés a fait que je ne les ai pas examinés chacun en particulier autant que je l'aurois souhaité, afin d'en avoir une idée complete & de vous en faire ensuite une relation exacte; outre que la plupart de ces Objets m'étoient tout nouveaux & me seroient encore presque inconnus si je n'avois été accompagné d'un sçavant Mytologien qui avoit la complaisance de repondre à toutes mes questions, me donnant, sur chacun des personnages, les explications à peu près de la manière que je vais vous le rapporter.

Le lieu destiné à cette magnifique Assemblée, étoit une large Plaine qui aboutissoit à un Côteau baigné par un grand Fleuve. Sur le penchant de ce Côteau étoit un vieux Temple, où mon Compagnon me mena première-

H

ment.

ment. Y étant entré je n'aperçus pour tout ornement qu'une grande Statuë élevée sur un haut piédestal au fonds du Temple: Elle tenoit de la main droite une double Clef, & de l'autre une Inscription, avec ces mots; PRINCIPIMUM ET FINIS: On voïoit sur son Visage quelque chose de gracieux & d'ouvert; on eût dit qu'elle sourioit à tous ceux qui s'en approchoient: Mais en tournant autour je remarquai qu'elle avoit un autre Visage par derrière; & celui-ci faisoit une très-vilaine figure. Mon Conducteur me dit que c'étoit-là le Dieu *Janus* qui régloit le commencement & la fin de toutes les Entreprises, & particulièrement de la Guerre; que tandis qu'elle étoit allumée, son Temple restoit toujours ouvert & qu'on ne le refermoit qu'à la Paix: *C'est*, ajouta-t-il, *cette dernière Cereémonie que vous allez voir: Presque toutes les Divinités du Ciel & de la Terre ont été broüillées ensemble depuis quelque tems & se sont livrés de cruels combats. Themis & Astrée, les ont, dit-on, reconciliées: Elles vont toutes arriver ici en grand cortège, pour mettre le sceau à leur reconciliation, & elles fermeront le Temple, si toutefois le Dieu Janus veut bien en lâcher la Clef, qu'il tient encore serrée dans sa main.*

Dans ce moment nous entendîmes, du côté du rivage un grand bruit, comme de Trompettes marines & de Cors, mêlés ensemble. *Allons*, me dit mon Homme, *voilà déjà Neptune qui arrive, avec toute sa suite.* Le Fleuve étoit tout couvert de Batteaux faits en forme de Coquillages, & le plus aparent étoit comme sur un Char traîné par de gros Poissons: Sur la Pouppe de cette grande Conque étoient

trois Personnages distingués ; & parceque je les examinois plus que tout le reste, mon Interprète, sans attendre que je l'interrogeasse, me dit :

Celui que vous voyez assis sous un Dais avec un Sceptre à trois branches, c'est Neptune lui-même, avec son Trident. La Dame assise à côté de lui est son Epouse Amphitrite; ce sont-là les deux principales Divinités Marines. Quant à celui qui est sur un banc à leurs pieds, il se nomme Prothée, c'est lui qui gouverne les Phoques ou Veaux-marins de Neptune, & qui a seul toute sa confiance; On le nomme aussi Vertumnus, parce qu'il a la vertu de se changer en toutes sortes de formes & de figures. Il passe pour un grand Magicien, & il est presque impossible de l'attraper, parce qu'il est en même tems Lutin, Homme, Lion, Aigle & tout ce qu'il lui plaît.

Vous devez encore savoir, que c'est ce Personnage changeant qu'on accuse d'avoir excité tous les grands débats qui ont partagé le Ciel & la Terre en tant de partis si différens & si animés les uns contre les autres. Voici le fait en deux mots. Neptune & son Epouse Amphitrite, avoient travaillé, plus qu'aucune autre Divinité, à l'agrandissement du Roi Priam, ainsi que de son Père Laomedon; mais se voyant frustrés de la recompense qui leur avoit été promise, il résolurent de s'en venger, & chargèrent leur fidèle Prothée de l'exécution. Celui-ci alla déterrer de vieilles querelles & sçut si bien les aigrir, qu'il fit éclater tout d'un coup Junon, Phœbus & Mars contre l'infortuné Roi Priam, qui de toutes les Puissances celestes ne trouva que la seule Déesse Pallas disposée à entrer dans ses intérêts; aussi la partie fut-elle si inégale, qu'il

penſa plus d'une fois ſuccomber ſous le nombre & le poids de ſes Ennemis.

Pendant que mon *Mytologien* me parloit ainſi, je regardois du côté de la Plaine, & j'aperçus dans le lointain un Char tel qu'on nous depeint ceux des anciens Heros dans leur triomphe; excepté que les Chevaux qui le tiroient me parurent ailés & jettant le feu par la Bouche & les Narines. Dans un inſtant ce Char arriva juſqu'à nous avec toute ſa ſuite. *C'eſt le Dieu Phœbus, me dit alors mon Conducôteur; les autres Divinités ne tarderont pas. Ne remarquez-vous point, un peu au deſſous de ce Dieu lumineux, le vénérable Vieillard qui tient en main les Rènes des Chevaux? C'eſt Hercules, vous pouvez le reconnoître à ſa Fourrure & à ſa Maſſue d'Olivier qui reſſe à côté de lui: Examinez un peu la contenance majeuſe & affable de ce vénérable Vieillard; il a donné lui ſeul au Roi Priam plus d'embaras que tous les autres enſemble; mais lorsqu'on le croioit à la veille de fraper les plus grands coups, il a eu la moderation, au grand étonnement de tout l'Olympe, de ſuspendre ſubitement ſon ardeur & ſon couroux, en mettant de ſa main le non plus ultra à ſes conquêtes: Il les a même bornées de manière qu'il eſt preſque indécis juſqu'à ce jour, ſi le bon Roi Priam n'a pas plus gagné que perdu dans une Guerre qui ſembloit lui devoir être ſi funeſte. La moderation d'Hercules, plutôt que ſa valeur lui ont fait unanimement déférer la gloire de fermer à double tour les Portes du Temple de Janus.*

Un grand bruit de Trompettes, de Fifres, de Tambours & de Timbales ſe fit entendre à nôtre droite, & peu après nous vîmes arriver

ver

ver le Roi *Priam*, avec une Cour aussi nombreuse que magnifique. Il étoit monté sur une Haquenée blanche, surperbement enharnachée; & avoit à côté de lui le beau *Paris*, dont les Amours n'avoient pas peu contribué à la Guerre. Ces deux Princes étoient suivis d'un vieux Heros dont les Epaules paroissent courbées sous le poids des Lauriers qu'il avoit cueillis pendant le cours d'une longue & laborieuse vie. Il étoit tel qu'on m'a représenté *Nestor*: Si ce n'étoit pas *Nestor*, le Heros dont je parle valoit peut-être encore davantage.

Ce Cortège martial fut bientôt suivi d'un autre non moins éclatant: Une Déesse armée de pié-en-cap, le Bouclier au bras, le Dard à la main, montée sur un Char tiré par des Ours & des Panthères, me ravit plus en admiration que tout ce que j'avois encore vu: Je demandai avec empressement à mon Interprète de m'expliquer toute cette Pompe si extraordinaire; & voici à peu près ce qu'il me dit:

Cette Déesse armée est Pallas qui, comme je vous l'ai déjà dit, épousa seule & avec une ardeur sans pareille, les intérêts du Roi Priam, contre ses trois redoutables Adversaires. Le demi-Dieu que vous voyez à côté de la Déesse & qu'elle couvre si gracieusement de son Egide, se nomme Bellerophon, le célèbre vainqueur de la Chimère. Quelque force & quelque adresse qu'il ait, il ne se fût jamais tiré d'une si dangereuse Expedition, sans le secours de Pallas, aiant à combattre non seulement la Chimère, mais

aussi un redoutable Rival, s'offrent invisiblement par Junon, Mars & Phœbus.

Fort bien, repondis-je; mais je vois de l'autre côté un nouveau spectacle qui s'approche à pas lents & graves. Dieux, quel attirail! Que veut dire le Paon prodigieux sur lequel est cette Dame entourée de Nuages?

Ab ah! C'est la Déesse Junon, repliqua-t-elle va surprendre agreablement l'Assemblée, qui ne l'attendoit point si-tôt. Mars ne peut pas être loin; ils doivent arriver ensemble. Je suis fort curieux de voir comment ces deux Divinités aborderont Hercules, & sur-tout la Déesse, qui n'a jamais été sincèrement Amie de ce Héros. Quoiqu'elle l'ait allaitée pendant quelque tems de ses propres Mamelles, & quoiqu'il ait facilité à son cher Jason la Conquête de la fameuse Toison, la Déesse ne sauroit oublier certaines Pommes d'Or qui lui appartenoient & dont Hercules a disposé en faveur d'un autre, après les lui avoir enlevées de son propre Jardin.

Tandis que mon Mytologiste parloit ainsi, Junon arriroit, & Mars l'accompagnoit, dans un autre Char. Au port & à la Majesté de cette Déesse il étoit facile de la reconnoître pour la Reine des Dieux; la splendeur de ses habits & de tous les attirails de son Cortége, l'annonçoit assés comme Déesse des Roiaumes & des Richesses. Son cher Jason triomphant & orné de la précieuse Toison, étoit assis à ses côtés, & le fidèle Argus, ancien Favori de Junon, conduisoit le Char.

Mars qui tenoit lui-même les Rénes du sien étoit également reconnoissable à son Ajusté & à son air guerrier, qui le caractérise & le distingue entre tous les autres.

Ces

Ces Dieux, ces Déesſes & ces Heros, avec leur ſuite, ſ'arrangeoient dans la Plaine autour du Temple, & mon Conducteur me dit que l'on en attendoit encore quelques-uns avant que de commencer la Ceremonie. Je pris ce tems-là pour le prier de m'expliquer un peu plus diſtinctement le ſujet & les ſuites de cette Guerre qui avoit diviſé tant de Puiffances ſi redoutables.

Volontiers, me dit-il, je ne vous en ai rapporté que quelques traits; je vous ferai maintenant l'Analyſe de cette fameuſe querelle, afin de vous rendre plus familiers les grands Objets qui vous environnent; & pour vous mettre au fait de ce qui reſte à voir. Je vous ai déjà parlé de la déſaite de la Chimère par Bellerophon; c'eſt-là la ſource apparente de tous les deſordres qui ſont ſurvenus.

Phœbus ayant conçu le deſſein de couvrir ſon Bouclier de la Peau de cette Bête, comme Pallas avoit fait de la Peau de l'Egide, envoya contre la Chimère un de ſes Champions, qui depuis longtems s'exerçoit à cette importante expedition. Celui-ci eut bientôt atteint la Bête; déjà il eſt aux priſes avec elle; il lui a déjà porté de rudes coups, lorsque Bellerophon, excité par le Roi Priam & protégé de l'Egide de Pallas, arrive, & lui enlève la victoire qui lui étoit aſſurée. Phœbus picqué au viſ de l'aſſront fait à ſon Champion, s'en prend uniquement au Roi Priam, & afin d'en tirer une vengeance plus éclatante & plus immanicable, il fait entrer dans ſon reſſentiment Junon & Mars, qui d'ailleurs ne cherchoient que l'occaſion d'abaïſſer ce Roi.

Celui-ci avoit acquis d'Eetes, Roi de Colchide, le célèbre Bois qui renfermoit la Toiſon d'Or; &

Ju-

Junon ne gardant plus de ménagemens avec lui, résolut d'en faire faire la Conquête à son bien-aimé Jason: Pour en venir à bout, elle ordonna au fidèle Argus de faire bâtir l'Argonaute, & de tout préparer pour l'expédition. Hercules, comme je vous l'ai dit, ne contribua pas peu à la réussite de cette entreprise, & Mars l'appuya de tout son pouvoir. Le courroux de la Déesse n'étoit point encore épuisé, elle exigeoit de Priam d'autres Sacrifices qui le firent fremir de crainte; mais ce que toutes ses forces, ni même la puissance de Pallas n'auroient pu empêcher, la jalousie le fit. L'ambition de Junon reveilla l'ancienne antipathie d'Hercules. La méfintelligence se mit entre Phœbus, Mars & cette Déesse; Priam en a sçû profiter, & peu à peu les choses sont parvenues à l'heureux point où vous les voyez. Il faut ajouter aussi que Themis & Astrée n'y ont pas peu contribué, ainsi que je l'ai déjà insinué.

La Poste étant sûr le point de partir, je suis obligé de remettre la suite de ce magnifique Spectacle à une autre fois. La Nouvelle du jour, dans notre grande Ville, est que le Roi d'Espagne a enfin déclaré, le 8 de ce mois, qu'il accédoit aux Préliminaires arrêtés entre l'Empereur & la Cour de France; ces deux Puissances s'étant engagées envers S. M. Cath. de reconnoître Don Carlos en qualité de Roi des deux Siciles, & de garantir à ce Prince les Possessions qui lui sont assignées par les mêmes Préliminaires. Si cette importante Nouvelle se confirme, on pourra dire que toutes les difficultés qui se rencontroient à la conclusion de la Paix générale sont maintenant levées.

Je suis &c.

A Paris, ce 20. Février 1736.

A A M S T E R D A M.

Chés J. RYKHOFF le FILS, Libraire.

L'OBSERVATEUR

POLIGRAPHIQUE.

DAns ma dernière Lettre je vous ai représenté, MONSIEUR, les principales Divinités qui s'étoient assemblées autour du Temple de *Janus*, & je vous ai promis la continuation de ce superbe Spectacle: Il s'agit donc maintenant de vous décrire plus en particulier l'ordre dans lequel elles s'étoient placées à mesure qu'elles arrivoient: Je dois aussi vous parler de plusieurs autres Dieux & Héros qui s'étoient rendus à l'Assemblée les uns après les autres, dans le tems que mon Mytologien m'expliquoit toutes les merveilles que je vous ai déjà racontées.

Neptune & *Amphitrite*, se faisoient admirer par dessus tout. Leur Pompe Marine paroissoit couvrir tout le Fleuve; sur lequel on remarquoit des Courses & des Combats de Vaisseaux & de Chars Maritimes: On voïoit *Prothée* entr'autres conduire le sien avec tant de dextérité, qu'il remportoit la Palme sur ses Antagonistes, presqu'autant de fois qu'il la disputoit, & cette Palme étoit une Branche de Pin, dont *Neptune* lui-même le couronnoit à chaque fois qu'il sortoit victorieux de la Lice. Il ne pouvoit guère manquer de l'être, puisqu'à une agilité sans égale, il joint le secret

cret de se rendre tous les Vents favorables, par une grace toute particulière du Dieu *Eole*, qu'il a toujours scû se rendre propice. Pour que cette Fête Marine fût complete, les *Tritons*, les *Phoques*, les *Dauphins*, les *Nereides*, les *Syrènes*, les *Naiades*, formoient entr'eux des Concerts, & se disputoient à qui feroit les plus beaux plongeurs: Une vive émulation animoit également tout ce qui respire dans les Ondes & sur leur surface.

Entre le Rivage & le Temple, s'étoit venu placer un autre Cortége, moins nombreux que celui de *Neptune*; mais si brillant que mes yeux avoient de la peine à en soutenir l'éclat. Un Dieu, d'un teint basané, étoit sur un Char d'Or massif, traîné par quatre grands Chevaux noirs: Ses Habits & ses Equipages, de même que ceux de toute sa suite, n'étoient qu'un tissu d'or, où étoit enchassé un nombre innombrable de Pierrieres de toute espèce; l'assemblage des feux divers qu'elles jetoient formoit un Arc-en-ciel d'une beauté ravissante: Il y avoit dans ces couleurs dequoi composer un splendide Opera de Musique oculaire, pour parler comme nos Physiciens modernes.

Mon Interprète me tira de l'extase où j'étois à la vûe de tant de Richesses, pour me faire connoître ce Dieu, le plus opulent de tout l'Olympe: C'est, me dit-il, *PLUTUS*, Frère & Ami de *Neptune*; Beau frère aussi de *Junon*, mais broüillé avec elle; car cette Déesse a une espèce d'antipathie pour toute la Famille du Dieu son Epoux. Vous avez dû remarquer avec quel air de hauteur *Junon* a envisagé toute la pompe de *Plutus*, qui passoit à côté d'elle: Vous avez



vû au contraire, quelle allégresse, quels cris de joie ont retenti sur les Rives du Fleuve, aussi-tôt que la Cour flotante de Neptune a vû approcher ce Souverain distributeur des Trésors de l'un & l'autre Monde.

Avant que l'on puisse procéder à la clôture du Temple de Janus, il faut que Plutus finisse une partie d'Échecs qu'il a commencé, par une pure picque, avec Junon, & où chacun des Jōeurs croit qu'il y va de son bonheur de la gagner.

Le Dieu, avec toute son opulence, conroit risque de perdre, si Neptune n'étoit été au secours de son Frère; alors le jeu est devenu égal, & la Partie est demeurée indécise: Nous verrons comment elle se terminera.

Phœbus, avec Hercules & sa brillante Cour, étoit placé au côté droit du Temple: Vous eussiez dit un petit Peuple de Heros; mais non pas de ces Heros graves & sangui-
naires qui ne méditent que meurtre & carnage; ceux-là s'exerçoient aux Tournois; ils rompoient de bonne grace une Lance; désarmés, ils jōioient, danfoient & folâtroient encore de meilleure grace; ils plaisoient infiniment jusques dans leurs plus petites Actions, par un certain air de liberté que d'autres peuvent affecter, mais que nul Mortel ne sauroit acquerir au même degré. Avec cela pourtant (chose surprenante!) il n'y a pas de gens qui soient dans le fond moins affranchis que ces Héros de Phœbus. Mon Mytologiste me fit apercevoir, par le moien d'une Loupe de Verre, de petites Chaînes d'or, presque imperceptibles, auxquelles ils étoient tous accrochés; les uns par la Langue, les autres

par les Oreilles, celui-ci par la Poitrine, celui-là par la Ceinture; & tous ces ChaînonS alloient aboutir à *Hercules*, qui les lâchoit & les retiroit selon son bon plaisir: Ce Phenomène me fit comprendre qu'il est infiniment plus doux de porter certaines Chaînes, que de ne tenir à rien; ou de s'escrimer sans cesse pour le maintien d'une Liberté fantastique. Celui-là seul est libre & heureux qui croit l'être. La condition d'un Roi turbulent, inquiet, craintif & à qui sa propre grandeur est à charge, me fait compassion; je lui préférerois le plus chétif Individu qui vit content de son sort.

C'est ainsi que je moralisois, tout bas, lorsque mon Homme me dit d'examiner encore de plus près, à l'aide de la Lunette, tout le mécanisme de ces ChaînonS d'*Hercules*. Le Corps de ce Heros me parut comme une source inépuisable de Filets d'or qui fortoient avec impetuositè & alloient acrocher tous ceux qu'ils pouvoient atteindre. Je remarquai en particulier que ces Filets s'élançoient en foule du côté de *Junon*, qui se tenoit à la gauche de *Phœbus*, séparée néanmoins par un assés long intervalle; mais la Déesse étant quasi toute entourée de la Queue du Paon qui lui servoit de Monture, les HameçonS d'or ne trouvoient point de prise. Il n'en étoit pas de même de *Mars*, qui étoit placé aussi à la gauche de *Junon*, un peu en arrière: Je vis quantité de ces ChaînonS d'*Hercules* qui s'étoient entrelacés dans la Cotte-de-maille du Dieu de la Guerre. Aiant rendu compte au Mytologiste de ce que j'apercevois, il me dit; *voilà juste-*
ment

ment l'explication de l'Oracle, qui a prédit; que le Temple de Janus ne seroit point fermé avant que Mars & Junon fussent pris dans les Filets d'Hercules: Mars y est déjà; Junon n'est pas encore bien accrochée; mais elle est en prise, sans pouvoir désormais reculer; la précieuse Toison de son cher Jason en répondroit: Hercules a pu la lui faire conquérir; le même ne pourroit-il pas également l'en dépouiller?

Phœbus, Junon & Mars formoient donc l'Aile droite de l'Assemblée; & Pallas, Priam, avec Bellerophon composoient l'autre Aile vis-à-vis, ainsi que je vous l'avois marqué ci-devant; il me reste à vous faire connoître quelques autres Divinités & Heros qui, rangés en demicercle, rendoient cette magnifique Assemblée complete; & y devoient être en qualité d'Assistans & de Témoins de la Reconciliation générale.

Le premier du côté droit, se nommoit *Admette*, Roi de *Thessalie*, dont le fidèle & zélé *Battus* conduisoit le Char. Mon Interprète me dit que quoique *Phœbus* & *Hercules* eussent autrefois rendu des services signalés à cet *Admette*, il avoit cependant refusé d'entrer dans leur querelle contre *Priam*, de peur d'irriter *Pallas*, qui lui auroit peut-être joié un tour encore plus sanglant que n'avoit fait son Frère *Mercure*.

Immédiatement après *Admette*, étoit placé *Cadmus* Roi des *Phéniciens*, entouré de nombreuses Troupes, armées de pié-en-cap. Le Mythologien me raconta que ce Prince avoit une Pepinière où il semoit des Dents de Dragon, qui produisoient de grands Hommes tous

més, mais que ces Troupes avoient la mauvaise qualité de se détruire ordinairement d'elles-mêmes.

A l'opposite d'*Admette* & proche de *Bellerophon*, se faisoit remarquer sur un Char d'une noble simplicité, traîné par des Moutons blancs, un Dieu le plus affable, & si j'ose ainsi parler, le plus humain de tous. Les autres Divinités m'avoient inspiré une sainte terreur, celle-ci s'attiroit seulement un tendre respect : Les autres frapotent par leur éclat, celle-ci enlevoit les Cœurs par l'air de bonté qui reluisoit sur elle & sur tout ce qui l'entouroit. Mon Compagnon me dit que ce Dieu, dont j'étois si charmé, se nommoit *Castor l'Apothrépéen* (*): *C'est lui, ajouta-t-il, à qui quantité de Nations sont redevables de la liberté de leur Commerce Maritime; c'est lui dont les généreuses Actions lui mériteroient une place dans l'Olympe quand il ne l'auroit pas par droit de naissance; c'est lui enfin qui dans les derniers troubles, sans choquer les Ennemis de Priam, s'est acquitté envers lui de tous les devoirs de l'amitié.*

Enfin le demi-Cercle étoit fermé par un grand nombre de Héros & Demi-dieux, dont je n'ai pas assez bien retenu les noms & les particularités, pour pouvoir vous les rapporter. Je me souviens seulement qu'il y avoit des *Egeons*, des *Briarées*, des *Geryons* & des *Heriles*.

Deux Déeses en grand Cortège, se faisoient distinguer dans l'enceinte devant le Temple; toutes deux Filles du Ciel & de la Terre. La première, qui étoit du côté droit, avoit la

(*) *C'est-à-dire*. celui qui détourne les malheurs.

forme d'une grande & belle jeune Fille, sur un Char tiré par quatre Griffons; elle tenoit une Couronne tiffuë de Laurier, d'Olivier blanc & de Cypres; & dans l'autre main elle avoit une Palme, qu'elle sembloit offrir à *Hercules*: C'étoit la *Victoire*. La seconde Déesse qui se tenoit du côté de *Priam*, étoit dans un Equipage à ne se pas faire méconnoître; son Bandeau & sa Balance l'annonçoient assés pour *Themis* Souveraine de la Justice.

Il y avoit entre ces deux Déeses un espace assés large, où je remarquai qu'on avoit élevé un Trône très-délicatement orné de Festons, de Guirlandes & de Trophées, & je demandai avec empressement pour laquelle des Divinités de l'Assemblée on avoit préparé ce Siège distingué. *Pour aucune de celles-là*, me repondit le Mytologien; *ce Trône ne sauroit être occupé que par la Divine Altrée; & le Temple ne sera point fermé qu'elle ne soit descenduë du Ciel où elle s'est envolée depuis long-tems. Je m'aperçois que plusieurs dans l'Assemblée font des Vœux ardens pour jouir au plutôt de sa benigne présence: On dit qu'Hercules entr'autres a déjà fait secrettement plus d'un Sacrifice à cette intention; mais sans doute que quelqu'autre Divinité les contrecarre; sans doute que les Flambeaux des Eumenides ne sont pas bien éteints & qu'ils fument encore en quelques recoins de l'Assemblée. L'odeur de ces funestes Brandons est tellement en horreur à la Divine Altrée, qu'on ne doit point s'attendre à la voir paroître, que l'air ne soit entierement purifié.*

Mon Conducteur interrompt ici son explication pour me faire remarquer à l'entrée du Temple une Troupe de Prêtres, qu'il nommoit *Feciales*. Un

Un d'entr'eux, qui paroïssoit le Chef, étoit distingué par une longue Robe de Bourpre & un Bonnet de même Etoffe. Celui-là, qu'on appelloit *Pater Patrus*, avoit à ses pieds un Cochon lié & orné de Fleurs. Après quelques Invocations adressées au Dieu *Janus*, ce Grand Prêtre assomma d'un seul coup de hache l'Animal immonde; & ensuite se tournant vers l'Assemblée, il prononça d'une voix haute & intelligible: *Puissent périr aussi miserablement que ce Cochon, tous ceux qui pouvoient donner occasion au renouvellement de la Guerre*: Presque toute l'Assemblée repondit, *fiat, fiat*; ensuite dequoi s'éleva un bruit confus, mais très-melodieux, de toutes sortes d'Instrumens de Guerre & de Musique, & l'air fut aussi-tôt enbaumé des Libations que l'on faisoit & des Parfums qui brûloient, pour rapeller sur la Terre la divine *Asirée*, qui manquoit seule à l'accomplissement de la Cérémonie.

La Nouvelle, si ardemment désirée & si longtems attendu de l'Accession de la Cour d'*Espagne* aux Preliminaires de *Vienne*, est enfin arrivée ici; non pas à la verité d'une manière définitive; car S. M. Cath. a seulement dit le 19 du mois passé au Marquis de *Vaugrenan*, qu'Elle avoit pris la Resolucion d'accéder & qu'Elle en feoit délivrer l'Acte en peu de jours; mais il semble que l'on peut compter sur une promesse de cette nature, faite par un Prince Religieux: On peut donc se flatter de voir en peu toutes les Puissances belligerantes reconciliées. S'il paroit se former quelques Nüages sur certains Pais qui avoient eu jusqu'ici le bonheur d'être à l'abri de la Guerre, on doit espérer qu'ils se dissipent bientôt. Les Potentats qui ont travaillé si sincèrement au repos de l'*Europe* ne laisseront pas sans doute leur Ouvrage imparfait: Leur propre Reconciliation étoit ce qu'il y avoit de plus difficile; *qui potest majus potest minus.*

A AMSTERDAM.

Chés J. RYCKHOFF le FILS, Libraire.

L'OBSERVATEUR

POLIGRAPHIQUE.

O Cupé de quelques affaires domestiques, il m'est impossible de vous donner la continuation du *Spectacle Mythologique*, sur lequel il me reste encore bien des choses à dire. Je ne puis même faire autre chose aujourd'hui pour vôtre service, & pour satisfaire à mon Engagement, que de vous envoyer une Lettre que je reçûs la semaine passée d'un ancien Ami que j'ai à *Alger*. Quoiqu'elle ne soit pas en *Arabe*, vous aurez peut-être de la peine à la déchiffrer. Acommodez-vous en le mieux qu'il vous sera possible, pour cette fois. J'ai seulement raturé quelques particularités de lui à moi, & j'ai francisé les termes usités en *Barbarie*, que vous auriez eu de la peine à entendre. Pour tout le reste, je le livre à vôtre discretion.

..... Le zèle de Religion poussé à un certain degré est ce qu'on appelle Fanatisme; L'Esprit de Faction & de Parti est aussi un espèce de Fanatisme, ou du moins il produit les mêmes effets. Un Homme s'infatue d'une Maxime & y attache son salut. Un autre s'enrôle dans un parti & s'imagine que sa fortune, ou le bien public en dépendent: Ces deux espèces de Fanatiques agissent de la même manière contre leurs Antagonistes. Les plus forts traitent

K

les

les autres de Cabaleurs, de Séditieux; les plus foibles crient à la Tyrannie & se croient de vrais Martyrs. C'est ce que nous remarquons ici entre les Turcs & les Maures; entre les Partisans du Dey & ceux du Bey (*); c'est ce que l'on voit en France entre les Molinistes & les Jansenistes; en Angleterre entre les Wighs & les Torys; c'est ce que l'on voit par tout dans les Sectes & les Factions; car la Conscience & l'Interêt sont de tous les Pais & de tous les Ages, & l'on ne doit pas être surpris de voir toujours des hommes abuser également de ces deux motifs.

Mais qu'il se trouve des gens assés desœuvrés pour former entre eux une Société qui n'a aucun but; qu'ils soient assés stupides pour s'en insatuer, & assés ennemis d'eux-mêmes pour s'exposer aux Châtiments, plutôt que de renoncer à cette vaine Société, c'est-là, ce me semble, l'apogée du Fanatisme. Nous en avons ici des exemples bien frapans, & je ne doute point que l'on n'en pût trouver aussi dans d'autres Pais plus policés que ne l'est la Barbarie.

Quelque Visionnaire s'étant imaginé de se faire Chef de Bande, & n'ayant pas aparemment la dose d'Esprit nécessaire pour raffiner sur la Religion, sur les Sciences, sur les Arts, ou sur la Politique, uniques objets des Sociétés ordinaires, il s'avisa d'y substituer quantité de Ceremonies ridicules, qui ne signifioient rien & qui n'aboutissoient à rien. Cependant pour leur donner un certain air de Mystère & de réalité, il engagea ceux qu'il enrôloit, par un Serment exécrationnel, à ne jamais révéler aucune des choses
qui

(*) Le Dey d'Alger est aujourd'hui à la tête du Parti dominant. Autrefois le Bey étoit ce qu'est presentement le Dey: Celui-ci tâche de se maintenir, pendant que l'autre cabale pour rattraper le Gouvernail qu'il a laissé échapper.

qui se diroient, ou se feroient, dans les *Assemblées* de cette extravagante *Société*; comme si un homme prudent devoit jurer l'observation de certaines pratiques qu'il ignore? Et afin de rendre plûtôt le *Troupeau* nombreux, l'*Inventeur* jugea à propos d'agréger indifféremment des hommes de tout *Pais*, de toute *Religion*, & de toutes *Conditions*. Les *Renegats* & les *Francs*, tous gens les plus portés à la nouveauté & à la *Cabale*, furent les premiers à mordre à l'hameçon, & entre ceux-ci on remarquoit principalement des *Cabaretiers*, des *Perruquiers*, des *Oiseux* & des *Chevaliers d'industrie*.

Tous ces dignes *Membres* s'assembloient, deux ou trois fois la semaine, dans un *Cabaret*, où ils avoient un *Apartement* séparé. Personne qu'eux n'y pouvoit entrer, & par cette règle, le *Valet* qui les servoit à *Table*, & les *Gardes* qui se tenoient à la *Porte*, le sabre à la main (car ils s'étoient arrogé le *Droit* de se faire garder comme des *Princes*) tout, jusqu'au *Chien* & au *Chat*, devoit être immatriculé dans la *Confratrie*. Sans cela, il y alloit de la vie de mettre le pied, ou de jeter même un regard indifféret dans cet *Apartement* consacré au secret.

Quel étoit donc ce grand secret, me demanderez-vous? Le voici tel que me l'a révélé mon *Barbier*, l'un des principaux *Membres* de la *Société*, après avoir exigé de moi la promesse de n'en point parler dans le *Pais*. On buvoit, on mangeoit, on fumoit, on chantoit, on jasoit autant & si peu que l'on vouloit; c'étoit-là le principal exercice de cette mystérieuse *Assemblée*, dont le *Président* étoit assis dans un *Fauteuil*, fabriqué d'une façon hétérocyte, aussi bien que la *Table* sur laquelle on mangeoit. La fonction de ce *Président* étoit d'enseigner aux nouveaux *Incorporés* les *Gestes*.

Et les Signes par lesquels ils peuvent se faire reconnoître aux autres Membres dans une Compagnie d'Etrangers, sans que ceux-ci s'en aperçoivent: Mon Barbier n'a pas voulu me dire en quoi ils consistoient; mais je m'imagine que c'est quelque chose d'aprouchant des petites Cérémonies que les Garçons de Métier, qui battent la semelle, doivent savoir pour se faire reconnoître par les gens de la même profession. Un autre devoir de ce Président étoit d'exhorter ses Confrères à bien boire & bien manger; à conserver entre eux la concorde; & à regarder tout le reste du monde comme des Profanes qui ne méritoient pas de participer aux grands & inéfastables mystères de la Société: Ensuite on buvoit, on croquilloit & on fumoit encore; puis quand on avoit assez bû on se séparoit, après toutesfois avoir payé chacun son Ecor. La belle Institution!

Cependant les précautions que ces gens-la prenoient pour se cacher, & les Signes qu'ils se faisoient mutuellement, leur acquirent le nom de Frères Muëts; on croit même que c'est une Compagnie qui se formoit à l'instar des Muëts du Grand Seigneur; d'autres ont aussi pensé que c'étoit quelque Academie nouvelle dont le Public retireroit un jour de grands avantages; mais lorsqu'on s'est aperçu que ceux qui frequentoient ces Assemblées n'en devenoient ni plus habiles, ni meilleurs Citoyens, on a commencé à soupçonner que ces Frères Muëts devoient faire dans leurs Assemblées quelque chose de pis que de boire, manger & fumer; car s'il ne s'agissoit que de se regaler & fumer, pourquoi s'ensermer? pourquoi ces Gardes, ces Signes & toutes ces attentions scrupuleuses de peur que rien ne pénétre au dehors?

La Canaille; sur des soupçons tout-à-fait odieux, s'atroupoit déjà autour du lieu de l'Assemblée & me-

na-

naçoit d'y mettre le feu; mais le Dey, pour ôter ce sujet de scandale, publia une Ordonnance fulminante qui défendoit à l'avenir, sous des peines très-rigoureuses, toutes ces Assemblées illicites.

Rien n'étoit plus équitable qu'un pareil Edit; sur-tout dans une Republique, où la Populace est à craindre, & où le Bey cherche à profiter des moindres Revolutions. Cependant la plupart de ces espèces de Confrères Muëts ont regardé la défense qu'on leur a faite de s'assembler; du même oeil qu'une Secte regarde la démolition de ses Temples & l'interdiction de son Culte. Quelques uns même se glorifient de la persécution qu'ils souffrent pour une Cause si juste, si sainte & si importante: Presque tous jurent & protestent qu'ils sont prêts à se laisser martyriser, plutôt que de relever les Secrets qu'ils ont promis de garder: On en voit qui s'exposent de gaieté de cœur aux justes Punitions, allant tenir leurs Assemblées dans quelques Villages, ou en pleine Campagne, ou sur les bords de la Mer. D'autres plus prudens, vont en Troupe, & à grands frais, jusques sur les Frontières, vers le Biledulgerid, pour avoir la consolation de boire Bouteille & fumer Pipette, entre leurs Confrères, & avec les Ceremonies requises, en dépit de l'Ordonnance.

Bien plus, la Prohibition de cette Société naissante a produit un grand nombre de Profelytes; car il-en est des Sectes comme des Perdrix; plus on leur donne la chasse dans un lieu & plus il y en abonde. Ces Profelytes se font initier furtivement dans le pais: Il s'en trouve même qui vont jusqu'à Constantinople, où est le Chef-d'Ordre, afin de s'y faire passer Maîtres & de revenir ensuite en ce pais-ci, avec le droit acquis de participer à la prétendue

Persecution. Ne sont-ce pas-là les Symptômes du Fanatisme le plus outré & le moins fondé?

Je crois pourtant devoir vous avertir de ne pas vous former, de la Société des Müets de Constantinople, de la même idée que de ceux que je vous dépeins. Là ce n'est point, comme ici, une Troupe de gens ramassés au hazard; la plus grande partie des Membres de cette Confrairie Mufulmane, sont des personnes distinguées par leur Naissance, ou par leurs Emplois & sont honorées des ordres du Grand Seigneur: Ceux-là savent pourquoi ils sont Müets; au lieu que ceux-ci ne le sont que pour contrefaire les Courtisans de Constantinople; à peu près comme ces Singes bipèdes qui s'imaginent avoir attrapé les airs du Prince, pendant qu'ils ne peuvent en copier que le Tic. Je dois aussi excepter des Fanatiques dont je vous parle, un certain nombre d'honnêtes gens que la curiosité, ou quelques autres raisons particulières, ont engagé à se faire inscrire au nombre des soi-disant Müets de ce Pais-ci; je ne prétends vous faire le Portrait que de ceux du bas Etage de cette Société; & ils composent la portion la plus nombreuse: Achevons le Tableau.

On a vû le Peuple prendre, de son côté, un espèce de travers, aprochant du Fanatisme. Voiant que le Souverain se vissoit contre des Conventicules secrets, dont on ignoroit le but, on en a supposé un qui étoit le plus odieux que l'on pût se figurer. Dès-là les Frères Müets ont été regardés avec la même horreur que l'étoient autrefois ceux que la Foudre avoit frappés; & ce leur a été une autre occasion d'exercer leur patience & leur zèle pour la Confraternité.

Afin néanmoins de se disculper des Crimes les plus affreux, & n'ayant à alléguer aucune bonne raison de leurs ridicules Ceremonies, ils sont obli-

bligés aujourd'hui de publier eux-mêmes que le Dey n'a interdit leurs Assemblées que parcequ'il les croioit capables de cabaler en faveur du Bey: C'est ainsi qu'ayant eu l'imprudence de vouloir mettre du Mystère où il ne devoit point y en avoir, ils sont presque forcés, pour se laver du soupçon d'un Crime digne du feu, de se rendre suspects d'un autre, qui est souvent puni par le lacet, quoique les personnes sensées les en croient très-innocens.

Je ne dois pas oublier de vous rapporter une autre particularité à cette occasion, où je découvre encore une petite touche de Fanatisme dans le Peuple. Un Aventurier Renegat ayant trouvé le moyen d'attirer une Assemblée de Müets dans un Cabaret qu'il avoit loué exprès, crut sa fortune faite pour toujours. En effet, les Confrères avoient boursillé ensemble, afin de meubler très-proprement cette Maison, & sur-tout pour dresser le mystérieux Conclave, suivant les Regles bisarres qu'il leur avoit plu d'établir. Ils lui avoient, au surplus, avancé une somme assez considérable, pour le mettre en état de faire les Provisions qu'ils se dispoient à consumer dans ce Cabaret. Et afin de mettre le comble à leurs faveurs, ils lui avoient généreusement accordé celle de l'immatriculer au rang des Chefs: Immatriculation dont il étoit plus glorieux (quoiqu'il la partageât avec son Valet) que ne l'est un Recipiendaire qu'on va inscrire dans les sacrées Dyptiques de l'Immortalité.

A peine les Freres Müets avoient tenu chés lui deux Séances, que l'Interdiction fût signifiée au Maître Cabaretier. Chacun voulut alors repeter ce qu'il avoit mis à la masse, mais il le refusa effrontément: Le Traître savoit bien qu'on n'oseroit pas l'appeller pour ce sujet devant le Cadi. Il fit plus, s'étant mis dans la tête qu'il devoit s'enrichir aux depens
de

de la Société Miiette, il ne voulut pas en avoir le démenti. Il loua un Jardin de plaisance, aux Portes de la Ville & y transporta tous les Meubles de la Société, faisant publier en même tems, par ses Emissaires, qu'il en reveleroit tous les Mystères, moyennant une juste retribution. C'en fut assés pour engager une foule de Badands à y courir; & c'est encore aujourd'hui une Procession continuelle. Ce Charlatan montrant avec emphase la Table & le Fauteuil qui servoient aux Frères Müets, fait sur cela mille Contes ridicules qui ne contribuent pas peu à les rendre odieux. C'est pourtant une injustice; car des Fanatiques qui ne sont pas mal-faisans ne méritent pas la haine publique; ils ne sont dignes que de mépris.

L'Accession de la Cour d'Espagne aux Preliminaires étoit ce que l'on attendoit avec le plus d'impaticence, & par bonheur ce n'est plus un Problème, puisque la nouvelle en est confirmée de tous côtés & que plusieurs Ministres l'ont même notifiée dans les Cours où ils resident. On n'en fait point encore la forme, ni les Conditions. Quelques-uns disent à la vérité que cette accession est pure & simple; Il se pourroit bien néanmoins que la Cour de France, qui l'a négociée, auroit stipulé en faveur de S. M. Cath. quelques Points, dont on ne fera instruit que lorsqu'on sera prêt à les executer. Quoiqu'il en soit si la Conclusion de la Paix générale ne dépendoit plus que de cet Evénement, elle ne doit pas tarder de formais. On ne sauroit pourtant dissimuler qu'il reste encore en plusieurs parties de l'Europe des soupçons, des craintes, & que toutes ces belles apparences ne cachent de fâcheux mystères; mais, comme je l'ai dit, on ne sauroit jamais contenter tout le monde dans un Accommodement general.

Je suis &c.

A Paris, ce 5. Mars 1736.

A A M S T E R D A M.
Chés J. RYKHOFF le FILS, Libraire.

L'OBSERVATEUR

POLIGRAPHIQUE.

L'Impatience où vous paroissez, MONSIEUR, d'avoir la continuation du *Spectacle Mytologique*, m'engage à vous satisfaire sans délai. Pour ce qui est de l'Explication que vous me demandez au sujet des Personnages majestueux qui composoient cette grande Assemblée, vous me permettrez de différer à vous la donner jusqu'à ce que je vous aie instruit de la Catastrophe de ce brillant *Congrès Olympique*, & avant que d'y arriver, je dois vous informer de quantité de circonstances essentielles dont je ne vous ai point encore entreteu. Si dans la Relation que je vous en fais, vous trouvez quantité de défauts d'Ordonnance, je vous prie de vous souvenir que je suis quasi toujours obligé de vous écrire à la hâte: Il est d'ailleurs impossible que mes Lettres ne se ressentent de la confusion qu'a jetté dans mes idées une multiplicité de pompeux objets, que je vois tous en même tems & pour la première fois.

Après le Sacrifice & les Libations, dont je vous ai parlé en dernier lieu, on s'attendoit à voir descendre la *Divine Asirée*, unique objet de tant de Vœux. Cette attente paroiffoit même d'autant mieux fondée, que dans ce moment on vit le Cortège de *Junon* se rapprocher de ceux de *Phœbus* & de *Mars*, en sorte que

L

ces

ces trois sembloient n'en faire plus qu'un : Et mon Mytologien me fit apercevoir que cet heureux Evénement étoit un pur effet des merveilleux Chaîmons d'*Hercules*, qui s'étoient enfin attachés à la glorieuse Déesse : Par le moïen de la Loupe convexe, j'eus la satisfaction d'examiner toutes ces rares Operations de la Physique la plus occulte. Tout s'arrangeoit à merveille, mais *Astrée* ne paroïssoit point encore.

Cependant le *Pater Patratus*, entre dans le Temple, chantant une Hymne à la gloire du Dieu *Janus*. Il s'approche de la Statuë avec une respectueuse gravité, & se met en devoir de prendre la Clef qu'elle tenoit à la main, pour la remettre aussi-tôt à *Hercules*; ce Heros avoit une vive & louïable impatience de s'acquiter de la fonction qui lui avoit été déferée de fermer le Temple: Mais *Janus*, au grand étonnement de tous les Assistans, retient fortement la Clef; son second Visage se retourne vers le *Pater* & lui fait une grimace menaçante; la Statuë & même tout le Temple tremblent, de manière qu'on croit que l'Edifice entier va croûler sur ses fondemens.

Le Grand Prêtre, saisi d'une sainte horreur, revient avec sa suite vers l'Assemblée, & dit à haute voix, qu'*il ne faisoit point encore penser à la clôture du Temple, jusqu'à ce que certains obstacles secrets fussent levés; obstacles qui empêchoient indubitablement la Déesse de la Paix de venir prendre sa place dans le Cercle; Et que cependant Janus ne lâcheroit point la fatale Clef, qu'Astrée ne fût présente à la Ceremonie.*

Ce Discours du *Pater* mit toute l'Assemblée

rumeur: Je vis chaque Troupe se former en peloton, comme pour tenir Conseil, & bientôt après des espèces de Herauts, détachés des principaux Cortéges, alloient & venoient de l'un à l'autre, afin de communiquer réciproquement le resultat des Conseils qui se tenoient. Il s'agissoit de découvrir les querelles mal éteintes, & de trouver le moïen de les assoupir.

Mon Conducteur, aussi actif, qu'expérimenté dans la Science Mytologique, me quitta pendant quelque tems & revint affés bien informé de tout ce qui se passoit. *Pour vous mettre au fait des mouvemens que vous voyez dans cette majestueuse Assemblée, me dit-il, je dois reprendre les choses de plus haut, & vous instruire des Points essentiels dont on est convenu préalablement, afin de parvenir à la réünion des Divinités ici presentes, & ensuite à une parfaite tranquillité dans tout l'Olimpe. Je vous ai déjà dit que le Combat contre la Chimère avoit été une autre Boëte de Pandore, d'où sont provenuës toutes les Inimitiés & les Divisions qu'on a vü regner pendant plusieurs années: C'étoit donc cet Article qu'il falloit principalement regler, & c'est par-là aussi que l'on a heureusement commencé. On a statué que le Champion de Phœbus, en mémoire de la valeur & de l'adresse qu'il avoit fait paroître contre la Chimère, porteroit à perpétuité l'Histoire de ce Combat gravée sur son Bouclier, où on le représenteroit victorieux: Mais que ce seroit aussi sans déroger au Triomphe de Bellerophon, qui a été déclaré seul & unique possesseur de la Peau de la Chimère; à la reserve seulement d'un morceau, qu'on a accordé au Champion, pour en bor-*

der son Bouclier : **Et** afin de dédomager encore plus réellement ce Héros, il a été résolu qu'on lui céderoit en propriété la Houlette & la Panetière du beau Paris; deux Instrumens qui étoient l'unique ressource de ce Berger sur le Mont Ida, avant qu'il eût été reconnu en qualité de Fils de Priam.

J'interrompis ici mon Homme pour lui demander où étoit donc ce brave Champion de Phœbus, dont il m'avoit déjà tant parlé & que je n'avois point encore remarqué.

Il n'a point pris place, dit-il, dans le Cercle des Dieux, parceque la gravure de son Bouclier, qui y doit être examinée & approuvée, n'est point encore dans sa perfection: Outre cela, le Champion, pour assister à cette Assemblée, doit y paroître la Houlette en main, la Panetière au côté; & je sais que le Roi Priam a beaucoup de peine à se dessaisir de l'Equipage dans lequel étoit son cher Fils lorsqu'il l'a reconnu. Il faudra pourtant que le bon Roi fasse en peu ce sacrifice à Phœbus, qui de son côté, se relâche sur plusieurs autres points en sa faveur & pour le repos de l'Olympe.

Ce que vous me racontez-là me surprend fort, dis je à mon Compagnon; j'avois toujours crû jusqu'à ce jour, que ce qui avoit été une fois déterminé dans le Conseil des Dieux devoit être immuable; ou du moins qu'un Immortel ne pouvoit être dépoüillé ou revêtu de quelque Dignité que ce fût, sans que la sévère *Themis* en eût prononcé le Jugement avec toutes les formalités requises: Cependant je vois que l'on dispose souverainement de la Peau de la *Chymère* & de l'Equipage du Berger *Paris*, sans trop s'embarasser du consentement des Parties intéressées: Je vois
aussi

aussi un partage, que j'ai de la peine à concevoir, par raport au Champion; car s'il est déclaré Vainqueur, pourquoi lui ôter le fruit de la Victoire? S'il ne l'est pas, pourquoi lui en accorder la qualité, en concurrence avec un autre? Le Triomphe peut-il être décerné en même tems aux deux Antagonistes, pour le même Combat?

Si vous êtes surpris de cela, répondit il, vous le serez encore davantage de ce qui me reste à vous dire touchant les moyens que l'on emploie présentement pour rétablir l'union dans l'Olympe. On droit qu'il y a une Convention tacite entre les Dieux & les Heros, de ne plus s'asservir si scrupuleusement qu'autrefois, au maintien d'un chacun dans ses anciens Domaines ou Prérrogatives: A présent on les partage & on les distribue selon la volonté du plus puissant, ou de la manière que le Bien public l'exige. Les Ruptures en sont plus fréquentes, je l'avoue, mais aussi les Racords en sont plus faciles.

En conséquence de ce Droit nouveau, Jason devient paisible possesseur de la Toison d'Or, dont il s'est emparé de vive force, par le secours de Junon; pendant que cette Déesse perd sans ressource les trois Pommes d'Or que Hercules lui a enlevées par adresse, dans son propre Verger: Paris doit en avoir la plus grosse, & Priam les deux autres.

C'est aussi en vertu de ce même Droit, que l'on a jugé à propos de rendre à Priam une bonne partie des Depouilles que le Dieu Mars avoit remportées sur lui pendant la Guerre.

Tels sont en gros, continua le Mytologien, les arrangemens que l'on a concertés, & dont Phœbus & Priam, qui avoient été les deux plus redoutables Antagonistes, sont convenus entre eux,

afin de pouvoir parvenir à une Reconciliation générale dans la Cour celeste. Junon & Mars ont semblé pendant quelque tems devoir s'y oposer; vous avez vu néanmoins de quelle manière les Châions d'Hercules ont opéré pour rapprocher ces deux Divinités; & sur-tout la Déesse qui y paroïssoit moins disposée que Mars. Quelques-uns ont crû qu'elle n'a fait cette démarche qu'à condition que Hercules lui consacrerait l'une de ses deux Colomnes, qui est déjà au pouvoir de Neptune; mais une telle promesse, capable d'exciter de nouveaux troubles dans l'Olympe, n'est pas compatible avec le désir sincère que l'on connoît à ce Héros, de mériter le Rameau d'Olivier qu'Astrée descendant du Ciel doit présenter au plus pacifique & au plus modéré de tous les Immortels.

Vous sentez bien par tout ce que je viens de vous dire, ajoûta-t-il, que les plus grandes difficultés sont aplanies; mais j'apprends qu'il en reste encore quelques-unes à lever, quoique moins importantes. Un grand Embrafement s'allume presque toujours à l'heure qu'on s'y attend le moins; & que de travaux, que de sollicitudes ne faut-il point pour l'éteindre parfaitement! La réconciliation paroît très-sincère entre Phœbus & Priam; mais peut-être qu'il y a encore quelques Etincelles à étouffer de ce côté-là. Peut-être demande-t-on que Priam se défasse du Palladium, & Bellerophon de l'Egide, qui leur ont si utilement servi pendant les derniers Troubles; peut-être y a-t-il aussi quelques difficultés au sujet de la Houlette & de la Pannetière de Paris: Et cette partie d'Ecbeus, dont je vous ai parlé ci devant, entre Plutus & Junon, elle n'est point encore terminée: Ce n'est en apparence qu'un jeu,

jeu, il est vrai; mais tout jeu devient sérieux où l'honneur se trouve intéressé.

D'un autre côté, Phœbus & Priam, pour rendre la Réconciliation générale & stable, autant qu'elle peut l'être, voudroient que toutes les Divinités, sans exception, jurassent par le Styx qu'ils ne la troubleront point. Nulle ne paroît s'opposer formellement à cette Réconciliation; mais on s'aperçoit que plusieurs redoutent ce Serment sacré, qu'elles seroient obligées de garder, sur peine d'être privées du Nectar & de la Divinité, l'espace de cent ans: Cependant chacune a ses intérêts particuliers à ménager, en même tems que ceux de tout l'Olympe, & ils ne s'accordent pas toujours les uns avec les autres.

J'entends dire, par exemple, que Neptune & Amphitrite seroient assés disposés à jurer par les Eaux sacrées du Styx, de maintenir de toute leur autorité la présente Réconciliation; mais ils demandent qu'il leur soit loisible, comme autrefois, de tirer de la Forêt de Dodone le Bois pour la construction de leurs Navires, qui doivent porter ensuite le même Pavillon que l'Argos, & seront respectés de même par-tout où luit l'Hesperus, & par-tout où domine l'Epoux de Thetis.

Il y a telle Divinité qui, avant que de consentir au serment, prétendrait que l'on s'engageât à lui faire certains sacrifices; tandis qu'une autre voudrait être affranchie de ceux que l'on exige d'elle. Il me faudroit entrer dans de trop longs détails pour vous expliquer toutes les prétensions de chaque Divinité en particulier. Je crois m'apercevoir que tant de difficultés inquiètent un peu les souverains Promoteurs de la Réunion: S'il falloit attendre qu'elles fussent toutes terminées pour fermer le Temple de Janus,

nus,

mus, on auroit lieu d'aprehender qu'il ne restât encore longtems ouvert. Je viens néanmoins d'apprendre que l'Oracle, interrogé quand arrivera cet heureux moment, avoit répondu, que ce seroit quand il plairoit au Ciel & à son Fils Saturne.

Je ne manquerai pas de vous donner la suite au premier jour que j'aurai le loisir de mettre au net les Nottes que j'ai jettées sur le Papier, afin de me ressouvenir de l'essentiel de ce grand Spectacle.

Ce fut le 2 de ce Mois que nôtre Cour aprit, par un Courier Extraordinaire depêché de *Madrid*, que S. M. Cath. accedoit aux Preliminaires de *Vienne*. Cette Nouvelle a fait un plaisir indicible au Ministère, à toute la Cour, & à la Nation en general: On paroit de plus en plus charmé de la maniere tranquile dont les Negotiations se font de toutes parts, pour parvenir à la Pacification generale.

Suivant ce que nous aprenons d'*Angleterre*, le même contentement ne s'y fait pas remarquer parmi la Nation; au moins parmi les *Tories*, qui déclament hautement contre la tournure que prennent les Affaires generales.

L'Auteur du *Craftsman* ne craint point d'insinuer que la Guerre seroit preferable à la Paix presente, laquelle, dit-il, ne sauroit être que tres-desavantageuse à la Nation, l'Argument dont il se sert pour prouver sa Thèse ne paroit cependant pas décisif. Il suppose que la Nation *Brit.* épuisée autant qu'elle l'est, sera forcée, pour pouvoir respirer pendant quelque tems, de souscrire à toutes les conditions qu'on voudra lui imposer: Mais quand cela seroit, on demandera au *Craftsman*, si, parceque la Nation *Brit.* est épuisée les Puissances belligerantes ne devoient point s'acommoder? Et si cet Acommodement doit épuiser la Nation plus que n'auroit fait la Guerre? On trouve à tout bout de champ de semblables Paralogismes dans ce Papier *Fermequin*.

Je suis &c.

A Paris, ce 12. Mars 1736.

A A M S T E R D A M.
Chés J. RYKHOFF le Fils, Libraire.

L'OBSERVATEUR

POLIGRAPHIQUE.

Comme je ne doute point, **MONSIEUR**, que le goût des petits *Romans* & des *Historiettes* ne regne dans vôtre Librairie également que dans la nôtre, je crois vous rendre un service signalé en vous envoieant des Sujets tous neufs, très véritables, & beaucoup plus intéressans que ne le sont la plupart des Fictions chymériques qu'on nous débite tous les jours, sous tant de differens Titres trompeurs. Je vais vous en fournir d'une seule fois de quoi composer pour le moins une demie douzaine de Volumes raisonnables; & si par hazard vous aviez à vos gages quelque Auteur aussi fécond que nos *Pr.....*, *Ma.....* & *Mo.....*, cela pourroit bien aller à la douzaine entière. En tout cas, vous pouvez compter que les Sujets ne vous manqueront pas: Je m'engage à vous en fournir autant que vous en pourcez faire exécuter. *Paris* est assés fertile en Avantures extraordinaires de toute espèce. Vôtre Ville ne manque pas, je pense, d'Ecrivains affamés qui travaillent à bon marché: Vous ferez une œuvre de Charité en leur procurant le moïen de gagner un morceau de Pain: Vous rendrez service au Public extrêmement avide de semblables Ouvrages: Et, ce qui est plus à considérer que

M

tout

tout le reste, il vous en reviendra un profit considerable. Quant à la retribution que j'exige de vous, elle ne vous sera pas fort onereuse, puisque je ne vous demande que six Exemplaires de chaque Volume : Mais comme ces Livres me seroient assés inutiles, je vous prierai de les troquer contre les *Oeuvres de Bayle* & la *Bibliothèque de le Clerc*, que j'ai envie d'acquérir, quoiqu'ils ne soient plus guéres de mode. Vous aurez encore du retour, j'en suis sûr, & je vous le cède volontiers.

Vous trouverez d'abord dans le Pacquet ci-joint un *Factum* très-curieux, que les Barons, surnommés de l'*Espérance*, ont fait publier par un de nos plus célèbres Avocats, pour prouver, que quoique provenus d'une Artifanne, ils sont les seuls & legitimes Princes de *Montbelliard*, à l'exclusion de certains Enfans naturels, qui avoient été reconnus jusqu'ici pour les veritables Heritiers.

Ce *Factum* nouveau & curieux, a déjà l'air assés romanesque & tel qu'il faut pour être du goût du Public. C'est un Canevas sur lequel on peut joliment broder, & pour peu que votre Ecrivain s'y entende, il pourra pousser cette Histoire jusqu'au troisiéme Volume, se réservant à en donner un quatriéme, si jamais nous en voïons le Dénouément.

Un autre Sujet entièrement paralléle à celui de *Montbelliard*, fera l'Histoire de l'Infante *Rabon*, célèbre Danseuse de l'Opera. En attendant que je vous envoie aussi le *Factum* auquel elle fait travailler, & qui doit contenir quantité de rares Anecdotes de sa bruiante Vie, votre Ecrivain pourra toujours s'exercer sur le

Som-

Sommaire que je vais transcrire: Ce sont autant de Faits autentiques & incontestables, qu'il peut facilement amplifier & orner suivant son Génie. Il doit sur-tout y mêler beaucoup de merveilleux; c'est le goût dominant; & l'Heroïne de cette Histoire en est très-susceptible.

SOMMAIRE de l'Histoire de l'Infante RABON, contenuë en neuf Chapitres.

CHAPITRE I. Comme le Seigneur Rabon, labourant en qualité de Clerc chés un Procureur en Parlement dans la noble Cité de Paris, prit la peine de s'amuser si bien avec la gentille Cuisinière de la Maison que d'icelle Acointance en provint & fut mise au jour l'incomparable Infante Rabonette.

CH. II. Comme ladite Infante parut, si tôt qu'elle vit la lumière, tant resplendissante de Beauté & tant ornée de Vertus, que son digne Papa charmé d'elle, épousa en loial & légitime Mariage la Chambrière sa Mie.

CH. III. Comme les Biens des deux Conjoints ne leur paroissant pas bastans pour soutenir la noblesse de leurs sentimens, ces deux tendres Epoux convinrent amiablement de se séparer de Corps & de Biens, & de chercher fortune qui d'un côté qui d'un autre.

CH. IV. Comme Dame Fortune étant en bonne humeur rencontra par cas fortuit le Seigneur Rabon, & le prit en telle affection, qu'elle lui

fit trouver une nouvelle Femme assés riche pour lui acquerir l'Etat d'Avocat és Conseils.

CH. V. Comme la Nymphé Potagère vivoit alors délaissée & vécut depuis dans l'angoisse, sans se plaindre & avec telle patience qu'elle a été recompensée de sa discretion, par les dons & bienfaits de son perfide, comme aussi de ses soins pour la tant bonne Education donnée au fruit de sa Tendresse.

CH. VI. Comme l'Infante Rabonette devenuë Adulte fut gracieusement admise au nombre des Heros & Heroïnes de l'Academie Royale de Musique; & comme en icelle l'Infante parut tant souple & agile, que maims Courtisans voulurent prendre de ses Leçons, lesquelles par un effet de son bon cœur, elle a ensia données publiquement & à juste prix.

CH. VII. Comme l'Epoux sentant les aproches de la Mort, a déclaré que son second Mariage étoit un Adultère, & par conséquent que les Enfans du second Lit n'étoient que des Bataards; & que l'Infante procréé du premier est la seule légitime, qu'il apelle, comme de Droit, à l'Heritage.

CH. VIII. Comme ladite Infante a mené grand Deuil à la mort de son cher Papa, s'abstenant tout-à-coup de Jeux & Ebats publics, & ne paroissant plus dans les Ruës qu'en Carrosse drapé & couverte d'un long Crêpe.

CH. IX. Comme l'Infante Orpheline, munie de toutes ses Pièces justificatives, va au Palais de Themis faire retentir son nom avec plus d'éclat qu'il n'avoit été célébré au Temple de Terpsichore. Il est vrai que son bon Papa ne laisse ni Terres, ni Biens; mais comme l'honneur pour les Cœurs nobles & magnanimes est

*est le plus précieux heritage, l'Infante Rabon
gagne infiniment par la justice que son illustre
Père lui a renduë.*

Ne voila-t-il pas dequoi composer un volumineux Ouvrage? Ne voila-t-il pas des Aventures, des Incidens, des Situations, des Reconnoissances; en un mot, tout ce qui peut donner à une Histoire véritable l'agrément & la variété d'un Roman regulier?

Vous trouverez dans l'autre *Factum*, que je joins aussi à ma Lettre, dequoi agencer encore une Historiette très-interessante. Il s'agit d'une Fille, déjà avancée en âge, qui prétend aujourd'hui se faire reconnoître en qualité de Fille legitime de la vieille Présidente *F. . . d.* Vous y verrez cette Demoiselle, fruit inattendu des Amours furtives de la Présidente sa Mère, qui l'avoit cruë de bonne foi passé du Berceau dans le Cercueil, ressusciter en quelque façon pour venir demander aux Enfans reconnus & avoués, sa part de la succession, & produire pour preuve de sa legitimité les Actes même qui la détruisent expressément: Par exemple, une Protestation en forme & pardevant Notaire, signifiée au Curé, de la part du President *F. . . d.* pour enjoindre de ne point baptiser sous son nom cette Fille, qu'il ne reconnoissoit en aucune manière pour son Enfant.

Mais voici un Sujet d'Histoire plus relevé & plus extraordinaire que les trois que je viens de vous rapporter. Je me contenterai de transcrire une Lettre écrite du *Languedoc*, par une personne caractérisée & très-digne de foi.

„ FREDERIK IV, Roi de *Dannemarck*, mort

M 3

„ en

„ en 1730, déclara en mourant, qu'étant en-
 „ core Prince Roïal de *Dannemarck*, & voïageant
 „ en *France*, il étoit devenu amoureux à *Mont-*
 „ *pellier*, d'une Demoiselle de bonne Maison;
 „ qu'il en avoit eu un Fils qu'on avoit envoïé
 „ élever à l'Hôpital de la Ville, après l'avoir
 „ préalablement marqué sur l'Epaule & sur
 „ la Fesse.

„ S. M. *Dan.* après cette Declaration, or-
 „ donna qu'on s'informât du sort de ce Fils,
 „ & qu'en cas qu'il fût encore vivant, on
 „ eût à le mettre dans un état digne de sa
 „ Naissance. La Guerre & les autres Affaires
 „ importantes qui sont survenuës depuis la
 „ Mort de ce Prince, ont assés occupé le Roi
 „ son Successeur, pour l'obliger à differer de
 „ faire faire les perquisitions necessaires.

„ Cependant il y a environ deux mois qu'un
 „ *Danois* arriva à *Montpellier*, où il alla com-
 „ pulser les Registres de l'Hôpital, & à force
 „ de perquisitions il trouva que le Fils de
 „ *FREDERIK IV* avoit été mis en apprentis-
 „ sage de Cordonnier, dès qu'il avoit eu assés
 „ d'âge; qu'il avoit fort bien appris son mé-
 „ tier; que sa bonne Conduite avoit engagé
 „ son Maître à lui donner sa Fille en Maria-
 „ ge; que cette Femme venoit de mourir,
 „ & qu'elle laissoit deux Enfans à son Mari.

„ Le *Danois* l'ayant fait deshabiller trouva
 „ les Marques qu'il cherchoit; de sorte qu'il
 „ ne douta plus que ce ne fût l'homme qu'il
 „ cherchoit: Mais le Cordonnier ne vouloit
 „ rien croire de tout ce qu'on lui disoit de sa
 „ Naissance. On fut obligé de faire interve-
 „ nir l'Autorité de Mr. le Marquis de *la Far-*

re,

„ *re*, Lieutenant General de la Province, pour
 „ lui ordonner de croire qu'il étoit Fils de Roi;
 „ & pour le déterminer à partir pour *Copen-*
 „ *hague*, où il doit être présentement rendu,
 „ C'est dommage qu'au lieu d'un Cordonnier
 „ on n'ait pas trouvé un Soldat; la Reconnoissance
 „ en auroit été plus régulière; mais en recom-
 „ pense, ceux qui l'ont pratiqué assùrent que
 „ malgré la bassesse de sa Profession, on avoit
 „ toujours reconnu en lui des inclinations re-
 „ levées & fort au dessus de la Sphère où la
 „ bifarrerie de la Fortune l'avoit placé. Ap-
 „ près tout, ce n'est pas le premier Cordon-
 „ nier que cette aveugle Déesse ait porté à
 „ un rang fort élevé. Vous n'ignorez pas sans
 „ doute que nôtre célèbre Maison de la *Tour-*
 „ *Londry* a trouvé son legitime Héritier l'Alêne
 „ & le Ligneul à la main.

Nos Romanciers modernes, au lieu de don-
 ner la torture à leur Imagination pour en tirer
 une infinité d'Avantures bizarres, peu vrai-
 semblables & mal-afforties, ne devroient-ils
 pas plutôt exercer leur Plume sur tant d'évé-
 nemens curieux & extraordinaires, que nous
 voions arriver tous les jours? Ignorent-ils qu'un
 Ecrivain ne réussit jamais plus au gré des Lec-
 teurs judicieux, que lorsqu'il travaille sur le
 vrai? Un Peintre qui veut représenter des
 Animaux, des Fleurs & des Fruits ne va pas s'en
 forger de fantastiques, pendant qu'il en a
 des milliers de véritables à choisir & qu'il lui
 est facile d'imiter. Il en est de même de l'E-
 crivain; pour obtenir l'estime des gens sensés,
 il doit toujours avoir la Verité pour but; il

ne

A AMST. ERDAM.
 Chez J. RECHNER le Fils, Libraire.

ne lui est permis que de l'orner, & jamais de la corrompre.

De tous les genres de Fictions il n'y en a qu'un seul, à mon avis, qui puisse mériter l'approbation d'un Lecteur raisonnable; c'est lorsque sous l'écorce d'une Fable, ou d'une Histoire controuvée, on peut envelopper des Vérités utiles ou agréables; soit que par-là on ait en vûë d'éguiser la curiosité du Lecteur; soit que la décence, ou quelque'autre motif, engage à jeter un voile sur les Objets que l'on presente au Public: En ce dernier cas, les personnes intelligentes sentent une certaine satisfaction en développant des choses hors de la portée du Vulgaire, & elles savent bon gré au Fabuliste de sa discretion: Il n'y a que les Ecervelés & les Genies malfaisans qui s'empresrent alors de servir, à tort & à travers, d'*Oedipes* à la Populace. J'aurai occasion dans la suite de m'étendre un peu davantage sur ces Reflexions.

On écrit de Rome, en date du 3 de ce mois, qu'on y avoit découvert une espèce de Confrairie, sous le nom de *Cauhiara*. Ce sont des gens qui, à l'exemple des *Muets* de Constantinople, d'*Alger*, &c., font profession de garder inviolablement un certain secret. L'Inquisition, intriguée de ces Mystères, a fait arrêter les Principaux de cette Société, & a employé la force pour leur arracher ce secret, mais elle n'a pû en venir à bout. Il n'a pas même été possible à ce redoutable Tribunal de découvrir pourquoi les Confrères avoient pris le nom de *Cauhiara*. *Magister Simoni Pignano*, l'un des Chefs, a seulement avoué dans son Interrogatoire, que ce Nom de *Cauhiara* étoit mystérieux; mais que le secret n'étant sçû de personne, ne seroit jamais trahi.

Je suis, &c.

A Paris, ce 19. Mars 1736.

A AMSTERDAM.

Chés J. RYCKHOFF le FILS, Libraire.

L'OBSERVATEUR
POLIGRAPHIQUE.

J E vous l'ai déjà dit, MONSIEUR; le plaisir de vous rendre service est le but que je me suis particulièrement proposé dans la Correspondance que j'ai liée avec vous. Je vous avois préparé ce matin une Lettre, où il n'étoit nullement question de Librairie; mais on m'apporte dans le moment la *quatrième Partie de la Vie de Mariane*, sortant de dessous la Presse, j'y trouve un *Avertissement* qui vous interesse, & je crois devoir vous le communiquer sans delai; sauf à vous envoyer une autrefois la Lettre, que j'étois prêt à cacheter.

„ Monsieur de *Marivaux* n'est point l'Auteur d'un Livre que l'on continuë de mettre sous son nom dans la Gazette de *Hollande*, & qui est intitulé, le TELEMAQUE TRAVESTI. C'est dequoi nous avons déjà donné avis dans la *troisième Partie de Mariane*. Le véritable Auteur de ce Livre, qui étoit fort jeune, & dont il reste encore plusieurs Manuscrits, est mort il y a pour le moins dix-huit ans. Ce fut en partant pour sa Province qu'il remit deux Manuscrits à Mr. de *Marivaux* à qui il avoit quelques obligations. Mr. de *Marivaux*, plus jeune encore que l'Auteur, les mit au net

N

quel-

„ quelques mois après & s'en accommoda
 „ comme d'une chose à lui appartenante, avec
 „ le Sieur *Fournier*, Libraire de la Ruë *St.*
 „ *Jacques*, qui est mort aussi, & à qui, dans
 „ cette occurrence, il peut avoir écrit quel-
 „ ques Billets, dont il ne se souvient pas.
 „ Voilà la verité du fait, & ce qui a causé
 „ la méprise du Libraire, qui n'a aucun in-
 „ téréêt à s'y obstiner, puisque le Livre, qui
 „ ne vaut rien, dit-on, n'en vaudroit pas
 „ mieux quand Mr. de *Marivaux* en feroit
 „ l'Auteur.

„ L'autre Manuscrit dont on a parlé, qui
 „ fut donné à Mr. de *Marivaux*, & dont il
 „ s'est accommodé, de même que du TELE-
 „ MAQUE TRAVESTI, est intitulé, PHAT-
 „ SAMOND, OU, LES FOLIES ROMANES-
 „ QUES.

Telle est, MONSIEUR, la seconde Pièce
 que l'on produit, sous le nom de Mr. de *Ma-*
riveaux, contre vous, pour lui avoir attribué le
Telemaque Travesti, que vous donnez au Pu-
 blic: Il me paroît que vous avez répondu af-
 fés pertinemment à la première, dans votre
Avis inséré à la tête de cet Ouvrage; & vous
 aurez encore moins de peine, je crois, à re-
 futer l'*Avertissement* que je vous envoie, puis-
 que Mr. de *Marivaux*, ou du moins celui qui
 prend sa défense en cette occasion, tombe en
 contradiction manifeste avec lui-même.

L'estime toute particulière que j'ai conçûe
 depuis longtems pour ce célèbre Auteur me
 porte à désirer qu'il voulût plutôt défavoüer
 ces deux espèces de *Lettres* qui ne font pas
 honneur à sa sincérité, que le *Telemaque tra-*
vesti

vesti qu'on regardera toujours comme un Ouvrage fort spirituel dans son genre, & fort amusant, pourvû que les Volumes qui doivent suivre soient du même style que les deux qui ont paru.

Les contradictions qui se trouvent dans ces deux *Lettres* se font sentir à quiconque se donne la peine de les confronter. Dans la première, on fait dire à Mr. de *Marivaux*, qu'il n'a aucune part au *Telemaque Travesti*, si ce n'est qu'un Jeune homme de *Bretagne* lui en avoit montré le Manuscrit, & l'avoit prié de l'aider à le négocier; qu'ils étoient allés ensemble dans la Ruë *St. Jacques*, chés un Libraire (dont il avoit oublié le nom) qui s'en étoit accomodé.

Dans la seconde, on fait avoier à Mr. de *Marivaux*, que le véritable Auteur du *Telemaque Travesti* lui en avoit remis le Manuscrit, en partant pour sa Province; qu'il l'avoit mis au net quelques mois après, & qu'il s'en étoit accomodé, comme d'une chose à lui appartenante, avec le Sieur *Fournier*, Libraire de la Ruë *St. Jacques*.

Il seroit à souhaiter, pour l'honneur de Mr. de *Marivaux*, que l'on pût trouver quelque tournure capable d'ajuster la difference qui se trouve entre ces deux Narrés; mais je n'en vois aucune. La force des Preuves que vous avez alleguées pour votre justification, a obligé cet Auteur, ou son Avocat, de convenir de plusieurs faits qu'il avoit niés formellement. D'abord il n'avoit fait que lire ce Manuscrit; mais depuis que vous vous êtes offert de prouver qu'il est entierement de son Ecriture, sans

aucune Addition, ou Correction de main étrangère, il se sent obligé de convenir qu'il a mis cet Ouvrage au net. Mr. de Marivaux, selon sa première Lettre, avoit seulement aidé son Ami à vendre le Manuscrit, mais depuis que vous offrez de faire voir les Quittances qu'il a données au Libraire pour le paiement du Manuscrit, il avoüe, qu'il s'en est accommodé, comme d'une chose à lui appartenante, & il se ressouvient même que c'est avec le Sieur Fournier Libraire, à qui il peut avoir écrit quelques Billets dans cette occurrence.

A parler en personne désintéressée, je trouve que ces deux aveux vous mettent en droit de continuer à donner la suite de cet Ouvrage, sous le nom de Mr. de Marivaux: En voici une raison qui me paroît décisive.

Cet Ecrivain s'en est accommodé avec le Sieur Fournier Libraire, comme d'une chose à lui appartenante; il l'avoüe lui même; vous avez outre cela en main ses Quittances, par lesquelles il paroît qu'il en est le véritable Auteur; vous pouvez prouver qu'il s'est offert plusieurs fois de mettre son *Telemaque Travesti* en Vers burlesques, moyennant une juste retribution: Il s'en suit de-là que le Sieur Fournier aiant eu un droit légitimement acquis de publier cet Ouvrage sous le nom de Mr. de Marivaux, & ce Libraire vous aiant transporté ce Droit, par les Conventions faites entre vous, il y auroit de l'injustice à vouloir vous en priver.

J'accorderai à la modestie de Mr. de Marivaux que le *Telemaque Travesti* n'en vaudra pas mieux, en le publiant sous le nom de cet Auteur: Mais il me semble que ce n'est pas-là de quoi



qu'oi il s'agit maintenant. Vous étiez très-bien fondé à vous servir de ce nom; cependant quelqu'un, sous celui de Mr. de *Marivaux*, vient incivilement vous donner un démenti public: Il ne dépend pas de l'Auteur de la première *Lettre* (qui vous qualifie d'un certain *Ryckboff*) que vous ne passiez pour un falsificateur: On veut vous obliger de haute lutte, & par autorité, à vous avouer coupable, en détruisant vous même les preuves que vous avez établies si positivement: Une telle démarche n'est certainement pas compatible avec votre honneur; & ce motif vous engage à soutenir ce que vous avez avancé, jusqu'à ce que l'on vous en ait démontré la nullité; mais je ne crois pas que la chose soit possible: en voici la preuve.

La seule personne qui pouroit rendre un témoignage valable de ce qu'avance Mr. de *Marivaux*, seroit le Jeune *Breton*, qu'il cite comme véritable Auteur du *Telemaque Travesti*; mais selon lui, cet homme est mort il y a plus de 18 ans. Tous ceux au contraire, qui peuvent convaincre Mr. de *Marivaux* d'avoir composé l'Ouvrage dont il s'agit, ou du moins de se l'être attribué, sont encore vivans; le même Libraire avec qui il a traité; plusieurs personnes qui en ont eu connoissance, & l'Aprobateur qui, par ordre de Monseigneur le Chancelier, a lu, paraphé, & approuvé le *Manuscrit*; tous ceux-là peuvent attester la vérité du fait; & leurs témoignages, joints à ceux que vous avez de la propre main de Mr. de *Marivaux*, forment, ce me semble, la plus entière conviction, qui se puisse exiger.

Cet Auteur, si estimable d'ailleurs par tant de belles qualités, me permettra de dire, qu'une dispute de la nature de celle-ci ne sauroit tourner à sa gloire; & que plusieurs de ses Partisans seroient charmés qu'il voulût y mettre fin, en convenant de bonne foi, que le *Telemaque Travesti* est une de ses premières Productions, qu'il avoit presque oubliée, après avoir été plus de 18 ans sans en entendre parler: Il est certain qu'un semblable aveu donneroît bien moins d'atteinte à sa reputation éclatante, que tous les subterfuges qu'il pourroit mettre en usage pour désavouer ce Livre. Charmé de sa franchise, le Lecteur se trouveroit disposé à excuser les endroits les plus foibles, se représentant que ce ne sont que les essais d'un jeune Auteur qui commence à se former, & en admireroit davantage la grande quantité de traits fins, vifs & délicats qui décèlent l'Auteur du *Paisan parvenu*, & qui ne pourroient que lui faire honneur, quand ils sortiroient aujourd'hui de sa Plume.

Que Mr. de *Marivaux* fasse donc naïvement cet Aveu, alors il lui sera permis de prononcer sèchement que *le Livre ne vaut rien*; & le Public regardera ce Jugement comme un effet de l'humilité de l'Auteur: Mais de le désavouer, & de le décrier tout-à-la-fois, après l'avoir vendu comme son propre Ouvrage, après l'avoir vanté comme de bon débit, & après en avoir été largement payé; c'est pousser la licence d'Auteur un peu trop loin; c'est à peu près l'action d'un Père dénaturé qui, non content de déclarer bâtard un Enfant légitime, veut
l'em-

l'empêcher de faire sa fortune par un bon Etablissement.

J'aurai néanmoins la satisfaction de vous dire que si Mr. de *Marivaux* est excellent Auteur, il fera très-mauvais Juge en cette occasion; cet Enfant, en dépit du Père, fera peut-être une fortune plus brillante que quelques-uns de ses Cadets. J'ai lieu de tirer cet heureux présage par le plaisir que j'ai ressenti en le lisant, & beaucoup plus encore par les loüanges que plusieurs personnes de goût ont données en ma présence, à l'Ouvrage en lui-même, & sans aucune Reflexion sur celui qui doit en être le véritable Auteur. J'ajouterai que de tous ceux de ma connoissance qui ont lu les deux premières Parties, je n'en ai vû aucun qui ne desirât avec ardeur de voir celles qui doivent suivre.

On est sur tout impatient de voir la suite de l'avanture de ce brusque *Omenée*, qui avoit été si hargneux avec les Gentilshommes du País, tous *Huguenots*; qui avoit fait abattre leur Temple, qui les avoit fait maltraiter par ses Gens, qui sous prétexte qu'ils étoient des *Excommuniés*, leur enlevoit avec violence, les Filles de leurs Maisons, les Poules de leurs Cours, & les Lapins de leurs Garennes.

J'ai entendu fort applaudir les Discours sentés, que l'Auteur fait tenir en cette occasion aux *Huguenots* & à *Phocion*, quoiqu'exprimés d'une façon burlesque. Par exemple, l'endroit où les Deputés des Gentilshommes disent à *Omenée*, Lieutenant de Roi: *Pourquoi diantre nous en veut-on? Nous ne nous soucions guère si*
vous

vous allez de travers; pourquoi ne nous laisse-t-on pas aller à notre fantaisie? Vous dites que vous êtes dans le bon chemin & vous avez des Ames de Loupgarou. Venez voir comme nous nous traitons parmi nous. Il n'en est pas un qui ne fasse ses quatre Repas, qui ne soit bien vêtu, & qui n'ait quand il veut de quoi fumer Pipette. Parmi vous autres, il y a je ne sai combien de Mandians; mais c'est assés dit, nous nous en retournons: Dieu vous change!

Et cet autre endroit où Phocion, faisant le Mentor, dit: O, Omenée! jusqu'à quand aurez-vous du Vis-argent dans la Tête? . . . Vous auriez pu convertir ces gens-là par la douceur: Vous avez baillé du Vinaigre à boire aux Mouches; elles vous piquent, de dépit; c'est bien fait Vous avez fait écharper les Huguenots? Vous serez bien avancé quand chacun d'eux aura un Bras ou deux Doigts de moins & qu'il aura toujours sa Religion dans le Cœur. Or ça, il faut leur promettre des Recompenses; ouvrir vos Tonneaux aux Gentillâtres, les faire firoter chés vous, tenir Table avec eux & tout en bûvant leur dire vos raisons & celles du Roi. Mais oui, zeste! au lieu de déraciner l'Arbre vous lui coupez les Branches.

Ce que j'ai lû de cet Ouvrage est parsemé d'une infinité de traits semblables, qui font autant honneur au Bon-sens de l'Ecrivain qu'à son Esprit enjoué.

Je fais, &c.

A Paris, le 26. Mars 1736.

A AMSTERDAM.

Chés J. RYCKHOFF le FILS, Libraire.

N^o. XIV.

L'OBSERVATEUR

POLIGRAPHIQUE.

LETTRE D'UN WHIG A UN TORT.

Traduit de l'Anglois.

MONSIEUR.

ON ne peut rien imaginer de plus brillant & de plus recherché que ce que vous raportez dans vôtre dernière Lettre pour prouver qu'une Nation libre a le Droit de parler & d'écrire librement. Je vois que vous avez recueilli avec soin tout ce que les Auteurs du *Craftsman*, & des *Nouvelles Lectres Persanes* ont publié sur cette matière: Vous emploiez leurs Argumens avec beaucoup d'art, & vous y en ajoutez de vous-même plusieurs autres non moins specieux; de sorte qu'il faut être extrêmement sur ses gardes pour ne se pas laisser ébloüir par les fausses lueurs qui se trouvent dans tous vos raisonnemens. Connoissant le foible de nôtre Nation pour tout ce qui a l'apparence de liberté, c'est sur cette idée vague que vous tâchez de fonder vôtre Systême, & par-là vous ne manquerez pas de plaire à la multitude, peu capable de di-

O

stin-

tinguer en quoi consiste la véritable liberté d'une Nation.

J'ai pourtant trop bonne opinion de vous, MONSIEUR, pour croire que vous soiez intérieurement persuadé de tout ce que vous avancez à ce sujet. Je me figure plutôt que vous avez voulu exercer votre style & faire voir jusqu'à quel degré de probabilité votre Imagination fertile & votre Plume disert pouvoient pousser un Paradoxe peu soutenable.

Quoiqu'il en soit, vous commencez votre Plaidoirie par une Declamation vehemente contre l'ignorance où toute l'*Europe* étoit enveloppée avant la Reformation: Et la peinture affreuse que vous en faites nous prepare à admirer par contraste l'Heroïsme de ces Grands Hommes qui ont osé entreprendre de dissiper ces épaisses Tenebres, s'efforçant de rendre à l'Humanité les Prerogatives inseparables de son être. Ces Reflexions generales vous conduisent insensiblement à de plus particulieres.

Vous tâchez de faire voir par plusieurs Exemples, que les Nations ont été plus ou moins heureuses, à proportion qu'elles se sont appropriées dans tout son entier cette *Liberté de parler & d'écrire*, que vous élevez si haut. Vous dites qu'elle n'est incompatible avec le Gouvernement que dans un Etat purement despotique, comme l'est, par exemple, l'Empire *Ottoman*; ou celui de *Perse*, parcequ'un Sultan ne souffre guère que ses Sujets trouvent à redire à ses Actions; mais qu'elle est absolument necessaire là où la Nation est libre,
& où

& où elle a le droit d'examiner dans ses Assemblées la conduite de ceux à qui elle a confié le soin de veiller à ses intérêts. Vous demandez si en ce cas-là, elle doit ignorer ce qui se passe? S'il doit lui être défendu de faire savoir ses Volontés aux Ministres qu'elle a commis pour les exécuter? S'il ne lui sera pas licite, lorsqu'elle s'aperçoit que sa Liberté & ses intérêts sont trahis, de s'animer réciproquement & de se préparer à une juste défense, qui puisse prévenir les funestes effets des mauvais Conseils, ou des entreprises temeraires de ceux à qui elle avoit confié ses Droits? /

Vous dites " qu'un Apel au Peuple retient „ quelquefois des Ministres qui ne man- „ quent pas de moïens d'échaper à des Tri- „ bunaux *moins incorruptibles* que celui de la „ Nation; & que ces Ministres n'oseroient „ recuser de tels Juges à moins que d'avoir „ que leur conduite ne sauroit en soutenir „ l'examen." Et de tout cela vous concluez que la Nation doit avoir la *liberté de parler & d'écrire*, parceque sans cela le Peuple ne pourroit pas être informé de ce qui le concerne & l'intéresse le plus. Voilà, ce me semble, un précis assez juste de votre magnifique Déclamation, à laquelle je vais tâcher de répondre succinctement, & sans affecter une vaine éloquence, dont la Cause que je plaide n'a pas besoin pour se soutenir.

Ce que vous dites, MIONSIEUR, par rapport à l'ignorance répandue sur toute la surface de la Terre avant la Reformation, est sans réplique: Elle étoit affreuse. Dans ces

tems ténébreux, la superstition s'étoit emparée de tous les Esprits. On n'osoit s'écarter tant soit peu des idées monstrueuses qu'elle avoit forgées, sans courir le risque de s'attirer la haine d'un Clergé tyrannique qui s'étoit arrogé par degrés le droit de tout savoir & de tout connoître: Mais permettez-moi de vous dire que si cette ignorance n'étoit pas favorable à la Religion & à la Liberté publique, elle l'étoit beaucoup aux Princes pour gouverner pacifiquement: L'exemple de *Venise*, la plus ancienne des Républiques, en est une preuve encore actuellement existante, & elle n'est pas l'unique qu'on pourroit citer. Là le Peuple, moins inquiet à réformer les Abus du Gouvernement, qu'attentif à obeir sans réplique, se dépouille par habitude de l'Esprit de Revolte: Au lieu qu'ici & par-tout où le Gouvernement n'est pas despotique, les divers Partis qui s'y forment & qui sont perpétuellement aux mains les uns avec les autres, fournissent de continuels sujets de Revolution. D'où il sensuit que la Nation la moins independante est beaucoup plus stable & plus heureuse, que nous, par exemple, qui passons pour les plus libres de l'*Univers*.

Vous serez peut-être surpris, MONSIEUR, du Principe que je vais poser; mais il est fondé sur la bonne Politique. L'Ignorance est un des plus forts boulevards d'un Etat: Elle retrecit les Idées & les borne: Le Savoir, au contraire, qui est une suite naturelle de la Liberté, en accroissant les Lumières, augmente les desirs; il fait sentir à l'homme tout ce que son Etat a de dur & en même tems tout

ce qui pouroit le rendre plus aisé & plus com-
mode.

C'est ce qui fait que je n'approuve aucunes
Etudes dans un Roïaume que celles qui remplis-
sent l'Esprit d'Idées Metaphysiques & abstraï-
tes, & qui n'ont aucun raport à la Politique &
au Gouvernement. Je voudrois qu'on retran-
chât même de la Philosophie tout ce qui peut
inspirer des sentimens trop relevés; que la
Jeunesse étudiât l'Histoire beaucoup plus pour
exercer la Memoire que pour former le Ju-
gement; qu'elle s'acharnât à une Dispute,
moins pour découvrir la Verité que pour appren-
dre à l'éluder.

Je voudrois que cette Jeunesse naturelle-
ment hardie & entreprenante, aprît à trem-
bler devant un Superieur, à déférer aveuglé-
ment aux avis d'un gros Seigneur, à admi-
rer non la Vertu & le vrai merite, mais le
faux brillant d'un Emploi, à faire consister
le souverain bien dans la faveur des Grands,
& à ne connoître d'autre honte que le mal-
heur de leur déplaire. Je voudrois qu'on in-
culcât à la Jeunesse qu'il ne lui est point permis
d'entreprendre quoique ce soit pour le Public,
avant d'avoir obtenu la permission des plus
puissans, de crainte de perdre sa fortune avec
leur protection.

Un jeune Homme ainsi élevé meritera d'être
employé, mais quelque digne qu'il puisse
paroître, on ne doit pourtant l'élever que par
dégrés & lentement, afin de l'entretenir tou-
jours dans la soumission & l'esperance. Pen-
dant que l'Esprit est dans sa vigueur, il faut
l'accoutumer à ronger le frein, jusqu'à ce que
l'âge

Page & le manége l'aït rendu docile & simple. C'est alors seulement qu'il devient propre aux Conseils ; la timide prévoiance qui dirige tous ses avis assure le repos à l'Etat. Est-il question d'un Coup important pour remettre la Nation sur un meilleur pié, du moins en aparence ? Un pareil dessein l'ébloüit par sa grandeur & l'effraie par le risque qui l'accompagne : il ne se livrera qu'à des Entreprises moins grandes, moins dignes, mais plus assurées, parce qu'il ne faudra point alors s'écarter du chemin battu.

Avec l'Education que je viens de tracer, un Homme s'acoûtume à gagner peu & à se nourrir de peu ; il croit qu'il est inutile d'enrichir sa Patrie par le Commerce, par les Manufactures, & par l'Etablissement des Colonies au delà des Mers : Pour justifier sa Lésine, il dira ingénieusement que vivre d'une autre manière c'est introduire le Luxe & la Prodigalité : Il alleguera que ses Ancêtres portoient des Sabots & que c'est un excès de magnificence que de se servir aujourd'hui de Souliers.

Si une pareille Education refréne dans la Jeunesse les Passions qui pouroient par la suite troubler le Gouvernement, elle ne les amortit cependant pas ; elle leur substitué seulement d'autres objets. On remarquera dans un Homme ainsi élevé, une véritable Ambition par les soins qu'il se donnera pour gagner à tout prix la bienveillance d'un grand Seigneur & pour s'en servir à l'établissement de sa fortune. On y verra une Politique active pour decouvrir les desseins de son Anta-

go-

goniste ; de l'Adresse pour les traverser & les faire échoüer ; de la Fineffe & des manières insinuantés pour gagner ceux qui peuvent le favoriser dans ses Entreprises , & ainsi du reste.

Vous me direz que tous ces Talens seront mal employés , puisque l'interêt particulier en sera le premier mobile : Je l'avoue , MONSIEUR ; mais vous conviendrez aussi qu'ils ne donneront jamais aucune atteinte au Gouvernement , quel qu'il soit. Comment ceux qui sont à la tête des Affaires pourroient-ils redouter des Sujets dont toutes les vûes n'aboutissent qu'à gagner les bonnes grâces d'un Supérieur , afin d'en obtenir quelque Emploi lucratif , ou pour atraper un Titre plus harmonieux que le simple nom de Baptême ; des Sujets qui se marient pour avoir des Enfans à qui ils n'enseignent que ce qu'ils ont eux mêmes appris de leurs Pères , & à qui après cela il ne reste plus rien à faire que de mourir ? Des gens de cette trempe ne sont certainement pas redoutables dans un Etat. Il ne songent absolument à rien au delà de ce qu'on leur a ordonné de croire & n'en exigent pas davantage de leur Posterité.

Mais aussi-tôt que l'on accorde à une Nation la liberté d'écrire & de parler , quelle foule de désordres n'entraîne pas après lui ce funeste Privilège ! Il inspire aux Peuples des sentimens plus judicieux & plus nobles en apparence ; mais qui dans le fonds tournent bientôt à leur désavantage ; car dès qu'un homme s'écarte de la manière de penser établie dans un Pais , ou qu'il entreprend quel-
que

que Projet nouveau ; il ne peut avoir en vûë que de dominer sur ses Concitoïens , ou de s'enrichir à leurs dépens ; dès-lors il sort de son niveau , il trouble l'ordre , & par conséquent on doit en bonne Politique le regarder comme un Esprit dangereux à la Société.

Permettez , MONSIEUR , que je recapitule ici le plan que je crois le plus propre pour affûrer le repos d'un Etat. 1^o. Il faut élever le Peuple dans une grande ignorance & l'obliger à un Silence respectueux sur tout ce qui est au dessus de lui. 2^o. L'acoûtumer de bonne heure à une profonde soumission qui détruisse peu à peu les sentimens élevés & toute la hardiesse nécessaire aux grandes Entreprises. 3^o. Ne point permettre qu'il s'enrichisse par le Commerce à un degré qui le rende indépendant de la Faveur de la Cour & de la Bienveillance des grands Seigneurs.

Je m'attends à une Objection de vôtre part , savoir que ces Maximes étant observées , le Peuple ne fera plus libre , quelque Titre que l'on puisse donner à sa servitude : Je conviens de tout cela : Mais pourvû que son Imagination dès l'Enfance , soit remplie de cette Idée de *Liberté* , il s'imaginera toujours qu'il la possède & se croira heureux : L'Ignorance où je le suppose l'empêchera même de sentir si c'est un Fantôme ou une réalité. C'est ce que je me dispose à vous prouver plus en détail dans une autre *Lettre*. Je suis , &c.

A Paris , ce 2. Avril 1736.

A AMSTERDAM.
Chés J. RYCKHOFF le FILS , Libraire.

L'OBSERVATEUR

POLIGRAPHIQUE.

IL faut, MONSIEUR, que je vous fasse part d'une Reflexion qui n'est pas fort à la gloire de nôtre *Parnasse François*: Sous le Regne précédent, la prise d'une Ville, ou quelqu'autre avantage remporté par nos Armées, auroit produit plus de Pièces de Poësie que nous n'en avons vû paroître pendant tout le cours de la dernière Guerre, l'une des plus glorieuses que nôtre Nation ait jamais soutenuë. *Loüis XIV.* n'a point fait de Paix que nos Poëtes de tous les ordres n'aient exercé leur Verve sur un Evènement qui fournit toujours de justes sujets de loüanges & de felicitations; à chaque fois il y en avoit dequoi faire des Volumes entiers: Aujourd'hui nous voions, par un bonheur presque inespéré, une Paix générale se conclure & s'établir sur des fondemens beaucoup plus solides qu'autrefois, & cependant nos *Muses* sont presque muettes; d'où peut provenir leur silence? Est-ce indolence dans les Poëtes, ou modestie dans les *Mécènes*, ou défaut d'encouragement? C'est ce que je n'ai pas dessein d'aprofondir pour cette fois. Je crois vous faire plus de plaisir en vous envoiant l'unique Production un peu passable, qui me soit

P

tom-

tombée en main au sujet de la présente Paix. Elle est de Mr. *Racine* le Fils, qui s'étoit acquis une certaine reputation par son *Poème sur la Grace*. Quiconque lira ces deux Pièces avec quelqu'attention, s'apercevra que l'Auteur possède davantage les Matières de Theologie que celles de la Politique. Laisant à d'autres le soin d'examiner si la Fiction est heureuse, si le Tour est bien poétique, si les Vers sont sonores, si les Rimes sont riches, je ne m'attache qu'au Sens, & je ne puis m'empêcher de dire que je n'y trouve pas la justesse qu'on a lieu d'attendre d'un habile homme.

O D E

S U R L A P A I X.

Dans ces Retraites fortunées,
Sejour de gloire & de repos
Où de leurs Vertus couronnées
Regnent les Ames des Heros:
Près du *Permesse*, au milieu d'elles,
La Troupe des Sœurs Immortelles
Chantoit les Armes des *François*
Nation dont l'heureux partage
Est un intrepide courage,
Et la tendresse pour ses Rois.



Ad-

Admire , disoit *Terpsichore* ;
 Ce feu qui la porte aux Combats ;
 Elle venge un Roi qu'elle adore ,
 L'Amour précipite ses pas :
 L'*Aigle* superbe est allarmée ;
 De *Richelieu* l'Ame charmée
 S'émeut au bruit de ces Chançons ;
 Elle entend parler de Vengeance ;
 Elle se flate que la *France*
 N'a point oublié ses Leçons (*).



Pendant *Virgile* s'écrie ,
 La douleur n'est donc que pour moi :
 O *Mantoue* ! O Chère Patrie !
 Ces Guerriers vont fondre sur toi !
 Ton Lac te rend inaccessible
 Mais quel obstacle est invincible
 A leur étonnante Valeur ?
Philisbourg pourra te l'apprendre ,
 Le *Rhin* qui voulut le deffendre
 N'en fit que hâter le malheur.



Rassù-

(* Tout le monde sait que la France est redevable de sa grandeur aux Leçons , ou pour mieux parler , aux Maximes Politiques du Grand Armand , & le Poëte n'a tort de les mépriser.

Rassûre-toi, tout est tranquile,
 Lui répond le Dieu des neuf Sœurs;
 Moi-même j'ai craint pour ta Ville;
 Qui n'eût plaint l'objet de tes pleurs?
 Mais un jeune & nouvel *Auguste*
 Eteint le couroux le plus juste,
 Et vient encore de ses mains
 Fermer le Temple redoutable
 D'où la *Discorde* impitoiable
 Souffloit la mort sur les Humains.



Déjà par ses complots terribles
 Elle ébranloit tous les Etats,
 Et déjà des Peuples paisibles
 S'animoient au bruit des Combats:
 Dans une querelle étrangère
 Ils vouloient mêler leur colére,
 Tout étoit prêt à s'enflamer,
 Et peut-être d'une étincelle (*),
 Le feu d'une guerre cruelle
 Alloit pour jamais s'allumer.



Faut-

(*) La Guerre qui vient de finir n'étoit point une étincelle;
 & on ne peut dire qu'elle alloit s'allumer pour jamais. Il
 y a plusieurs autres pensées fausses dans ces deux Strophes.

Faut-il donc que le Feu décide
 De tous les differens des Rois,
 Et que *Mars*, Arbitre homicide,
 Prouve leurs Raïsons & leurs Droits?
 Juge affreux qui les autorise!
 Au moindre interêt qui divise
 Ces foudroïantes Majestés,
Bellone porte la Reponse,
 Et toujourns le Salpêtre annonce
 Leurs meurtrières volontés.



Puisse un Roi, l'Amour de la Terre,
 Leur servir d'exemple aujourd'hui.
 S'il a fait gronder son Tonnerre,
 Il n'a frappé que malgré lui;
 A sa Bonté rendez hommage,
 Vous, que fit trembler cet Orage,
 Pourquoi l'aviez-vous excité?
 Vous, qui craignez le Bras terrible
 D'un Prince autrefois si paisible,
 Pourquoi l'aviez-vous irrité?



C'en

*Toutes ces grandes Exclamations du Poëte ne signifient rien.
 Il n'y a qu'un Quaker qui soit surpris que les Rois emploient
 la force pour soutenir leurs Droits ou Pretensions.*

C'en est fait, il daigne suspendre
 Les Armes que vous redoutez ;
 Consolez-vous, il va vous rendre
 Les Places que vous regrettez :
 Voisins, relevez vos Barrières (*);
 L'ardeur d'étendre ses Frontières
 N'a point animé ses Projets :
 Cessez enfin, cessez de craindre,
 Vous n'aurez jamais à vous plaindre
 Que de n'être pas ses Sujets (†).



Avancez l'instant favorable
 Qui rendra l'Univers heureux,
 Et d'une Paix si desirable
 Hâtez-vous d'affermir les nœuds (‡):
 De ces Conférences fertiles
 En débats toujours inutiles,
 Epargnez les froides longueurs ;
 Laissez, laissez à la Prudence
 Du *Mentor* qu'admire la *France*
 Le soin de réunir les Cœurs.



A sa

(*) Elles n'ont point été endommagées.

(†) Il y a là une contradiction manifeste.

(‡) Ceux qui sont instruits des Affaires sentent combien le Poëte l'est peu.

A sa tendresse paternelle
 Remettez tous vos intérêts,
 Et reposez-vous sur le zèle
 Du Confident de ses secrets.
 Bientôt charmés de votre arbitre,
 Vous direz; c'est à juste titre,
 Qu'on vante sa benignité:
 Nôtre bonheur est son ouvrage,
 Et nous lui devons l'avantage
 D'une longue tranquillité. (*)



Le Ciel a-t-il donc fait renaître
 Ce Sage autrefois tant chéri
Ambuse, (†) Favori d'un Maître
 L'Exemple de son Favori?
 Il donna le premier modèle
 D'un Ministre aux Vertus fidèle:
 Le bien du Peuple fut sa loi:
 Il rendit son Pouvoir aimable;
 Il fut doux, modeste, équitable,
 Et vraiment digne de son Roi.



Faut-

(*) Cette longue tranquillité n'est pas à sa place.
 (†) Ministre de Louis XII. célèbre par sa Politique, sa
 Fermeté son Desintéressement, & sa Magnanimité.

Faut-il s'étonner s'ils méprisent
 Les Richesses & les Palais ,
 Ces Hommes qui s'immortalisent
 Par la grandeur de leurs Bienfaits. ?
 Qu'ont-ils besoin qu'un Edifice
 Sur son fastueux Frontispice
 Porte leurs Noms pour ornement ?
 Ils vivront assés dans l'Histoire ;
 L'Etat heureux est de leur Gloire
 L'inébranlable Monument.



De ces Paroles retentirent
 Les Echos du Sacré Vallon,
 Et tous les Héros applaudirent
 A la Louïange d'*Apollon*.
 Le seul *Armand* en sa présence,
 Dans un respectueux silence,
 Etouffa son jaloux tourment :
 Sa Cendre ici bas fut troublée ;
 Et de son pompeux Mausolée
 Sortit un long gemissement (*).



(*) Ne peut-on louer les Vivans sans insulter à d'illustres
 Manes ? Ce seul trait doit exclure à jamais le Poëte de la
 Compagnie des Quarante & du Temple de l'Immortalité.

A A M S T E R D A M.
 Chés J. RYCKHOFF le FILS, Libraire.

L'OBSERVATEUR
POLIGRAPHIQUE.

Vous avez vu, MONSIEUR, dans l'*Eloge funèbre de Ver-Ver*, que je vous ai envoié l'Ordinaire dernier, de quelle manière Mr. *Chaussée de Nivelle* s'encense lui-même & se donne les qualités d'*Aigle*, de *Cigne*, de *Philomèle*, à qui l'Academie a néanmoins préféré un misérable *Oïson*. Cette Charlatanerie devient assés à la mode parmi nos Beaux Esprits. Ils fabriquent en secret de petites Pièces à leur loüange, & les lâchent dans le monde comme des Enfans perdus, qui ne manquent guère d'être placés honorablement dans le *Mercur*, ou dans quelqu'autre *Recueil* semblable. De cette façon, le Panegyrique circule par le Roïaume, quelquefois même au delà, & insensiblement l'Auteur se trouve honoré d'une vaste réputation dont il n'est redevable qu'à son adresse.

On peut regarder Mr. de *Voltaire*, sinon comme l'Inventeur, du moins comme le Restaurateur de ce tour de passe-passe. Vous trouverez, par exemple, dans le *Mercur de France* de Mars 1732. p. 562. un *Memoire* qui commence ainsi " *Erypbile* est de la composition de l'*Illustre Mr. de Voltaire*, connu dans l'Europe comme le *seul Poète Epique* de nos jours, & comme l'Auteur tragique, qui *sans*

Q

,, con-

„ contredit est le plus précis dans les Pensées &
 „ le plus harmonieux dans la Diction ; on peut
 „ encore ajouter, depuis son *Histoire de Char-*
 „ *les X I.* qu'il est l'Historien de son Siècle le
 „ plus ingénieux & le plus élégant ; son Stile
 „ est plus vif & plus nourri que celui de l'Abbé
 „ Vertot, & les Réflexions sont aussi profon-
 „ des & aussi bien liées au sujet que celles de
 „ l'Abbé de *St. Real*, &c. ” Tout le reste du
Memoire est du même ton. Mr. de *Voltaire* fut
 reconnu pour en être l'Auteur ; & on écri-
 vit, sous son nom, une Lettre au *Mercur*, où
 on lui fit chanter la *Palinodie*. Je vous com-
 muniquerai quelque jour cette Lettre ; elle est
 curieuse.

L'Abbé *le Blanc* a suivi l'exemple de Mr.
de Voltaire : On trouve dans le *Mercur* de Sep-
 tembre 1735. p. 1943. une Lettre, où, caché
 sous le nom d'un Conseiller au Parlement d'*Aix* ;
 il exagère le mérite de sa Tragedie d'*Aben-said* :
 On doit pourtant savoir gré à sa Modestie,
 qui sans doute ne lui a pas permis de louer
 ses *Elegies*.

Mr. *le Franc* vient aussi de composer à sa
 propre Gloire une *Epiure*, sous un nom pos-
 tiche designé par *J. B. B.* . . . C'est (dit
 l'Abbé *des Fontaines* (*), d'après qui je copie
 cette Pièce) l'*Eloge d'un Auteur distingué de*
toutes manieres dans la Republique des Lettres &
pour lequel tous les honnêtes gens s'intéressent (†).

EPI.

(*) *Observations*; Tom. IV. p. 210.

(†) Qui ne sentira combien un semblable témoignage dans
 la bouche de l'Abbé *des Fontaines* est d'un grand poids !

EPI TRE de Mr. le Franc,

à lui-même.

TOI qui dans le Siècle où nous sommes,
 As si bien sçu réparer
 La perte de ces Grands Hommes
 Qu'on ne cesse d'admirer,
LE FRANC, qu'une noble audace
 Fasse voir à tes Rivaux
 Que des Heros du Parnasse,
 Tu seul as pû par tes travaux
 Remplir dignement la Place.
 La Scène te rend les bras:
 Dans le trouble & dans la tristesse,
 C'est à toi qu'elle s'adresse
 Pour relever ses apas,
 Le jour que ta Muse divine
 Pour l'Amante d'Enée étala ses trésors,
 Tu nous fis douter si Racine
 Etoit descendu chés les Morts:
 C'est pour lui succéder que le Ciel te fit naître.
 Dans un âge où l'Esprit, aveugle en ses défauts,
 Sait à peine se connoître,
 Tu nous fais voir que tes égaux
 Pour coups d'essai veulent des coups de Maître,
 De ce Talent que le Ciel t'a donné
 Tu dois compte à la France;
 C'est sur toi qu'Apollon craintif, abandonné,
 Fonde son esperance.
 D'un Peuple qui t'attend
 Satisfais l'Esprit avide;
 Il soupire après l'instant
 De voir à ta Didon succéder Zoraïde.

Q 2

Pour

Poursuis, soutiens l'honneur de tes premiers essais,
Et confonds tes Jaloux à force de succès :

Desavoués de Melpomene,

Le Theatre à regret les souffre sur la Scène.

. . . Repondez-moi, prétendus Beaux-Esprits,

Sentez-vous qu'Apollon inspire vos Ecrits ?

Savez-vous arracher ces Larmes genereuses

Qu'on doit aux Vertus malheureuses ?

Vos Ouvrages obscurs respirent-ils ce jour

Qu'y doit porter la Raison souveraine ?

Savez-vous nous forcer à passer tour à tour

De la crainte à l'espoir, de l'amour à la haine ?

Jamais vôtre Plan medité

Renferma-t il cette triple unité,

Où rassemblant vos Scènes assorties

Cinq Actes doivent faire un tout de leurs parties ?

Mais pourquoi sur ce point sans raison m'arrêter ?

Excuse, Ami, ma Verve bilieuse

Qui ne sauroit sans éclater

Voir de ces faux Géants la démarche orgueilleuse.

Pour toi, digne Enfant d'Apollon,

Fais voir à ces Ames trop vaines

Quelles sont les routes certaines

Qu'il faut tenir dans le sacré Vallon.

Va dans le sein des ténébres,

Réparant l'injure des ans,

Remuer les Cendres célèbres

De tant d'illustres Conquerans.

Perce leurs Tombes tenebreuses :

Arrache ces grand Mortis aux rigneurs d'Atropos ;

Et de leurs Cendres orgueilleuses,

Fais renaître à nos yeux un Peuple de Heros.

Rome, Carthage, Athènes, Siracuse

Pourront servir de carrière à ta Muse ;

Dans ces lieux ravagés par les fureurs de Mars,

Sous leurs ruines magnifiques,

Re-

Recueille les froides reliques
 Des Annibals & des Césars.
 Mais, si ces vastes Champs fréquentés des Corneilles
 Ne t'offrent plus de Scipions,
 Il est d'autres Heros & d'autres Regions
 Aussi dignes de tes Veilles:
 Transporte-toi sur les bords Indiens,
 Vole, & sur nos Rivages
 Transplante ces Peuples sauvages.
 La France a ses Heros & l'Asie a les siens.
 Ainsi couvert d'une éternelle Gloire,
 Tu les suivras au Temple de Memoire.
 Pour moi que mon Astre irrité
 N'a point doité de ce Genie
 Garant de l'Immortalité,
 Qui n'ai même reçu qu'une vaine Manie
 De rimer en dépit d'Apollon revolté,
 Je vais loin de la carrière,
 D'où mon Destin m'éloigne malgré moi
 T'accompagner des yeux jusques à la Barrière,
 Te suivre, t'animer, triompher avec toi.

La liste seroit trop longue si j'entreprendois
 de vous faire l'énumération de tous ceux d'en-
 tre nos Beaux Esprits qui ont assés peu de
 pueur pour se donner à eux-mêmes, quoi-
 qu'incognitò, un Encens que nul autre qu'eux
 n'auroit le front de leur acorder. De dix Elo-
 ges, ou Extraits flateurs que vous lisez dans
 le *Mercur*, vous pouvez être bien persuadé
 qu'il y en a pour le moins neuf qui tirent leur
 source de l'Objet vers lequel ils réfléchissent.
 Mais voici quelque chose encore de plus fort
 en ce genre.

L'Abbé des Fontaines, cet Aristarque, ce Zoi-

le, cet *Aretin* du Siècle; car on lui donne toutes ces qualités & plusieurs autres; cet *Abbé*, dis-je, a bien osé dans ses *Observations*, prodiguer les loüanges à quelques Romains de la façon, (*) qui certainement ne les meritoient pas. Pour rendre la licence un peu plus excusable, on dira peut-être que ces minces Productions avoient besoin d'une forte recommandation pour acquérir quelque faveur dans le Public: Mais l'Auteur auroit beaucoup mieux fait de s'appliquer à nous les donner meilleures, qu'à en procurer le débit par supercherie.

Pendant que je suis sur le chapitre de ce fameux *Houssard du Parnasse*, je ne dois pas oublier de vous dire que dans quelqu'une de ses dernières *Observations*, il a fait main-basse sur le *Telemaque Travesti de N. r. Marivaux*. Sa Critique de l'*Avant-propos* de l'Auteur est dure & même injuste à plusieurs égards. Il lui fait, par exemple, un vrai Crime de n'être pas un des Adorateurs d'*Homere*, qu'il faut, dit-il, lire dans sa Langue pour en bien juger. En ce cas, je pense que le Censeur, quoiqu'il prononce si hardiment, ne seroit pas en état d'en juger lui-même; car on m'a assuré qu'il ne savoit guère que le *François*.

Mais le Jugement qu'il porte sur le corps de l'Ouvrage est encore plus injuste. L'*Avant-pro-*

(*) Les *Memoires de Barnevelt*; ceux de *Comminville* & quelques autres *Rapsodies* de cette espèce; qu'il a eue la précaution de mettre sur le compte de son Ami *Chabot* & à qui par faveur il a donné les Terres de *Casire* & d'*vigny*, dans le Roiaume des *Chimeres*.

nos, dit-il, & le morceau qui sert de début au *Telemaque travesti*, est tout ce qu'un homme qui a quelque éducation, peut lire. Cette *Parodie*, pleine de mauvaises plaisanteries, & de fades quolibets, ne mérite pas l'honneur qu'elle a de porter le nom de Mr. de Marivaux, &c.

Par bonheur pour le Livre & pour le Libraire, les sentences que l'Abbé des F. prononce, au nom des Honnêtes gens & des personnes bien nées, en font quasi toujours de-favoitées. Je pourois vous citer tel Ouvrage, contre lequel ce Critique a vomé des flots de Bile, qui est cependant encore aujourd'hui recherché des Curieux & des Honnêtes gens, & dont chaque petit Volume, quoiqu'après la quatrième Edition, se vend plus cher que toutes ses Oeuvres ensemble, sans en excepter les *furtives*. Je vous dirai même que plusieurs de nos Libraires, prétendent avoir expérimenté que le débit des Livres est favorable, à proportion que ce Censeur a invectivé contre eux & leurs Auteurs. Je ne doute point que vous ne l'éprouviez de même, par rapport au *Telemaque travesti*.

P. S. On vient de me remettre la *seconde Partie du Tome XXII.* de la *Bibliothèque Française*, que le Sr. du Saucet fait imprimer dans votre Ville. En parcourant ce Volume, j'y ai rencontré un Article au sujet du *Telemaque Travesti*, & dans cet Article le Libraire a inséré une longue Lettre, qui le dispense, dit-il, d'entrer dans l'examen du Livre. Je l'ai donc luë avec avidité, cette Lettre, & je me flattois, qu'étant mise au jour par Mr. du Saucet,

et, qui passe pour avoir l'Esprit fin & délicat, on y pouroit trouver un Jugement solide sur l'Ouvrage en question: Mais que mon espérance a été frustrée! Je vous proteste, qu'après avoir lû & relû les trois premières pages, avec toute l'attention dont je suis capable, il ne m'a pas été possible de déchiffrer le sens de cette *Lettre*, ni de deviner à qui l'Auteur en veut. Si Mr. du *Sauzet*, comme je n'en doute nullement, a compris ce qu'il faisoit imprimer, on le prie de traduire cette Pièce, de sorte qu'elle puisse être entendue par les Lecteurs qui n'ont pas la conception aussi vive que lui; sans quoi ces mêmes Lecteurs, qui font le plus grand nombre, pouvoient croire qu'il ne cherche qu'à barbouiller du Papier, tant bien que mal, pour le vendre ensuite en Volume.

L'Accession de la Cour d'*Espagne* aux Préliminaires est-elle délivrée en forme? Les Brouilleries entre l'*Espagne* & le *Portugal* sont-elles en terme d'Acommodement? L'Extradition actuelle du Duché de *Lorraine* est-elle absolument accordée à la *France*? Le premier Article des Préliminaires aura-t-il lieu de la manière dont on étoit convenu à *Vienne*? L'*Empire* donnera-t-il son consentement pur & simple, en conformité du Décret de Commission? Les autres Puissances garantiront-elles sans restriction tout ce que l'Empereur & le Roi T. C. auront conclu? L'*Espagne* mettra-t-elle sincèrement les Armes bas? Voilà les questions que font aujourd'hui nos Politiques & sur quoi ils ne s'accordent pas trop. Une seule chose est certaine; c'est que toutes ces Conditions doivent précéder la Pacification générale.

Je suis, &c.

A Paris ce 16 Avril 1736.

A A M S T E R D A M.
Chés J. RYCKHOFF le FILS, Libraire.

L'OBSERVATEUR
POLIGRAPHIQUE.

LETTRE PERSANE.

RICA à ALI-BEG.

Les benigns regards de nôtre Saint Prophète, ô mon cher *Ali*, sont tombés favorablement sur ton *Rica*; du sommet de la Vôute étoillée ses yeux fuivés m'ont regardé avec complaisance, puisque les miens ont vu le charmant & superbe lieu d'où je t'écris; son nom est *Versailles*: C'est la demeure ordinaire du Sophi de *France*, qu'on nomme ici par honneur, *Roi Très-Chrétien*. Sa Cour est composée d'une grande quantité de Soldats, de Femmes, d'Imans.

Les premiers sont parfumés & la douce Volupté a marqué sur leur front le sceau d'une Vertu nommée *Galanterie*, inconnue dans nos Camps, nos Serails & nos Villes. Les Femmes ont en recompense un peu de l'air que tu souhaiterois aux Soldats; le Caractère des Imans est un composé de la hardiesse du Soldat & de la Délicatesse de la Femme: Ces singularités te paroîtront d'affreuses Indécences; mais tout cela n'est qu'une affec-

tation d'arborer l'étendart d'une Liberté dont ce Roïaume se picque jusque dans son nom même, quoique ici, tout comme chés les Vrais-Croïans, le Prince gouverne avec un pouvoir illimité, faisant servir sa volonté de loi, & disposant en maître absolu de la vie & des biens de ses Sujets.

D'ailleurs, on voit ici l'idée du Paradis que nous promet le divin & lumineux Livre, écrit du Doigt qui soutient cet Univers. L'Innocence & la Paix y sont sur leur Trône d'Albâtre; on n'y connoît ni Vanité, ni Ambition, ni Prééminence. L'égalité des rangs y est si bien établie, que je fors de voir un Visir aborder ce qu'il y a de plus vil au monde (je veux dire une Danseuse publique) avec des courbettes & des soumissions telles que tu pourrois les faire en abordant le Trône majestueux de notre redoutable Sophi: J'ai vû aussi un des principaux Imans, race de gens mille fois plus hautaine que les Visirs, se dévétir tout d'un coup de sa Grandeur à l'aspect de cette Danseuse, lui sourire doucereusement, lui dire de petits mots à l'oreille, l'admirer, l'applaudir; en un mot, avoir pour cette Impure toutes les attentions dûes à une Sultane.

Je t'avouë que je suis extrêmement édifié de la façon fraternelle & affectueuse dont ces Infidèles vivent entre eux: On serre tendrement entre ses bras le premier venu qu'on accüelle; on lui sourit avec benignité; on lui demande d'un air empressé des nouvelles de sa fanté, à laquelle on s'intéresse infiniment. Personne ne vous parle en maître, quelque petit que vous soïez; chacun se dit votre
très-

très-humble Esclave, c'est un Titre envié que tous s'arrachent de la bouche l'un à l'autre. Quelle différence d'eux, mon cher *Ali*, aux Sectateurs de nôtre Prophète Coadjuteur de Dieu! Et quelle honte pour nous! En vérité, je ferois là-dessus tenté de croire qu'il doit y avoir quelque chose de bon dans l'Alcoran du Fils de *Joseph*.

Il n'y a pas (tant la bonne foi regne dans ce Païs d'Incirconcis) jusqu'à la fidélité de leurs Femmes qui ne soit hors de soupçon. Cela est si vrai que parmi cette multitude d'Hommes & de Femmes qui vivent comme en Société, on ne connoît qu'un seul Eunuque. Il se nomme *Patchini* (*): Encore n'a-t-il pas été fait tel pour devenir le Dépositaire de la Vertu des Femmes, le Gardien de leur Pudicité; on l'a deshumanisé à l'honneur du Dieu vivant, dont il chante les Louanges: Je l'ai plusieurs fois entendu dans la Mosquée impure de cette Ville, & je t'avouë qu'on ne peut porter un Cantique plus près de l'Empirée que le fait l'élevation de sa Voix. Quel zèle, quelle ferveur, mon cher *Ali*, de sacrifier les Joies de nôtre Paradis pour célébrer celui qui l'a planté! C'est à la vérité un exemple rare en ce Païs: Les Imans & les Dervis y ont été institués pour louer le Très-Haut; mais je doute qu'aucun d'eux ait jamais été tenté d'imiter le zèle de cet incomparable Chanteur.

Pour revenir aux Femmes & à leur merveilleuse fidélité, je crois qu'il n'y a que les *Honoris* qui le leur puissent disputer. Toutes charmantes qu'elles soient, il est rare qu'elles ex-

R 2

(*) Italien de la Musique du Roi.

citent des Jaloufies, foit parcequ'elles font toutes fages, ou parceque les Hommes font tous bons dans ces heureux Climats.

Elles joignent fur-tout à milles graces naïves un teint de fanté qui échauferoit le plus décrepit Gardien de tes chaftes Favorites. La Rose eft moins vermeille que leurs Jouës, & ce Teint fi vif eft relevé d'un petit agrément fingulier: Il confifte en de petites taches fort noires, femées par-ci par-là fur leur Vifage, les unes parfaitement rondes, les autres de la figure de ce que les Turcs placent au haut de leurs Minarets. Ces petites Macules feroient des difformités, fi la Nature induftrieuſe n'avoit pris plaifir à les placer en des endroits où elles relevent admirablement la blancheur du Front, & l'incarnat de la Jouë. Ce qu'il y a de plus fingulier, c'eſt qu'on m'a dit que cela s'effaçoit la nuit, avec une partie du Teint, & ne commençoit à reparoître que fur le Midi. Pour moi je tiens ces Taches pour autant de recompensés que la prédilection du Ciel a crû devoir à des Beautés fi fimples & fi vertueufes.

Que nos Femmes n'ont-elles été pêtries d'un Limon auffi pur que celles-là! Tant de Malheureux devenus neceffaires à la Police de nos Harems & de nos Serails, n'auroient jamais fouffert d'autres amputations que celle qui diftingue les Vrais Croïans d'avec les Infidèles.

Il me feroit impoffible de te depeindre la pureté de Mœurs qui règne dans ces heureufes Contrées; je ne puis t'en donner que quelques légères idées. La Juſtice eft fi bien obſervée par-

par-tout & la félicité publique si solidement fondée que ceux qui sont chargés d'y veiller se trouvent la plupart du tems dans l'inaction de ce côté-là, & que pour se desennuier ils sont obligés d'aller dans les Forêts exercer leur rigueur sur des Bêtes farouches; ou aux Jeux publics pour décider du degré de bonté d'une Pièce & du mérite des Acteurs & Actrices.

Je te dirai plus, mon cher *Ali*, tout est tellement arrangé dans ce Roïaume, que ceux qui ont les principales Charges ne sont point obligés d'en exercer les fonctions; contens d'en retirer les Emolumens & les Honneurs, ils renvoient aux Subalternes toutes les fonctions onéreuses, ces Exercices mécaniques ne convenant point à leur Dignité. Rien n'est plus commun que de voir les Serviteurs d'un Visir, d'un Cham, d'un Daruga, décider souverainement des Punitions, des Recompenses; distribuer la Justice avec une autorité presque souveraine, pendant que les Maîtres s'occupent uniquement de leurs Chiens, de leurs Chevaux, de leurs Bâtimens, de leurs Plaifirs.

Il n'y a pas jusqu'aux Imans qui se déchargent sur leurs Inférieurs, ou sur quelques pauvres Dervis, du soin d'expliquer la Loi & de louer le suprême Dominateur du Ciel & de la Terre. Croirois-tu bien que j'ai vû un des principaux de ces Imans, dans une Cérémonie où il devoit réciter lui-même la Formule de Confession de Foi, n'en pouvoir venir à bout, quoiqu'on la lui souffât assés intelligiblement à l'oreille. Quelques mauvais Plaifans au sortir de l'Assemblée s'avifèrent de le plain-

dre de ce que sa Mémoire l'avoit si mal servi en cette occasion, pendant qu'elle pouvoit lui fournir tant de beaux traits de Romans & des Tragédies presque toutes entières; mais l'iman répondit fièrement, qu'il laissoit ces Minucies à son Vicaire & au Peuple.

Oh que je t'en conteroïsbien d'autres! mais je ne suis pas sûr si je veille: Un Spectacle qui me paroît si extraordinaire pouroit bien n'être qu'un beau Songe, dont le Reveil est prêt de me défabuser, comme il t'arriva lorsque les Cherubins t'eurent placé sur le Trône du Très-Haut.

Adieu, mon cher *Ali*, je te donnerai de tems en tems de mes nouvelles. Je passe ici les jours assés agréablement, depuis que j'ai entièrement chassé de mon Cœur les fâcheux retours d'un Amour infortuné, & que j'ai deraciné les scrupules que j'avois sur l'Article de nôtre Loi qui défend le Cochon & le Vin. Adieu, j'espère que la prunelle de mes yeux pourra être encore quelque jour le sentier de tes piés, & qu'il me fera permis de baiser la Frange qui a le bonheur de les toucher.

P. S. Ma Lettre n'a pû partir aujourd'hui, comme je me l'étois proposé. Je l'a rouvre pour te faire part d'un ridicule bruit qui court en ce Païs, & qui ne mérite de t'être rapporté que parcequ'il trouve beaucoup de crédules. On publie que le glorieux & invincible *Tahamas Kouly*, premier Cham & Vicaire général de nôtre sublime Monarque, est *Européen* d'origine & né de Parens *Nazaréens*. On ne veut pas faire attention qu'une telle Ab^s sur-

furdité se détruit d'elle-même, puisqu'on le dit en même tems *François, Flamand, Anglois, Ecoissois*, & que fais-je de quelle autre Nation encore? C'est assés que dans quelque coin de l'*Europe* il se trouve une Famille qui ait un Nom aprochant de *Conlican* (car c'est de cette manière qu'on estropie ici celui de nôtre Victorieux Regent) & que dans cette Famille il y ait eu quelque Vagabond qui ne soit point retourné dans sa Patrie; aussi-tôt on s'imagine que ce *Quelqu'un* qui a disparu doit être le célèbre Vainqueur des Turcs, Race traîtreuse de l'indigne *Omar*. Quelle impertinence! J'en rougis moi-même en la raportant. Les *Nazaréens*, d'ailleurs si éclairés, ignorent-ils donc que le terme de *Cham*, dont ils font une partie du nom de nôtre grand Général, ne s'emploie que pour exprimer une Dignité à peu près semblable à celle de *Maréchal*, excepté que les *Maréchaux* n'ont point, comme nos *Chams*, des Troupes particulières à leur solde? Ignorent-ils, ces *Nazaréens*, que nôtre Religion, nos Loix, nos Coutumes ne permettent nullement que l'on dépose entre les mains d'un Etranger, Profelite ou non, toute l'Autorité & le Pouvoir de nôtre sublime *Sophi*?

Cependant à considérer d'un certain côté ces diverses opinions des Infidèles sur l'origine du Grand *Tabamas Kouly*, je trouve qu'elles lui font fort glorieuses; car de même que les Elémens se sont autrefois disputé le Prophète *Mahomet*, les Nations se disputent aujourd'hui & s'envient la gloire d'avoir vû naître dans leur sein nôtre incomparable Conquerant.

L'Ange de la Mort puisse-t-il ne s'asseoir sur
le

le Chevet de ce Libérateur de notre chère Patrie, qu'après que *Haggial* aura percé de son Doigt le Mur d'Airain épais de trois cent mille lieues, qui le sépare de notre Monde. Adieu derechef, mon cher *Ali*, & maudit soit *Omar*.

LIBRES NOUVEAUX que l'on trouve au
Caffé de Dupuis.

Pieuses Exhortations à Mademoiselle *FELS*, pour l'engagement à rentrer à l'Opéra, par *Messire Stenror Poquelin Missionnaire de l'Opéra*, publiées par l'autorité du Reverendissime Père *Pancrace Pellegri*, Primat de *Cythere*.

ITEM. Traduction Française de l'Ouvrage de *Mr. Astruc*, intitulé, *De Maribus Veneribus*, avec des Notes très-curieuses pour l'intelligence du Texte, par *Mr. l'Abbé des Fontaines*. Ce célèbre Litterateur y a joint aussi de très-favorables Dissertations, *circa Venerem promiscuam & vagivagam*; & un Projet pour l'érection des

A Paris, ce 26 Avril 1736.

A A M S T E R D A M.
Chés **J. RYCKHOFF le FILS**, Libraire.

L'OBSERVATEUR

POLIGRAPHIQUE.

„ **L**A Morale est une Drogue amère pour
 „ laquelle l'Homme a un dégoût natu-
 „ rel. C'est, à proprement parler, une
 „ Pillule qu'il n'avale qu'à contre-cœur, à moins
 „ qu'elle ne soit envelopée de quelque dou-
 „ ceur, qui en flatant le Palais, la fasse pas-
 „ ser plus aisément. C'est pourquoi il est à
 „ propos de la déguiser, cette Morale, sous
 „ des goûts différens, mais insinuans, de fa-
 „ çon qu'on la reçoive agréablement, & qu'el-
 „ le produise son effet.

Ceux qui auront lû la licentieuse Comédie que le Comte de C. . . us a fait imprimer tout récemment, reconnoîtront dans ce que je viens de rapporter, le début de son *Avis au Lecteur*; & je crois que ce petit Préambule conviendra infiniment mieux au *Dialogue* qu'on va lire, qu'à une Comédie dont le seul Titre (*) annonce tout ce qu'il y a de grossier & d'infâme dans la plus vile & la plus outrée débauche; Ouvrage par conséquent où la Morale, s'il y en a, est envelopée sous une affreuse Ecorce. Il est vrai que la débauche est poussée parmi nous jusqu'à son période. Les Hommes & les Femmes ont insensiblement perdu

(*) Le B ou le J . . . F . . . puni-

de vûë dans leurs plaisirs toute la delicateſſe propre à former la volupté de l'amour : Mais ce n'eſt point en leur retraçant les Infamies d'un mauvais lieu qu'on les corrigera ; c'eſt en leur faiſant ſentir la perte qu'ils ont faite, que l'on peut, par leur propre intérêt, rapeller en eux les ſentimens dont ils faiſoient gloire autrefois ; & ſans lesquels l'Amour n'eſt plus qu'une brutale fureur.

DIALOGUE, de l'Origine des
Fêtes des Dieux, & en particulier
de l'AMOUR.

HERSITAS, METRODORE, IPHITES,
Personnages.

HERSITAS. En ce lieu que la Nature eſt belle ! En ce jour elle paroît avoir pris un nouvel éclat. La Terre dès l'Aurore s'eſt renouvelée de Fleurs. Qui ne devineroit pas que c'eſt aujourd'hui la Fête de l'Amour pour qui tous les Dieux s'intéreſſent ? O *Iphites*, je ſuis bien sûr que cette journée eſt reſpectable pour vous, qui êtes le plus amoureux des Grecs.

IPHITES. N'en doutez point ; j'ai devancé l'Aurore pour parcourir cette Forêt prochaine, embellie de Palmes & parfumée d'Orangers : C'eſt particulièrement dans la Solitude & la retraite des Bois que préſide l'Amour. Qui-conque hante les Forêts avec le déſir de l'y chercher, eſt plus sûr de l'y rencontrer que *Diane*.

METRODORE. A ce que je vois, le deſſein formé n'a jamais rien fait de mieux que le haſard qui me conduit ici. Je reſpecte par avance les foibleſſes d'*Iphites* ; & les vôtres auſſi *Hersitas*. Mais aprenez-moi de grace en quel lieu nous ſommes ? Je ſai ſeulement que je ſuis dans l'île de *Hyppre*.

HERSITAS. Voici le Promontoire de *Leucate*, d'où l'on raconte que *Sapho*, ſurmontée d'amour & d'ennuis, ſe précipita dans la Mer. Ce fut ici véritablement que cer-

re

te Fille de *Lesbos*, avant que de renoncer à la Lumière, vint essayer par ses Hymnes dignes d'*Apollon*, ou plutôt d'une Amante, de fléchir l'Amour & de se rendre sa Mére favorable; mais lorsqu'elle en eut perdu l'esperance, elle perdit en même tems le désir de vivre.

METRODORE. Où suis-je! tout ne respire que l'Amour; tout est ici fameux par l'Amour. Le seul voisinage de *Leucate* pouvoit ébranler toute autre Ame que celle de *Metrodore*. Mais, *Iphites*, puisque vous êtes si bien instruit dans les Mysteres de l'Amour, apprenez-moi l'origine de cette Fête & en general de celle de tous les Dieux.

IPHITES. Il ne seroit pas étonnant que *Metrodore* n'ajoutât pas grande foi à ces Fêtes, lui qui dans ses Ouvrages n'admet les Dieux que pour ne pas offenser l'Opinion publique.

METRODORE. Sur toute autre matière je me contenterai du plaisir de vous entendre; mais dans celle-ci je ne puis garder le silence sans trahir mes propres interêts d'une manière lâche, & indigne de la Vérité & de moi. Sans prétendre donc vous ramener à ma façon de penser, ce qui seroit contre mes Principes (*), écoutez du moins ma Doctrine avant que de la combattre.

HERSITAS. Nous ne sommes pas assés peu instruits, pour ignorer les Sentimens du fameux *Metrodore*: Mais il est plaisant, ce me semble, que vous ayez fait un Dogme auquel on donne le nom d'*Epicurien*, d'une Opinion qui établit pour son premier Principe qu'on ne peut jamais prouver la Vérité qu'à ceux que la Nature forme disposés à la recevoir. Ce seroit donc à dire, *Metrodore*, qu'il faut absolument être né pensant comme vous & *Epicurien*, ou que l'on ne pensera jamais de même, puisque vous avez pour principe que la façon de penser dépend nécessairement de la construction du Cerveau & des Atomes, dont l'arrangement n'est que l'Ouvrage du pur Hazard, seul Auteur, selon vous, de la Nature. Quel lieu & quel pouvoir laissez-vous donc à certe Pensée, dont la Noblesse nous rend si fiers & dont nous sentons interieurement la force? Et que devient une Regle qui ne peut regler personne?

S 2

M E

(*) *Metrodore*, & son Ami *Epicure*, ont cru que les Opinions & les Dogmes dépendoient de la différente construction des Corps & de l'arrangement divers des Atomes qui concourent au Cerveau, d'où resuetoit la diversité des sentimens parmi les Hommes.

METRODORE. Ce n'est pas, à ce que je vois, l'Ouvrage d'un moment que de persuader *Hersitas*. Il me faudroit reprendre les choses Philosophiques de plus haut par une Dissertation fort éloignée du sujet que nous nous étions proposé. Si je l'entreprendois, je me flatte que nous ne nous séparerions pas sans être du même sentiment. Mais en attendant, je veux vous convaincre de la douceur de nos Mœurs qui ne troublent jamais aucun plaisir, pas même ceux que nous n'admettons point.

IPHITES. J'aperçois de loin un Homme & une Femme qui viennent vers nous: L'Amour sans doute les conduit ici pour des Mystères encore plus doux que les nôtres. O *Metrodore*, écartons-nous, car si l'on nous trouvoit tous trois sans nos Maitresses dans un jour tel que celui-ci, consacré à *Maia* & à l'Amour, on nous dénonceroit au Magistrat, ou l'on nous lapideroit, soupçonnant que nous fussions de la Race infame des *Properides*, dont aucun n'ose paroître dans cette Fête solemnelle. La Loi n'ordonne pas moins que de punir de mort ceux qui comme ces infames paroissent insulter à l'Amour & renoncer à ses bienfaits.

METRODORE. Quoi, il faut aimer ici pour être en sûreté de sa vie?

IPHITES. Heureuse nécessité plus douce mille fois que la Liberté même!

METRODORE. Que ce Pais est différent d'un Canton de l'*Achaïe*, dont les Magistrats sont si Ennemis des Plaisirs de *Venus* que plusieurs périsent dans les Prisons qui n'ont commis d'autres Crimes que de se marier aux personnes qu'ils aimoient! Mais voici un Bois de Pin où nous pouvons nous retirer, les Amans ne viendront pas nous y chercher.

IPHITES. Puisque ce jour est destiné à parler des Dieux, & sur-tout de l'Amour, je tâcherai de vous en entretenir de la manière qui pourra vous être la plus agréable. Nous savons tous allés que les Hommes n'ayant pu s'élever jusqu'aux Dieux, les ont fait descendre du Ciel, & ont pris plaisir à imaginer qu'ils venoient commercer avec eux, cette liaison leur paroissant d'un grand prix & un sujet inépuisable de vanité. Si vous confiderez aussi avec quelque attention la nature du Cœur & de l'Esprit humain, vous tomberez d'accord que nous aimons tout ce qui est représenté comme agissant & comme parlant, puisque nous sommes faits nous mêmes pour converser. De là vient que ce que nous voyons nous frappe plus que ce que nous entendons. L'Homme a besoin pour fixer & égayer en même tems son Esprit de revêtir tous ses sentimens d'Imagination
fen.

sensibles: Nulle Religion n'est exemte de cet Art. C'est ainsi qu'il aime mieux reconnoître le sentiment de l'Envie dans une Déesse qui l'inspire, & le désir de l'Amour dans un Dieu representé aimable; que les Sentimens leuts de l'Envie de leurs Images. Lorsque l'Homme a commencé à croire qu'il commerçoit avec les Dieux, il leur a fait prendre des Figures humaines pour se proportionner à lui, en conséquence du pouvoir qu'il leur suppose d'emprunter telle forme qu'il leur plait: Et ne pouvant se dépouiller de ses propres sentimens, il leur a attribué ses Vertus & ses Vices, respectant néanmoins les Vertus & blâmant le Mal; car *Megère*, quoique Déesse est détestée, & *Junon* revérée; *Mars* n'est courageux qu'à la façon des Hommes, excepté qu'en faveur de la Divinité, on lui attribue quelque degré de valeur de plus pour massacrer la race humaine: Si on nous reproche d'estimer dans *Jupiter* ses Adultères & ses Incestes, si condamnés dans l'usage de la Société civile, il est aisé de concevoir que quelques-unes des choses qui paroissent vicieuses ont cessé de l'être dans la pratique des Dieux, dont les Conseils sont supposés impenetrables.

C'est delà que les Fêtes des Dieux ont pris véritablement leur origine; car elles ne sont autre chose qu'une mention des Peines & des Plaisirs que nous croions qu'ils ont éprouvés pendant qu'ils conversoient parmi les Hommes & qu'ils vouloient bien se soumettre aux mêmes besoins. Delà viennent les Fêtes tristes & les Fêtes joyeuses. Qui peut espérer, sans larmes & sans deuil, de se presenter dignement à la Déesse de la Peste qui ne se plait qu'à dépeupler les Villes? Qui peut prier d'un œil sec le sacrifice qui est dû tous les ans à la dure & implacable *Libitine*? C'est, au contraire avec la Flûte que l'on célèbre le Dieu *Pan*; *Bacchus* se plait à voir chanceler ses Nourissons dans leur démarche; & *Jupiter*, à qui l'on doit chercher à plaire, est ravi qu'on célèbre ses Larcins amoureux dans la Naissance de *Mercur*, d'*Hercules*, ou de *Sarpedon*; son ingénieuse transformation en Or, en Taureau, en Aigle & tous ses autres mystères. Mais regardez *Venus* pleurante, lorsque du haut de l'Air, traînée par ses Cignes, elle aperçoit le bel *Adonis* expirant sur l'Herbe, & le vermeil de son Sang contraster avec la blancheur de ses Cuisses.

L'Amour, le plus mystérieux de tout l'*Olympe*, l'Amour qui est tout Esprit & qui n'a presque point d'être certain, est le plus difficile à honorer. Ceux qui le regardent comme le Dieu de la Beauté ignorent quel il est, puisqu'on peut & qu'on doit souvent aimer une Beauté médiocre. Ceux qui le representent pétulant, lascif, bru-

tal, ou d'une carnation vive, tel qu'il faut pour inspirer des desirs, ne le connoissent point encore & le prennent pour la seule jouissance des plaisirs des Sens. Il n'est pas surprenant que ceux-là deviennent presque toujours inconscians; l'Amour ne peut subsister sans Desirs & il s'éteint aussi-tôt que les premières ardeurs sont éteintes.

C'est ainsi que les Peuples de *Chypre*, quoiqu'à la vérité mieux instruits de la nature de ce Dieu que le reste de la Terre, n'ont pas laissé de se tromper eux-mêmes lorsqu'ils ont crû que pour se le rendre favorable, il suffisoit d'enivrer ses Sens de plaisir dans la jouissance de ce que l'on aime, & de lui offrir pour sacrifice tout ce que peut inspirer l'Imagination instruite par la Volupté. Oui, c'est une erreur. Il se tient offensé qu'on le regarde comme doux & paisible. Sa première loüange est d'être un Dieu terrible & dangereux. Il est tel effectivement pour les Amans qui n'aperçoivent ses bienfaits que dans les Faveurs de leurs Maîtresses. Il est à la vérité la source de tous les Plaisirs; mais ce n'est pas de la façon que le Vulgaire se l'imagine. Il ne seroit pas si digne d'être recherché s'il ne trainoit à sa suite que des Plaisirs aussi médiocres, aussi aisés à échaper & dont la perte jette l'Âme dans un affreux désespoir. Il n'est permis d'aimer qu'à ceux à qui la Nature a fait comprendre de bonne heure que les Maux que l'Amour fait n'en ont que l'apparence, & qu'il suffit d'aimer pour être heureux; ainsi c'est célébrer ses Plaisirs que de parler de ses Peines, & il est le seul des Immortels à qui l'on puisse donner cette loüange.

HERSITAS. Il n'appartient qu'à *Iphigénie* de trouver des plaisirs dans les peines.

IPHIGÉNIE. Ce n'est point une subtilité d'esprit; c'est un sentiment vrai & naturel, inséparable des Cœurs que l'Amour a destinés à le servir: Ils sont à la vérité en petit nombre, car *Jupiter* n'a pas voulu, accorder à plusieurs tout l'Esprit, qui étoit nécessaire pour éprouver des sentimens si délicats; s'il leur eût fait, aucun des Dieux n'eût été honoré, & leurs Autels seroient demeurés froids & déserts. L'Amour n'est redoutable que pour ceux qui le servent imparfaitement, & la punition de leur aveuglement est d'avoir moins de plaisirs que de peines.

Si vous le connoissiez, *Metrodore*, vous ne pourriez lui refuser le Culte qu'il mérite. Vous trouveriez même de la douceur à mourir pour lui; s'il vous y avoit destiné. Pour peu que vous l'écoutez un certain trouble s'empare de vous, vous sentirez un désir sincère de l'éprouver & une admiration secrète pour un état si parfait, où les

poi-

peines sont changées en plaisirs, & même des plaisirs si délicieux que celui qui les a une fois connus les veut toujours connoître: La Nature & les Richesses alors paroissent méprisables; on ne peut se souffrir soi-même si l'on n'est échauffé de cette douce ardeur qui nous soûtient & nous console; enfin on ne voudroit plus respirer si on étoit condamné à vivre sans aimer.

HERSITAS. Cette Philosophie naturelle vous avoit échappé, *Metrodore*; votre Dogme est bien vil & bien rampant auprès de celui qui se vante de changer les peines en Volupté. Vous, *Epicuriens*, si douilletts & si aisés à déranger, vous aurez peine à le concevoir, & vous n'oserez peut-être l'essayer; vous qui croiez être parvenu au comble de la sagesse & de la félicité humaine en établissant une froide & insensible tranquillité.

IPHITÈS. Aussi cet état est-il l'ouvrage d'un Dieu, & celui où est *Metrodore* n'est que celui d'un Homme: C'est à un Dieu à s'entendre en Volupté, & il n'appartient véritablement qu'à l'Amour de tenir Ecole de plaisir.

METRODORE. Je ne suis pas si éloigné de ce sentiment que vous le pensez, & j'ai toujours compris que les Plaisirs les plus parfaits étoient dans l'Esprit.

IPHITÈS. Eh bien, *Metrodore*, vous êtes donc capable d'entendre ce que j'ai à vous dire. Persuadez-vous avec vérité qu'autant que les Plaisirs qui viennent de l'Esprit, & la jouissance paisible de soi-même sont au-dessus des tumultueuses affections des Sens, autant les mouvemens du Cœur, animé par l'Amour, sont au-dessus du plaisir de connoître. C'est le seul chemin qui conduit au vrai bonheur; c'est ce que nul homme ne peut apprendre à un autre; c'est la plus courte voie par laquelle nous sommes avertis de ce qui convient à notre être; chacun sent le besoin qu'il a d'aimer & en porte du moins en soi les desirs imparfaits: Enfin, *Metrodore*, il est mille fois plus charmant de sentir que de penser; l'un est une Operation de l'Ame à laquelle une seule partie de nous mêmes prend part; l'autre est un mouvement rapide qui s'empare de nous & qui nous ravit tout entiers. La Pensée est inquiète dans son objet & nous laisse toujours douter que sa possession soit certaine. Le Sentiment est évident & se fait de preuve à lui-même, nous avertissant de son existence par le plaisir qui est à sa suite, ou qui plutôt fait sa nature. C'est le sentiment qui nous fait homme, *Metrodore*; si sentir est si nécessaire & si l'Amour est le sentiment le plus exquis, qui pourra douter que celui-là est le plus heureux qui peut aimer davantage?

Mais je crois que c'en est assez pour le présent. Vous, *Me-*

Metodore, apprenez à aimer, & vous, *Herfitas*, à aimer davantage; Le féjour de *Chypre* vous étoit nécessaire à tous deux. *Herfitas*, né dans la *Macedoine*, n'imaginoit point de plaire au dessus de celui qui est à la suite de la Victoire; & vous, *Metodore*, vous pensiez que la tranquillité de votre petite Maison près d'*Athènes* pouvoit suffire à votre bonheur. Confiderez le Portrait de ce petit Dieu, que je porte toujours sur mon Cœur; lisez l'Inscription, & soiez persuadés que c'est une sentence prononcée par l'Oracle.

*Qui que tu sois, voici ton Maître;
Il l'est, le fut, ou le doit être.*

Avant que de terminer cette Conversation, je veux vous faire part de quelques Vers que j'envoiai ces jours passés à ma Maitresse, pour accompagner un Portrait semblable à celui-ci, dont je lui faisois present.

*Certain Enfant qu'avec crainte on caresse,
Et qu'on connoît à son malin souris,
Court en tous lieux précédé par les Ris,
Mais trop souvent suivi de la Tristesse.*

*Dans les Cœurs des Humains il entre avec souplesse,
Habite avec fierté, s'envole avec mépris.*

*Mais voici l'autre Amour, Fils craintif de l'estime,
Soumis dans ses Chagrins, constant dans ses Désirs,
Que la Vertu soutient, que la Candeur anime,
Qui résiste aux Rigueurs & croit par les Plaisirs.*

*De cet Amour le flambeau peut paroître
Moins éclatant, mais les feux sont plus doux;
C'est-là le Dieu que mon Cœur veut pour Maître,
Et je ne veux le servir que pour vous.*

A Paris, ce 1. May. 1736.

A A M S T E R D A M.
Chés J. RYCKHOFF le FILS, Libraire

L'OBSERVATEUR

POLIGRAPHIQUE.

Vous avez déjà entendu parler, M^{ON}SIEUR, de cet horrible Affassinat commis depuis peu, pour ainsi dire aux pieds des Autels de nôtre Metropole, en la personne du Grand Penitencier, par un Jeune homme, ou plutôt un Démon incarné, qui méditoit d'exercer encore sa rage infernale sur plusieurs autres personnes en Charge, contre lesquelles il n'avoit d'autres griefs, que de ce qu'ils avoient tâché par toutes sortes de moyens de le faire revenir de ses dérèglemens. Le Grand Penitencier est mort de sa blessure, & le Meurtrier, qui est entre les mains de la Justice, subira incessamment le supplice que mérite la noirceur & l'atrocité de son Crime.

Il est rare de voir un Scélérat de cette espèce témoigner tant d'effronterie dans les divers Interrogatoires qu'on lui a fait subir. Il a déclaré „ qu'il n'ignoroit pas les tourmens qui „ lui étoient destinés; qu'il les envisageoit „ sans les redouter; que son unique regret „ étoit de n'avoir pu exécuter, avant que d'être pris, tout ce qu'il avoit prémédité, & „ qu'alors il mourroit content.

Toutes les autres Réponses qu'il a faites ont été à peu près sur le même ton: Les Ju-

T

ges

ges en étoient surpris; mais à force de le tourner & retourner, on s'est enfin aperçu qu'il tenoit à la Secte des Convulsionnaires, & dès-lors on a vû clairement que sa prétendue fermeté ne provenoit que du violent Fanatisme répandu parmi cette vile Cabale.

Cé Fanatisme prenoit le train d'avoir bien d'autres funestes suites, si le Gouvernement n'avoit eu l'attention de les prévenir autant qu'il est possible. Vous me demanderez sans doute en quoi consiste principalement cette Secte de Convulsionnaires, dont tout le monde parle tant, & que l'on connoît néanmoins si peu dans le fonds: Je vais tâcher de vous en donner une juste idée. Les Convulsions n'ont été mises en vogue, qu'à l'occasion du Tombeau du *Beat Paris*, & l'Abbé *Bécherran* doit en être regardé comme l'un des principaux Inventeurs; mais la Religion des Convulsionnaires est de bien plus ancienne date. Longtems avant qu'il fût question du *Beat Paris*, on a vû à *Paris* & dans les Provinces, une espèce de *Jansenistes* enthousiastes observer toutes les Ceremonies ridicules des Convulsionnaires d'aujourd'hui; excepté que ceux-ci y ont ajoûté une dose plus forte de Contorsions & de Mouvemens extraordinaires & violens. Je vous raporterai à cette occasion, une Lettre écrite de *Montpellier*, dès l'année 1722, par une personne de mérite; elle prouve invinciblement que la Secte des Convulsionnaires n'a été bâtie que sur celle de ces prétendus Illuminés *Jansenistes*.

La Cour atant eu avis qu'il se tenoit des Assemblées de Religion dans une certaine

Mai-

„ Maison de cette Ville, envoia des ordres
 „ pour la faire investir par un Détachement
 „ de Dragons. La Porte fut enfoncée, &
 „ on y prit treize personnes, tant Hommes que
 „ Femmes, tous vêtus d'espèces de Surplis à
 „ larges Collets, l'Étole au col, & la Tête
 „ couverte d'Aigrettes. Ils se laissèrent pren-
 „ dre sans aucune résistance, & traversèrent
 „ la Ville dans leurs Habits Pontificaux, en
 „ chantant avec une fermeté & une allègres-
 „ se dignes d'une meilleure Cause.

„ Je n'entreprendai point de vous décrire
 „ la *nouvelle Sign* (c'est ainsi qu'ils appelloient
 „ la Maison où ils s'assembloient) ni de vous
 „ faire le détail de ce que l'on y trouva. Ima-
 „ ginez-vous tout ce que la Folie & la Su-
 „ perstition peuvent inspirer; faites-en l'as-
 „ semblage le plus bizarre & soyez sûr que
 „ vous n'en approcherez pas.

„ On voioit au milieu du Sanctuaire un
 „ grand Laurier, des branches duquel pendoient
 „ des Pains, des Oignons, des Oranges, des
 „ Pommes, des Dragées, plusieurs Châteaux
 „ de Cartes, dont l'un étoit la *Tente du St.*
 „ *Esprit*, l'autre le *Pavillon Royal*, l'autre le
 „ *Lavoir de Siloë*, le *Tableau de Moysè*: Il y
 „ avoit aussi des Tambours & de petites
 „ Trompettes qui devoient leur servir pour
 „ abatre les Murailles de la Ville, comme
 „ les *Israëlites* avoient fait celles de *Jerico*;
 „ chaque chose qui étoit pendüe au Laurier,
 „ jusqu'au moindre Colifichet, passoit dans ces
 „ Cerveaux altérés pour un Type ou un Sym-
 „ bole sacré: Il y avoit aussi dans ce lieu
 „ d'Assemblée une Chaire de *Predicateur*, &

„ de plus , deux Paillasses qui faisoient soup-
 „ çonner que l'on y travailloit de plus d'une
 „ manière à la Propagation de leur Foi.
 „ Tout étoit plein d'Ecriteaux, la plupart
 „ collés contre les Murs; c'étoient des Sen-
 „ tences assés mal rimées, & tirées en partie
 „ de l'Ecriture; sur-tout des endroits où
 „ Dieu menace son Peuple de Peste, de Fa-
 „ mine, de Carnage, & ces Menaces étoient
 „ dévotement appliquées à tous ceux qui
 „ n'étoient pas du petit nombre des *Illumi-*
 „ *nés*, selon le train ordinaire de toutes les
 „ Sectes. Je lûs un de ces Ecriteaux qui con-
 „ tenoit douze nouveaux Commandemens,
 „ & ceux-ci tendoient tous à la digne recep-
 „ tion d'un espèce de Sacrement, qui n'étoit
 „ point clairement désigné: Quelques autres
 „ étoient prophétiques; mais il y avoit un
 „ grand nombre de ces Papiers cousus & pliés
 „ en forme de Lettres, tous à peu près de
 „ la même figure: Les premières Lignes de
 „ ceux-là n'étoient qu'un Griffonage qui ne
 „ paroissoit le Caractère d'aucune Langue:
 „ Les autres Lignes au dessous, qui sembloient
 „ en être l'explication, contenoient des En-
 „ gagemens conclus avec le St. Esprit. Les
 „ plus zélés de ces Illuminés les avoient
 „ écrits & signés de leur propre sang.
 „ Je lûs un Ecrit de cette sorte, où une cer-
 „ taine *Marie Faine* s'engageoit avec le St.
 „ Esprit, & le remercioit de ce qu'elle avoit
 „ mangé de la Manne en forme d'Amande su-
 „ crée; c'étoit apparemment de ces Pacquets
 „ de Dragées qui pendoient au Laurier, &
 „ qui au moien de quelques Paroles myste-
 „ rieuses

„ rieuses & efficaces , étoient transformée
 „ tout d'un coup en Manne. Il n'étoit pas
 „ encore décidé parmi eux si l'Amande sucrée
 „ subsistoit avec la Manne, ou s'il n'en res-
 „ toit que les aparences : Ce sera une ques-
 „ tion à décider un jour par quelque Conci-
 „ le de cette Secte, si jamais elle s'étend as-
 „ sés pour en pouvoir assembler un. Je vis
 „ aussi un de ces Ecrits qui servoit de Dra-
 „ peau à un des coins du *Lavoir de Siloë*; il étoit
 „ en caractère *Allemand*, & il y avoit néan-
 „ moins de tems en tems quelques Lignes
 „ *Françoises* qui me parurent extraites de l'*a-*
 „ *pocalypse*.

„ On faisoit outre cela d'autres de leurs E-
 „ crits, en forme de Catéchisme, ou de Dis-
 „ cours, dans lesquels ils prétendent que leur
 „ Religion est celle du St. Esprit; le Père
 „ ayant eu la sienne, disent-ils, dans l'Ancien
 „ Testament, & le Fils dans le Nouveau, le
 „ St. Esprit doit en avoir aussi une; le tems
 „ en est venu, & il doit un jour se revêtir
 „ aussi de la Nature humaine. Leurs Assem-
 „ blées à l'honneur du St. Esprit se tenoient
 „ le Samedi & duroient jusqu'au Lundi.

„ On trouva le Catalogue de tous les nou-
 „ veaux Fidèles, qui étoit de 236 personnes,
 „ précisément autant d'Hommes que de Fem-
 „ mes. On trouva aussi le Registre de leur
 „ Baptême, qu'ils administroient avec de
 „ l'Eau-de-vie. On les accusoit; mais vous
 „ savez ce qu'il faut rabattre des accusations
 „ en pareil cas; on les accusoit, dis-je, de
 „ la plupart des Crimes que les Gentils im-
 „ putoient autrefois aux *Galiléens*, de trem-

„ bler , d'éteindre la Lampe , de se mêler sans
 „ honte pêle-mêle , d'avoir engraisfé une jeu-
 „ ne Fille pour en faire une Agape , & enfin
 „ de commettre je ne fai combien de pareil-
 „ les infamies.

„ Jusqu'à ce que j'eusse été témoin de tou-
 „ tes les Extravagances de cette Bande de
 „ Visionnaires , je n'avois jamais bien compris
 „ comment les Sectes s'établissent ; mais pre-
 „ sentement je connois l'Homme de ce côté-
 „ là , & loin d'être surpris de la quantité qu'il
 „ y en a sur la Terre , je m'étonne qu'on n'en
 „ voie pas davantage. Autrefois je croïois
 „ qu'il faloit au moins du Talent pour se fai-
 „ re chef de parti ; point du tout , il n'est
 „ question que de Folie , c'est leur faire trop
 „ d'honneur que de les croire Fourbes , &c.

„ Mais revenons à la nouvelle Religion des
 „ *Illuminés* ; supposons-la assés nombreuse pour
 „ pouvoir s'établir , faisons-en la comparaison
 „ avec celle de *Mahomet* , & envisageons-la
 „ du même point de vûe que la verroit la
 „ Postérité dans mille ans d'ici : Toutes ces
 „ Feuilles , ces Catéchismes , ces Rapsodies
 „ si absurdes qui courent aujourd'hui les Ruës ,
 „ feroient alors la Loi , ou si vous voulez ,
 „ l'Alcoran de ces Illuminés. Que de subli-
 „ mes Préceptes , que de Prophéties n'y trou-
 „ veroit-on pas ! Avec quelle Vénération ne
 „ regarderoit-on point ces Confessions de Foi
 „ écrites & signées du Sang de ces premiers
 „ *Vrai-croians* ! Que de peines , que de soins
 „ on prendroit pour rassembler toutes ces
 „ précieuses Pièces ! Quoique cela dût com-
 „ poser un tout peut-être plus absurde que
 „ l'Al-

„ l'Alcoran, il ne manqueroit pas de se trou-
 „ ver assés de Muphtis pour en concilier les
 „ Contradictions, au moïen des Allegories,
 „ ou des Mysticités. Il en fera de cette nou-
 „ velle Secte comme de la plupart des En-
 „ treprises des Hommes, où l'événement
 „ décide du mérite des Entrepreneurs: Si *Ma-*
 „ *hommet* & sa Troupe eussent échoüié dans les
 „ commencemens, on les eût regardés com-
 „ me une Bande de Fols; ils ont réüssi, ce
 „ sont des Prophètes, des Hommes divins,
 „ reconnus pour tels par la moitié de la Terre.
 „ Les Injustices, les Vols, les Carnages qu'ils
 „ ont commis pour établir leurs bisarres Opi-
 „ nions, sont aujourd'hui canonisés par leurs
 „ Sectateurs. C'est ainsi qu'une Troupe d'Ex-
 „ travagans peuvent établir une Secte, & une
 „ poignée de Bandits fonder un Empire: C'est
 „ aussi pour cette raison que dans tous les
 „ Etats bien policés, le Gouvernement doit
 „ avoir une attention toute particulière à en
 „ extirper le Fanatisme, qui est un véritable
 „ Mal Epidémique & même de l'espèce la plus
 „ dangereuse, &c.

La peinture que l'Auteur de la Lettre que
 vous venez de lire, fait de ces *Illuminés*, con-
 vient parfaitement à nos Convulsionnaires,
 qui, comme je vous l'ai déjà dit, n'ont
 ajouté à leur Religion que les violentes Con-
 torsions qu'ils affectent de donner à leurs
 Corps. Ceux-ci, de même que ceux-là, ten-
 noient & tiennent encore aujourd'hui, dans
 des lieux cachés, des Assemblées où l'on pra-
 tique les mêmes Ceremonies extravagantes:
 Ils y sont tous revêtus, tant Hommes que
 Fem-

Femmes, de Surplis, d'Étoles, de Dalmatiques & autres Ornemens Sacerdotaux, ou même Pontificaux: Là ils ont aussi une infinité de Colifichets, ils ont pareillement la Ceremonie de la *Lampe éteinte*; & s'ils ne font pas des *Agapes d'Antropophage*, ils en font du moins de *Crapule* & de *Lubricité*; témoin ce *Frere Augustin Ganse* & ses Complices, dont quelques-uns l'ont suivi dans sa fuite, après avoir pillé & volé tant qu'ils ont pu, & d'autres ont été arrêtés par la Justice.

Qu'un Auteur des *Nouvelles Ecclesiastiques*, ou quelques Ecrivains de même trempe, fassent tous les efforts imaginables pour justifier de semblables égaremens, tout ce qu'il y a de Gens sensés les regarderont au moins comme de vrais Fanatiques; or qui dit Fanatique, dit un Individu capable de commettre de sang froid les plus grands Crimes, aussi-tôt qu'il les croit utiles au Parti qu'il a embrassé.

Les Affaires de *Corse* sont dans le plus mauvais état où elles puissent être pour la République de *Genes*. Le Baron qui y est débarqué depuis peu, a été proclamé Viceroi par toutes les *Pièves* des *Mécontens*, lesquelles se sont assemblées pour cet effet à *Certe*. On y a rédigé des Conventions réciproques, & les Parties s'y sont engagées par Serment. Il a commencé par une Proclamation, où il prend les Titres de *Theodore de Bes*, *Grand d'Espagne*, *Mylord d'Angleterre* (c'est un Titre que le Prétendant lui a donné) *Baron du St. Empire*, *Chevalier de la Toison d'Or*, *Prince du Trône Romain*, & *Viceroi de Corse*. Le grand point est, qu'il fait des Levees de Soldats avec succès, payant largement tous ceux qui se présentent à lui. Le trait est general qu'il agit pour la *Cour de Naples*. Cet Evènement, joint au Blocus de *Savone* entrepris par le Roi de *Sardaigne*, fait faire de tristes Reflexions à la République de *Genes*, d'ailleurs divisée en elle même.

A Paris, ce 7. May. 1736.

L'OBSERVATEUR

POLIGRAPHIQUE.

II. LETTRE PERSANE.

RICA à ALI-BEG.

Transplanté d'*Ispahan* à *Versailles*, encore harassé des fatigues d'un si long & si périlleux voiage, l'Imagination remplie de tout ce que j'ai vû de nouveau dans ce long cours, enchanté ou plutôt absorbé dans un Cahos de merveilles que mon Esprit ne peut encore débrouïller, distrait sans cesse par une infinité de petits soins inévitables à un Etranger, & sur-tout à un *Persan*, qui vient ici pour y séjourner, je mérite allés que tu m'excuses, mon cher *Ali*, si je ne t'écris pas aussi frequemment que nôtre ancienne Amitié semble l'exiger. Quoique je me couche tard & que je sois toujours levé deux heures avant le Soleil, à peine ai-je pû trouver jusqu'ici les momens de faire mes cinq Ablutions & mes cinq Prières dans la journée; tu fais cependant que rien au monde ne peut nous dispenser de ce Point essentiel de nôtre divine Loi. Donnes-moi le tems de m'arranger & de me reconnoître; je te promets qu'a-

V

lors

lors je sacrifierai volontiers mon loisir à t'instruire exactement de tout ce que je croirai digne de ta curiosité & de ton attention.

Avant que cette Lettre te parvienne, la Renommée t'aura déjà sans doute instruit d'une triste nouvelle qui fait maintenant ici le sujet de toutes les Conversations, c'est la Mort du Grand *Eugene*, dont le nom retentissoit si glorieusement par tout l'*Univers*, depuis plus de trente ans. Ses grands Exploits te sont connus; je me rapelle même combien de fois tu m'en as parlé avec admiration, & je vois que tes sentimens pour ce grand General te sont communs avec tout ce qu'il y a d'honnêtes gens dans l'*Europe*. On lui donne un Eloge qui n'étoit réservé qu'à lui seul & qu'aucun autre après lui ne méritera peut-être, c'est d'avoir toujours vaincu les Ennemis de son Prince, sans s'en être fait de personnels. La Calomnie & la Satyre qui portent ordinairement leurs coups empoisonnés jusque sur le Trône, ont constamment respecté ce Heros pendant sa vie & se taisent encore à sa Mort.

On a vû ce General, pendant bien des années, tenir la Campagne contre *Loüis XIV*; dont il étoit né Sujet; on l'a vû remporter plusieurs Victoires sur ce Monarque; on met au nombre de ses Exploits les plus glorieux, d'avoir fait tomber sous la faux de la Mort presque autant de milliers de *François* qu'il a exterminé de *Turcs*, & cependant je puis te protester, mon cher *Ali*, que je vois les *François* très-sensibles à la perte de ce Grand Homme; peut-être même un peu plus que la Nation
pour

pour laquelle il s'est sacrifié tant de fois, & qui lui est redevable d'une partie de la splendeur où nous la voïons. Il n'y a qu'un véritable Heroïsme & des Vertus sublimes qui puissent exiger un semblable tribut de ses propres Adversaires.

Il ne se le feroit cependant pas acquis, ce glorieux Tribut, s'il n'avoit eu que la Valeur & la Science des Armes en partage. Combien avons-nous vû de Conquerans répandre la terreur par-tout où ils portoient leurs pas, & ne recüeillir de leurs Expéditions que la réputation de cruels Brigands? Il n'en étoit pas ainsi du Grand *Eugène*. Jamais on ne le vit combattre que par les ordres de son Souverain, pour la défense de la Patrie; & quoique couronné de perpétuels Lauriers, toujours on le vit incliner du côté de la Paix, lorsqu'elle pouvoit se faire glorieusement pour son Prince & ses Alliés.

Mais ce qui a, plus que tout cela, contribué à l'estime générale & à la vénération de tous les Peuples pour le Grand *Eugène*, c'est qu'il étoit autant Heros dans le particulier qu'à la tête des Armées, & ceux qui l'ont connu personnellement conviennent qu'il possédoit toutes les Qualités du Cœur & de l'Esprit au degré le plus éminent. Il obligeoit ses Amis avec le même zèle qu'il servoit son Prince. Il traitoit ses Domestiques comme un Père, plutôt que comme un Maître. Sa Générosité, sa Magnificence, son Goût exquis pour les Sciences & pour les Arts, ses Liberalités envers ceux qui y excelloient, ont presque toujours absorbé ses Revenus, quelque

considérables qu'ils fussent. Tant d'excellentes Qualités auroient été bien à leur place sur un Trône; & les Nations pouroient être appellées heureuses qui seroient gouvernées par un Prince du caractère de celui qu'*Azrail Ange de la Mort* vient d'enlever à l'*Europe*. Puis-je cet Ange destructeur ne menacer ta Tête de son fatal Coutelas, que lorsque rassasié des plaisirs de cette Vie, tu iras en goûter de plus purs dans le Saint Paradis destiné à tous les Vrais-croïans.

Puisque je suis en train de te parler de la Mort & du Paradis, il faut que je te fasse part d'une Conversation que deux Beaux-Esprits ont eu ces jours-ci en ma présence. Tu n'ignores pas que ces Incirconcis croient, comme un Article essentiel, que tous les Hommes & les Femmes, sans aucune exception, doivent ressusciter un jour avec le même Corps qu'ils ont eu pendant leur vie; & ils s'imaginent même que toute la Race humaine, qui fut, qui est & qui fera, doit être rassemblée dans une certaine Vallée de *Josaphat*.

L'un de ces Beaux-Esprits, & le plus incredule, avoüoit de bonne foi que cette Resurrection l'embarassoit fort, lorsqu'il vouloit la combiner avec les Lumières de la Raison.

Quand il plaira à l'Être Suprême, disoit-il, de rendre à chaque Esprit le Corps qu'il aura autrefois animé, comment faudra-t-il qu'il s'y prenne? Nos Corps ne sont composés aujourd'hui que des débris de ceux de nos Pères; les mêmes Matériaux qui ont servi à former ceux qui ne sont plus, seront toujours employés à la composition de ceux qui ne sont pas encore. Dieu a créé une fois pour toujours

jours une certaine quantité de Matière, qui n'est ni augmentée ni diminuée, à laquelle il ne sera rien ajouté, & sur laquelle le Néant n'a plus aucun droit: Cette Matière a été divisée en Elémens, & ces Elémens circulent, pour ainsi dire, & vont de la composition d'un Cheval à celle d'un Homme, de celle d'un Homme, à celle d'un Arbre, & ainsi des autres. C'est précisément la jonction de ces Elémens qui fait un Corps; la manière dont ils sont joints, fait la différence d'un Corps à un autre, & les Proportions, ou l'Equilibre, plus ou moins observées dans chaque composition, décident de sa durée.

Ces Elémens, quoiqu'ils soient faits pour concourir ensemble en tout & par tout, vont pourtant toujours à s'entre-détruire: Celui d'entr'eux qui domine dans un Corps sème bientôt la division parmi les autres & les force en même tems à une séparation, dont il n'y a que la Forme qui soit la victime; car la Matière, c'est-à-dire les Elémens, sont bientôt déterminés à se rejoindre, quoique différemment de ce qu'ils étoient, comme ils s'entre-détruisent, ils s'entre-déterminent aussi, & voilà toute l'économie des Destructions & des Productions qui se font à chaque instant; & que le Vulgaire ignorant prend pour Anéantissement & Création.

Où comment fera l'Etre Suprême pour rendre Contemporains tant d'Hommes qui n'ont eu chacun un Corps que parce qu'ils semblent avoir pris leur tems & leurs mesures pour se le céder les uns aux autres? Et la place où se trouvera-t-elle pour tout ce Monde inoubrable, particulièrement pour ces Peuples de Géans dont parlent nos Histoires, & pour ces grands Grenadiers de nos jours? Quand je pense à tout cela je crains fort de n'avoir pas dans ce

païs-là mes coudées franches, comme dans celui-ci.

Je t'avouë, mon cher *Ali*, que ces Arguments me parurent très-forts, & je ne m'attendois guère à la réponse subtile que l'autre fit sur le champ. Si nous ressuscitons tous un jour, dit-il, il est constant que nos Corps ne seront plus sujets aux nécessités de cette Vie & ne se ressentiront plus de l'intemperance des Climats & des Saisons; insensibles donc au chaud & au froid, nous n'aurons plus besoin ni des Eaux pour nous rafraichir & humecter, ni du Soleil pour nous échauffer & purifier: Exemts que nous serons de la nécessité de manger, la Terre cette Mere liberale & commune va nous devenir inutile, les Collines Retraites de la plupart des Animaux faits pour l'usage de l'Homme mortel, les Montagnes dépositaires avares des Trésors que la Cupidité nous rend nécessaires, tout cela va aussi être de trop parmi des Immortels désintéressés; les Cieux & leurs Lumières n'auront plus d'Heures à nous marquer, & nous n'aurons plus que faire de leur Lumière inégale, dans un tems où l'Auteur du Jour daignera lui-même nous éclairer; en sorte que, où l'inutilité de toutes ces choses & autres contenues dans l'Espace, il faudra qu'elles cessent d'être ce qu'elles sont dans l'ordre & l'harmonie de l'Univers. Tout généralement redeviendra un tas de Matière, une Masse informe, un Chaos & une Confusion, de même qu'avant le premier jour de la Création. Or ne croiez vous pas que dans tous ces Matériaux Dieu puisse trouver de quoi faire autant d'Hommes qu'il lui en faudra? Et l'Espace dont vous étiez en peine s'y trouvera aussi de reste, puisqu'alors même, il n'y aura dans le Monde que ce qui y est contenu à l'heu-

l'heure que nous parlons; le nombre d'Hommes y sera infiniment plus grand, à la vérité, mais aussi plus de Forêts, plus de Bâtimens, plus de Montagnes, plus de Rochers; comme toute la Matière ne composera plus que des Hommes; l'Espace n'aura plus ici que des Hommes à contenir. Si malgré toutes ces sages précautions, la Matière venoit à manquer, l'habile Ouvrier en seroit quitte pour faire les Corps plus à l'épargne, en réduisant, par exemple, toutes les Tuilles gigantesques au petit pié; il y auroit de l'Etoffe dans un Géant pour quatre Hommes ordinaires, dans un grand Grenadier pour deux, & ainsi du reste, car je ne pense pas que dans ce pais-là on doive aussi mesurer à la Toise le mérite des Corps.

C'est ainsi que ces Incirconcis s'épuisent en raisonnemens pour chercher de la possibilité dans des choses qui sont tout-à-fait au dessus de la raison humaine. Je fais fort bien qu'il est écrit dans notre Sainte Loi, que l'Ange *Esraphis* tient sans cesse dans sa bouche le Cor dont il doit sonner au jour du Jugement pour appeller tous les Hommes à la Refurrection: Mais que les Infidèles & les Méchans doivent comparoître pour s'y voir condamnés, par un Dieu juste, à des Tourmens éternels, en punition de leurs fautes momentanées, c'est ce que je ne me mets pas en peine d'approfondir: Si cependant ceux-là restoient dans l'oubli qu'ils semblent mériter, il ne seroit plus nécessaire de décomposer toute la Nature pour en bâtir des Corps humains. Quoiqu'il en soit, il me suffit qu'il y ait un endroit de Délices où ceux dont les bonnes Actions auront été trouvées de poids dans

la

la Balance, seront transportés par les Anges & les Cherubins, pour y jouir sans interruption des récompenses que nôtre Prophète a promises aux Justes, aux Docteurs, aux Héros & aux Fidèles: J'ai une ferme confiance de me voir un jour au nombre de ceux-ci, m'étudiant à ne faire tort à personne, & répétant tous les jours la Réponse que je dois faire aux Anges *Munzir & Nekir. Nôtre Dieu a crée toutes choses: Nôtre Foi est Muslimique: Nous prions vers le Kiabé.* C'est-là, mon cher *Ali*, que j'espère te retrouver & vivre à jamais avec toi dans cette douce union de cœur dont nous avons dès ici bas les avant-goûts: C'est-là aussi que je me flatte de voir ce Grand *Eugene*, dont le monde entier pleure aujourd'hui la perte; car si les Héros, Circoucis ou non, doivent être dans le Ciel *Empiré* à la suite de nôtre Saint Prophète *Ali*, celui qui doit le suivre immédiatement, est sans contredit le Grand *Eugene*.

Je suis, &c.

A Paris, ce 14. May. 1736.

A A M S T E R D A M.
Chés J. RYCKHOFF le FILS, Libraire.

L'OBSERVATEUR

POLIGRAPHIQUE.

AMOURS de LISANDRE

& de CARLINE.

NOUVELLE VERITABLE.

IL y avoit plus de trois semaines que je n'avois vû mon fidèle Ami *Lisandre*, & j'en étois fort étonné; car depuis nôtre première jeunesse nous n'avons cessé d'être Amis, n'ayant rien de caché l'un pour l'autre, partageant mutuellement nos plaisirs & nos peines, & communément on nous apelloit les inséparables. Ce qui redoubloit mon inquiétude, c'est que depuis un certain tems, je m'apercevois de quelque inégalité dans son caractère: Né gai, agréable, enjoitè, quoique d'un Esprit solide, il étoit bien toujours le même; mais depuis près d'un an je le vois souvent sérieux jusqu'à la tristesse, distrait & rêveur. Je l'avois quelques fois raillé sur ce changement; d'autres fois je l'avois exhorté, au nom de nôtre fidèle Amitié, de m'apprendre ses peines. Un jour que je le pressois plus vivement de s'expliquer, il me répondit sérieusement; au nom de nôtre tendre & ancienne union, je te conjure de ne me rien demander; plains-moi seulement; quelque jour je trouverai bon que tu me traites de fôu & d'insensé, mais attends que s'en convienne & n'exige rien de moi d'ici-là, le secret que je te fais ne sauroit blesser l'Amitié.

Ce dernier mot arrêta ma curiosité, & depuis cette Conversation je ne lui en avois plus parlé; je souffrois ses Caprices & ses Bisareries sans pouvoir en demêler le sujet. Cette interruption de commerce depuis trois semaines m'inquiéta. Je craignis d'avoir donné, sans le savoir, occasion à ce refroidissement, je lui écrivis en ces termes;

„ L'A-

„ L'Amitié doit être traitée avec autant de délicatesse
 „ que l'Amour. Je ne vous vois point, cher *Lisandre*; c'en
 „ est assez pour m'allarmer: Ai-je tort avec vous? Ap-
 „ prenez-le moi promptement; il ne me sera pas difficil-
 „ le, je crois de me justifier, car mon Cœur n'a pû avoir
 „ part à quelque chose qui vous déplaît.
 „ Ce Billet fit tout l'effet que j'en pouvois attendre: je re-
 çus cétte Réponse

„ Je suis dans mon tort, mon cher *Acaste*, & les pre-
 „ miers mots de ton Billet me l'ont fait sentir; mais je
 „ compte sur ton indulgence après m'avoir entendu. J'i-
 „ rai demain dîner chez toi; soions seuls.

Je fus charmé de retrouver mon Ami, je relus son Bil-
 let; je me rapellai les termes du mien & je vis que j'a-
 vois deviné, sans y penser, qu'il y avoit quelque Inclina-
 tion, quelque Amour qui l'avoit séparé de moi. Diffé-
 rentes circonstances me revinrent à l'Esprit, & je conclus
 que mon Ami étoit heureux, & qu'il avoit aparemment
 voulu presser les derniers momens d'une intelligence par-
 faite. Il n'est pas étonnant, disois-je, que dans ces situa-
 tions, on oublie le reste du monde. Je me rapellai tout
 ce que je pûs pour découvrir l'objet qui pouvoit l'avoir
 assujetti; je me perdis dans mes recherches. Je ne lui avois
 point vû faire de connoissance nouvelle dans le tems de la
 naissance de sa Passion; j'appelle de ce nom le tems où je
 vis changer son Naturel, lorsqu'il étoit absorbé dans ses
 rêveries, & dans ses distractions: Je relus son Billet, &
 je le trouvai écrit d'un Esprit calme, en termes précis que
 l'Amitié dicte. Je me fis un plaisir de son bonheur, &
 j'attendis avec impatience le moment de l'en féliciter.

Il entra chés moi avec cet air aisé que je lui avois tou-
 jours vû; il m'embrassa tendrement en me disant: Si l'on
 est capable de faire des fautes contre l'Amitié, rien ne
 fait plus de plaisir que l'occasion de les réparer. J'ai mil-
 le choses à te dire, mon Ami, & je ne fais par où com-
 mencer. . . Dites-moi que vous êtes heureux & content,
 lui dis-je, je n'en veux pas davantage. Oui, je le suis
 mon cher *Acaste*, reprit-il; & je me suis procuré un bon-
 heur où je n'osois prétendre; mais comment as-tu
 pû le savoir? C'est ce qui me passe. Je ne fais rien, re-
 pondis-je, & l'Amitié défend, ce me semble, toute cu-
 riosité contre l'aveu de la personne intéressée.

Ton Billet, reprit *Lisandre*, m'a fait voir que quelques
 fois la discretion échape; il est vrai que l'Amour m'a fait
 publier pour quelques jours l'Amitié; mais il est juste
 qu'à son tour elle reprenne ses droits. Je dis plus, c'est
 que l'Amour y trouvera son compte; puisqu'en parlant du
 mien

rien je ne puis que le redoubler par la certitude de me voir applaudir. Il se mêle, lui repondis-je, un peu d'amour propre à tout ceci, & plus on est fortuné, plus on désire d'avoir un Confident. Treve de Morale. *Acaïste*, j'adore ma Maitresse; mais elle me permet, que dis-je? Elle m'ordonne d'aimer mon Ami: Il fait en partie mon secret, & je dois avoir honte de ne le lui avoir pas appris. Dinons vite & je te promets après cela un ample détail de toute mon Avanture, où le hazard le plus inespéré, m'a donné occasion de me déclarer, & où une Conversation étrangère sottise & extravagante m'a procure le comble du bonheur.

Après le dîné, *Lisandre* me tint parole & commença en ces termes:

Vous savez, mon cher *Acaïste*, que je n'ai jamais rien eu de caché pour vous, que nous ayons toujours vécu ensemble, fréquenté les mêmes Compagnies & fait les mêmes Parties; vous savez de plus combien j'ai été éloigné de ces attachemens de Cœur qui chez les uns ne sont que des goûts passagers, qu'on pourroit plutôt appeler Libertinage & Coquetterie, & qui chez les autres font un bouleversement & un dérangement si considérable d'Esprit & de Conduite, qu'ils les rendent impraticables & inutiles à la Société & à toutes affaires, n'étant occupés que de leur seul objet. Vous m'avez toujours entendu parler de cette façon, & vous m'avez vu aussi agir en conséquence; mais, mon cher Ami, que l'on est dupe des beaux Principes de Morale! Les sentimens du Cœur sont des maîtres absolus, quand ils commandent, nous en devenons Esclaves. Le Philosophe n'est plus qu'un Homme, & s'il lui reste quelque raisonnement, il n'est employé qu'à justifier à soi-même son goût & ses actions.

Voilà en bref mon Portrait: Qui auroit pu croire qu'après dix ans & plus de fréquentation chez une Dame où les seules raisons de la Vie Civile nous conduisoient, j'eusse pu donner l'exemple d'une Passion aussi vive que celle qui me tourmente de puis un an? De-là toutes les raielleries de tristesse, de distractions, & d'inégalités que vous & tant d'autres m'avez reprochées.

Voilà, interrompis-je, le grand Secret au jour; je m'en étois toujours douté, mais ne sachant sur qui porter la vue, mes recherches demeuroient en suspens.

Lisandre reprit, que vous m'êtes cruel d'avoir pu me soupçonner d'aimer & de n'avoir pas conclu sur le champ que ce ne pouvoit être que *Carline*. . . *Carline* m'écrit-je? Oûi, *Carline*; outre les Traits, la Taille & la Grace qui l'accompagnent. quelle sagesse de conduite, quelle prudence dans ses discours, quelle justesse dans ses sentimens, quel

Je droiture dans le Cœur; quel Esprit en tout! Ah, chet *Acaste*, n'a-t-elle pas toujours fait vôtre admiration comme la mienne! Deviez-vous vous y méprendre? Sans doute, lui répondis-je, que s'il est une Femme qui possède ces qualités, ce ne peut être que *Carline*; il n'y a pas deux voix sur son chapitre, mais ce sont ces mêmes qualités qui m'empêchent d'imaginer que vous ayez pu faire naître une Passion correspondante à la vôtre. C'est cependant, dit *Lisandre*, ce qui m'a entraîné: L'Admiration commence, la Réflexion suit & elle fait aisément naître le Desir: ce dernier devient Passion, la Passion absorbe, & l'on n'est plus occupé d'autre chose: Les difficultés irritent, on ne pense qu'à les lever. Elles accablent quelques fois, mais elles ne rebutent point. Combien de fois me suis-je regardé comme le plus malheureux Homme du monde dans une entreprise aussi douteuse & aussi dangereuse que celle de vouloir plaire à *Carline*! Que d'étude à faire sur mes discours, & sur ma conduite! Tu fais que les propos qui passeroient chés d'autres Femmes pour Galanterie sont traités par elle de fadeur, que les assiduités auprès d'elle deviennent importunités, que d'entrer dans ses idées & dans ses goûts avec trop de promptitude, est traité de fausse complaisance, qu'applaudir à ses sentimens & à ses manières de penser, devient d'insipides louanges qui lui déplaisent, parcequ'elle est bien éloignée de la dangereuse présomption de croire mieux penser que les autres. Je ne vois pas le moyen de parvenir à mon but; tout me désespéroit, & tout me faisoit sentir le chimerique de mon projet. Malgré cela mon Amour augmentoit, je ne pouvois me satisfaire, & je ne savois quel parti prendre; lorsqu'une partie de Campagne à *Montrouge* (*) que le hasard me procura, fit luire quelque espérance en mon Esprit: *Carline*, qui n'en devoit pas être, y vint: Sur le champ je me flatai que le Destin vouloit cesser de me persécuter, & que je devois profiter des moindres occasions qui pourroient se présenter.

Elle n'y étoit venue que pour faire entendre raison au Maître de la Maison sur une affaire où tout le monde avoit échoué, le détail en est inutile; mais il ne l'est pas de vous dire que sur la fin d'une Conversation qu'elle eut avec lui, comme je passois auprès d'elle, conduit sans doute par mon Génie, elle m'appella: Venez, Lisandre, venez nous juger. J'approchai & j'eus le plaisir d'entendre la Sagesse & la Raison par la bouche de *Carline*. Le Maître

* Village aux portes de Paris.

de la Maison outré de n'avoir pas de quoi lui répondre, la quitta brusquement, en lui disant; *vous le voulez, cela sera.* Il nous laissa seuls au fond du Jardin. Là, *Carline* me redit tout ce que j'avois entendu. Je la regardois fixement & l'écoutois. Enfin, elle me dit; *hé bien, qu'en pensez-vous?* Je pense, Madame, que je suis las de vous admirer, & je m'arreste au seul défaut que je remarque depuis longtems en vous: *Quel est-il, que je m'en corrige?* C'est que vous ne faites usage que de votre Esprit & de votre Raison, & que votre Cœur n'est employé qu'à des choses graves & sérieuses. *Quel autre usage,* reprit-elle vivement, *voudriez-vous que j'en fisse?* Celui qui lui appartient en propre; d'aimer comme vous êtes aimée. Cher *Acaïste*, continua-t-il, quel plaisir pour moi de voir *Carline* rougir à ce mot & de ne point voir de colère dans ses yeux! *Voilà,* me répondit-elle, *un plaisant Conseil que vous me donnez! J'aime sans doute, & ma conduite fait voir que j'aime tout ce que je dois aimer.* Hé! Madame, je vois que vous ne voulez renfermer ce devoir que dans votre Famille. *Ce n'est pas là ce que j'entends, en voilà assez, je n'en veux pas savoir davantage;* Elle se leva en même tems pour saluer des Dames qui aprochoient. J'étois au désespoir de n'avoir pas eu le tems de m'expliquer plus ouvertement: J'en avois allés dit pour croire qu'elle m'avoit entendu; je remarquai avec satisfaction qu'elle évita que je pusse lui parler pendant le peu de tems qu'elle resta avec la Compagnie, & je ne vis rien qui ne me dût flater de ne l'avoir point offensée.

Je lui présentai la main pour la mettre dans son Carosse, & lui demandai, quand je pourois achever de lui dire ce que j'avois commencé. *Quand?* me dit-elle d'un ton embarassé. Puis s'étant arrêtée comme pour y penser; *Quand vous voudrez.* Que cette parole me fut douce, & qu'elle fit naître d'esperance dans mon Cœur! Adieu Amis, adieu tout le Monde; je ne pensai plus qu'à mon bonheur. De retour à Paris, je me renfermai chés moi, ne voulant voir personne; là je rapelle toutes les circonstances du passé, toutes les perfections de *Carline*; je compose & j'arrange tout mon Discours, je forme toutes les Réponses & les Repliques. Tu diras sans doute que je t'entretiens de bien des bagatelles; mais, mon cher Ami, en amour tout est essentiel; je l'ai éprouvé. Le Mot & la promesse du *quand vous voudrez* me tourmentoient: J'allai chés elle dès le lendemain, j'y trouvai nombreuse Compagnie: Elle ne m'enviagea qu'en rougissant, je l'abordai presque déconcerté; elle s'en aperçut & sûrement elle m'en fut gré. J'avois arrangé, comme je t'ai dit, mon Discours; j'oubliai tout:

j'eus mille Distractions ridicules, on m'en railla, & je ne revins à moi que par un mot de *Carlina*, qui me demanda; *êtes-vous toujours à Montrouge?* Oui, Madame, je vous l'avoue, & je pensois au regret que je dois avoir de n'y être pas resté assez longtems. *Je vous en félicite*, me répondit-elle. Personne ne put comprendre la Plaisanterie qui fut d'un pris inestimable pour moi. Ma gaieté revint, je changeai d'être; la Conversation m'amena à demander à *Carlina* ce qu'elle feroit les jours suivans. Elle me dit, qu'elle alloit pour quinze jours & plus à la Cour; & me demanda, *vous y verra-t-on?* J'y ai, répondis-je, une affaire de conséquence dont j'ai commencé à vous parler, mais je ne compte pas de pouvoir vous en entretenir aujourd'hui. *Je n'en aurois pas le tems*, me dit elle, *car je vais sortir; venez ce soir souper avec nous*, je m'y rendis avec ponctualité. La Dame me railla tout haut sur l'air interdit & embarrassé que j'avois eu l'après-dinée; puis trouvant l'occasion de me parler sans être entendu; *cette façon dont vous êtes entré aujourd'hui chez moi ne me convient point du tout, & vous devez en sentir les conséquences; ou n'y venez point, ou que ce soit sur un autre ton*. Ces paroles pensèrent m'accabler; mais l'air dont elle m'avoit parlé me remit.

Je partis deux jours après pour suivre *Carlina*, car je ne pensois qu'à elle & au sort qui m'attendoit. Je me flatois d'un heureux succès; alos j'éprouvai qu'une inquiète & douloureuse esperance est un tourment affreux. Je vis *Carlina* à mon arrivée, mais il me fut impossible de lui pouvoir parler, non seulement ce jour-là, mais trois autres de suite. Le quatrième, pendant qu'elle jouoit, elle me demanda; *êtes-vous bien avancé dans vos affaires?* Pas plus que le premier jour, Madame; & si vous n'avez la bonté de m'être favorable, je n'ose me flater de rien. *Il faudra voir*, me répondit-elle; *vous savez que je suis portée à vous rendre service*. Je prendrai, lui dis-je, la liberté de vous faire souvenir de vos offres obligeantes. Il me sembla que mes affaires prenoient un bon train, & qu'il ne falloit que m'armer de patience: Mais qu'elle coûte dans de tels momens!

Le lendemain je la trouvai prête à traverser le grand Appartement; je lui offris la Main; hé bien, Madame, quand me permettrez-vous de vous parler? je ne fais, me dit-elle. Vous me tenez, lui dis-je, dans une cruelle situation; de grace laissez-moi vous entretenir; ou j'en mourrai. *Tève*, me dit elle, *de ce verbiage; me fais-je pas tout ce que vous avez à me dire? Ce qui m'embarrasse, est ce que j'ai à vous répondre, je n'ai pas encore pris*

pris mon parti; sur tout ne me pressez point; évitez tout ce qui peut paroître, attendez ma décision, ne jouons pas le Roman, car je le déteste: croitez ce que je vais vous dire, mais ne m'en demandez pas l'explication; la Sagesse est une bonne Avocate: Et sur le champ, changeant de conversation, à laquelle je fus obligé de répondre, je la conduisis jusqu'au lieu où elle vouloit aller. Ces Paroles énigmatiques me jettèrent dans de grandes anxiétés; cependant j'avois tout lieu de me flater que l'Avocate parleroit pour moi. Je passai encore quatre jours entiers sans trouver un moment favorable.

Un soir étant chés elle avec deux Hommes familiers dans la Maison, elle me dit: J'ai lu attentivement votre Mémoire, je crois votre demande légitime, mais cependant je ne crois pas qu'on vous l'accorde sans restriction. Jugez, mon cher Acaffe, de mon étonnement de voir entamer une pareille conversation devant deux Témoins: La présence d'Esprit ne m'abandonna pas, & je répondis; mon principal point est d'obtenir ma Demande; à l'égard des Restrictions, j'espère les faire modérer; mais après-tout il il ne m'appartient pas de faire la Loi à mon Maître, & je m'estime déjà trop heureux, de ce qu'il m'accorde la Grace que je lui demande. Je suis ravie, dit-elle, de vous voir penser de cette façon, & vous pouvez compter sur moi. A ces Mots, quoique devant deux Témoins, j'allai baiser la main de ma Bienfaitrice, sans qu'ils pussent mal interpréter ces vives marques de ma reconnaissance. Mais Dieux! qui pourroit exprimer le tourbillon d'yvresse, de joye, & de ravissement où je me sentis emporté? C'est un état d'enchantement.

J'eus le lendemain le bonheur de me trouver seul avec elle; je voulus parler, mais elle me pria de vouloir l'écouter sans l'interrompre; voici ce qu'elle me dit. Lisandre, vous devez être surpris de tout ce que vous avez vu jusqu'à ce jour, mais si vous me connoissiez bien, vous auriez pu vous l'imaginer. Il y a dix ans & plus que vous fréquentez chés moi, & depuis ce tems-là, je n'ai rien vu en vous qui ne vous ait dû acquérir mon estime; il m'a toujours paru que vous en faisiez cas, & vous avez pu remarquer qu'en toute occasion, je me suis intéressée pour vous. J'ai vu changer votre caractère depuis un an ou environ; cela m'a fait de la peine; j'ai cru que ce changement pouvoit avoir rapport à vos affaires, & vingt fois j'ai été sur le point de vous obliger à m'en faire confidence, dans la vue d'y chercher remède, tant votre état me faisoit pitié; il me sembloit même que j'y étois plus sensible qu'il ne me convenoit, & je me le reprochois; mais un moment après je trou-

vois

vois qu'il n'y avoit dans ma compassion rien que de raisonnable & de naturel; c'est ainsi que l'on cherche à se justifier son goût & qu'on ne fait que l'augmenter loin de s'en défendre. Depuis cela je crus voir dans vos yeux & dans vos regards un trouble qui m'inquiéta: Je m'imaginai que je pouvois en être la cause; je m'en offensai; mais cherchant ensuite à vous justifier, je m'aperçus que je ne le faisois qu'avec un mouvement inquiet & chagrin. Que vous dirai-je? Par une bisarrerie de sentiment je me trouvai jalouse; vous voyiez que je ne veux rien vous laisser ignorer; l'amour propre me fit sentir qu'une juste raison de Jalouse m'étoit plus injurieuse que des sentimens que l'honneur me défend d'approuver, & j'en revins à désirer en vous, plutôt un manque de respect, qu'une préférence odieuse. Depuis cela je me fis une étude de vous observer, & je mis toute mon attention à vous empêcher de le reconnoître: Après quelques tems je me trouvai très-heureuse d'être débarassée de cette tourmentante jalouse; je vis que tous vos Vaux ne s'adressoient qu'à moi. Je commençai à en sentir quelque plaisir, ces Reflexions prirent la place de la Jalouse pour me fatiguer: mais tant de choses combattoient en moi pour vous, qu'elles ne me parlèrent enfin qu'en faveur de mon penchant. S'il m'aime, cela ne dépend pas de moi; je n'ai pas le droit de l'en empêcher, & pourvu qu'il ne m'en parle pas, qu'ai-je à dire? Je m'en tins-là, & je m'applaudissois de votre silence: je me crus en pleine sûreté; je vous voyois avec plaisir, & jamais assés. Quelle Sagesse; disois-je, quelle Retenue! Il m'aime, & sait bien qu'il me déplairoit en me l'apprenant; en effet, je ne me sentois alors que dans la seule disposition d'être aimée; & je puis vous dire que vous m'aurez manquée, si vous aviez osé me parler dans ce tems-là. Que les progrès de la Passion sont impénétrables! Je me trouvai à la fin ennuyée de votre silence. Je ne voulois pas vous donner matière, ou occasion de vous expliquer; mais j'étois entrée que vous n'en fissent pas naître.

(Le reste à l'ordinaire prochain)

A Paris, ce 21. May. 1736.

A A M S T E R D A M.
Chés J. RYCKHOFF le FILS, Libraire.

L'OBSERVATEUR
POLIGRAPHIQUE.

NOs Libraires viennent de recevoir de *Hollande* quelques Ballots d'un Livre nouveau, intitulé, *Lettres Moscovites*: C'est l'Ouvrage infortuné d'un *Italien* qui prétend avoir de terribles Grieffs contre tous les *Ruffiens* sans exception; qui intente contre eux des Accusations atroces; qui crie vengeance & demande en grace que l'on traduise ses *Lettres dans toutes les Langues de l'Europe*; qui invite pathétiquement toutes les Nations à prendre fait & cause pour lui; qui assure que s'il étoit trompé à cet égard dans ses espérances, il n'abandonnera pourtant de sa vie une si juste querelle, & pour la soutenir, dit-il, *ipsam potius Acheronta movebo*: En effet, il menace les *Ruffiens* (en cas qu'ils s'avifassent de se fâcher de ses Invectives) de publier une *Gazette hebdomadaire pour les dépeindre au naturel*. Terrible menace!

Quoique le redoutable Ennemi des *Moscovites* n'ait point jugé à propos de se nommer dans son Livre, & qu'il ait même fait insinuer par son Editeur (qui n'est autre que lui-même) que l'Auteur de ces *Lettres* a péri dans un Naufrage, je crois devoir vous dire en confidence, que c'est un nommé Mr. *Locatelli, Italien* d'extraction, & qu'il est actuellement plein de vie en ce pais-ci. Nous l'avons vu en 1732 Lieutenant Colonel dans nos Troupes, mais peu après s'étant amouraché d'une Demoiselle

le qu'il ne pût obtenir en mariage, un dépit amoureux lui fit tout abandonner pour courir le monde, fans aucun objet fixe.

Il passe d'abord à *Dantzic*, où il se donne pour Marchand *Italien*, & prend le nom de *Roccaforte*. De-là il s'embarque pour *Petersbourg*, où il voit & examine tout, fans faire connoître à personne qui il est. Il conçoit le dessein d'aller en *Perse*, & pour cet effet, il prend des Passeports, sous le Masque de *Roccaforte Marchand Italien*. On le laisse néanmoins tranquillement faire sa route jusqu'à ce que, arrivé à *Casan*, il va imprudemment déclarer au Gouverneur de cette Ville, qu'il n'est rien moins que ce qu'il paroît & ce qui est marqué dans ses Passeports.

Il est à propos de remarquer, qu'alors la Guerre commençoit à s'allumer dans l'*Europe*, & le Personnage que jouoit Mr. *Locatelli* avoit tout l'air d'un Espion; ainsi le Gouverneur de *Casan*, crut qu'il étoit de son devoir de s'assurer de cet Homme suspect & de l'envoier à la Cour de *Petersbourg*, afin d'y être examiné. Voilà l'Epoque des prétenduës Cruautés des *Russiens* contre l'Auteur des *Lettres Moscovites*, & dès-là l'Auteur commence à satyrifier toute la Nation, sans aucune retenue.

La conduite qu'il tint avec ceux qui l'escortoient fut des plus violentes; il dit lui-même qu'il les regardoit plutôt comme ses Valets que comme ses Gardes, & son audace alloit souvent jusqu'à les maltraiter comme de vrais Esclaves. Arrivé à *Petersbourg*, il témoigna un souverain mépris pour tous ceux qui étoient commis pour le garder, ou le soulager. In-
ter-

terrogé par les premiers Ministres, il ne leur répondit même qu'avec un espèce de dédain, & ne le fit jamais positivement sur certains Articles qui paroissent néanmoins essentiels à sa justification. Or que l'on suppose un Officier *Russien* en *France*, dans le même cas & les mêmes circonstances; ne croira-t-on pas lui faire grâce en le renvoyant, avec de l'Argent pour son voiage, & lui défendant de rentrer jamais dans le Roïaume? Voilà pourtant la conduite que la Cour de *Russie* a tenuë à l'égard du Sr. *Locatelli*. Surquoi tombent donc toutes ses fades Investives contre le Ministère *Moscovite* & contre toute la Nation? Tout ce qu'on peut penser de plus vraisemblable d'un pareil déchaînement, c'est qu'il doit être une suite de l'alteration causée dans le Cerveau de l'Auteur par une fureur d'Amour. La bizarre contexture de cet Ouvrage en fournit même une nouvelle preuve. Ce n'est par-tout qu'Injures, Anacronismes, Puérités & Fautes, trop grossières pour mériter d'être relevées en détail; elles se réfutent assés d'elles-mêmes par la simple lecture.

*Suite des Amours de Lisandre
& de Carline.*

„ **V**oilà, mon cher *Lisandre* (*continua Carline*) jusqu'où
 „ m'avoit conduit l'attrait que j'ai toujours eu pour
 „ vous. Je scis votre Partie de *Montrouge*. L'occa-
 „ sion me parut importante; je ne voulus pas la négliger.
 „ J'avois, comme vous savez, à parler au Maître de la
 „ Maison, mais je puis vous avouer qu'il n'en fut que le
 „ prétexte. Vous nous joignites & vous vous découvrites
 „ à moi avec une retenue qui me charma. J'aurois peut-
 „ être pu vous répondre avec toute l'ingénuité d'aujourd'hui;
 „ mais heureusement ces Dames nous joignirent, & dans
 „ l'instant mille Réflexions m'accablèrent: Vous me vîtes
 „ peu après monter dans mon Carosse. J'avois besoin d'è-

tre seule, votre demande en y montant acheva de m'em-
 barasser; je ne fais ce que j'y répondis, je ne revins à
 moi que quand je fus partie. Je ne vous redirai point
 tout ce que je pensai, & ce que je me dis à moi mê-
 me. Le dirai-je? Résisterai-je? Pour abrèger, je souffris
 tout ce qu'un Cœur bien fait & bien pensant est capa-
 ble de sentir en pareille occasion. Ah! *Lisandre*, pour-
 quoi ne m'avez-vous jamais donné d'Ames contre vous?

Je ne me trouverois pas où je suis.

A ces Mots, pénétre de la plus vive Passion, je me jer-
 tai à ses pieds, & lui prenant une de ses belles Mains,
 je la baisai mille fois, & l'arrosai de larmes. Elle s'atend-
 rit à cette action, & me jettant l'autre Bras au cou, en
 m'embarassant, elle me dit: „C'est de tout mon cœur,
 mais rassioez-vous, ou vous me fâcherez, car je veux
 achever de vous tout dire.

„Sitôt que je fus arrivée chés moi, je pretextai une
 Migraïne & ma mis au lit; j'étois en effet dans un état
 insoutenable. Ce combat interieur dura toute la nuit,
 & finit par me convaincre que le Cœur est independant,
 & qu'il commande souverainement. Il ne me restoit
 plus sur votre sujet, de Raison qu'autant qu'il m'en
 falloit pour me regler sur la façon de me donner à vous.
 Cette Raison est entiere, & si vous m'aimez autant que
 je veux m'en flater, loin de la détruire, je souhaite que
 vous desiriez qu'elle me serve de guide, nous en ferons
 l'un & l'autre plus heureux.

Puis-je, Madame, lui répondis-je, avoir d'autre volon-
 té que la vôtre? ... Laissez-moi achever; s'il est vrai que
 vous m'aimez, vous n'êtes plus dans l'âge de legereté,
 & vous voulez que cet Amour dure. C'est mon desir
 lui dis-je. La singulière façon dont ce même Amour s'est
 formé, s'est accru, & s'est déclaré, doit nous intéresser
 également à nous en faire honneur, rien de l'usage com-
 mun n'y est entre, il faut de même que notre Tendresse
 ne ressemble en rien à tout ce que nous voions journalle-
 ment dans les liaisons ordinaires, je ne veux nulle as-
 sinité marquée; évitons le danger des Lettres, je n'en
 veux recevoir que de votre main propre ou de celle de
 la personne que je vous indiquerai tout à l'henie.

„C'est l'estime qui garantit de ces inquietudes des-
 honorantes que la jalousie occasionne. Sur de vous, je
 veux que vous le soiez de moi; je ne vous cacherais point
 qu'il m'en a coûté pour me déterminer à vous passer
 si promptement, & si nettement; mais ce qui m'a le
 plus engagé, c'est la crainte de faire apercevoir vos vûes;
 j'ai appréhendé que la chimerique vanité de retarder l'a-
 veu sincere que j'agréois votre Déclaration, ne me jettât

„ dans

„ dans les inconveniens que toute Femme sensée doit évi-
 „ ter. En voilà assez pour justifier la précipitation de ma
 „ réponse. Passons au reste, en vous donnant mon Cœur
 „ sans réserve, j'accompagnerai ce don, de tout ce qu'il
 „ y a de plus tendre, hors le seul point; & je m'en ex-
 „ plique d'avance, c'est ma volonté; je ne puis m'ima-
 „ giner qu'il soit nécessaire, & je ne veux sur cela pren-
 „ dre d'avis que de moi-même; & voilà la restriction
 „ dont je vous parlai l'autre jour. Répondez-moi.

J'accepte, lui répondis-je, toutes vos conditions, &
 mon Cœur & mon Esprit jusqu'à présent, n'ont été occu-
 pez que du bonheur d'être à vous, & de vous plaire. Je
 n'ai point encore eu le loisir de pousser mes idées plus
 loin; laissez-moi quant à présent jouir de tout mon bon-
 heur, laissez-moi ignorer qu'il puisse y en avoir d'autre
 que de vous aimer & d'être aimé de vous. A ces mots,
 elle se leva, & me dit, „ je n'ai pas le tems d'achever,
 „ mais venez demain sur les onze heures. Prétendez une
 „ affaire, & je vous parlerai. „ Elle permit alors à ma re-
 connoissance, & accorda à mon Amour des témoignages
 bien vis & bien tendres, puis elle me força de me retirer.

Je sortis le Cœur rempli de tout ce qui se peut sentir de
 douceur, de calme & de joie; mais il me fut impossible
 de clore l'œil: Je renouvellois mes plaisirs, en me rapel-
 lant jusqu'à la moindre syllabe de la charmante Conver-
 sation dont je sortois. Quelle félicité d'être aimé de *Carl-
 ine*! Non il n'en est pas deux dans le monde! *Lisandre* est
 seul digne de la servir!

Je fus, comme tu peux bien juger, ponctuel au rendez-
 vous, un papier à la main. On me dit qu'elle dormoit
 encore, j'attendis peu; à onze heures sonnantes, une de
 ses Femmes demanda si j'étois arrivé & me fit entrer. *Car-
 line* étoit encore au lit; elle me fit asseoir & renvoia ses
 Femmes. „ Eh bien, *Lisandre*, que pensez-vous de moi?
 „ Ne suis-je pas folle dans votre Esprit? N'avez-vous rien
 „ perdu des bons sentimens que vous pouviez avoir pour
 „ moi? „ Vous êtes adorable, Madame, lui répondis-je,
 „ & je suis l'homme du monde le plus heureux & le plus
 amoureux. Elle reprit; „ Faites mon bonheur, *Lisandre*,
 „ en justifiant mon choix par votre conduite avec moi;
 „ je ferai le vôtre, s'il suffit de vous bien aimer. „ Ces
 tendres Expressions furent suivies de tout ce que l'instant
 présent pouvoit produire de satisfaction, mais dans les
 bornes prescrites. . . . „ Ménageons, me dit *Carlina*, les
 „ momens & que j'achève de vous dire ce que le tems
 „ ne me permet pas hier; cela roule sur deux ou trois cho-
 „ ses. Je veux que vous soiez toujours le même chez moi.
 „ Badinez à votre ordinaire les Dames qui y viennent.

„ redoublez pour elles cette galanterie; je prendrai pour
 „ moi tout ce que vous pourrez leur dire d'obligeant &
 „ de vif. Puisque je fais que vous êtes lié d'amitié avec
 „ *Acasse*, je veux que vous lui fassiez confiance de tout.
 „ . . . Ah! Madame! quoi vous soupçonnez déjà ma
 „ discrétion? Quelle injure me faites-vous! „ Vous le prenez
 „ mal, me dit elle; Voici ma raison, croiez-vous qu'il n'ait
 „ pas remarqué commè moi que vous aviez une Passion
 „ dans l'Ame? Peut-être même que sans me nommer vous
 „ lui avez parlé de vos souffrances passées. Voulez-vous
 „ qu'il devine? S'il le fait vous ne pourrez plus vous en
 „ plaindre, il n'est plus obligé au secret; il est homme
 „ d'honneur, je veux qu'il soit instruit & qu'il sache que
 „ c'est par mon ordre. Je vous procure par-là occasion de
 „ parler de moi. Vous vous conserverez vôte Ami; vôte
 „ secret sera assuré, vous me mettez à mon aise avec
 „ lui. D'ailleurs nous pouvons avoir besoin de lui en cas
 „ d'absence; car je ne veux point que vous vous fiez à
 „ aucune de mes Femmes; je n'ai pas besoin de Confi-
 „ dente, & je ne veux pas que vous en cherchiez, ce se-
 „ roit vouloir me perdre. Adieu, allez vous-en “ *Jobéis*
 „ après lui avoir fait mille protestations de reconnoissance &
 „ de fidélité éternelle. J'ai continué tous les jours de la
 „ voir, & j'en ai reçu tantôt plus, tantôt moins de faveurs.
 „ Que *Carlène* est aimable, mon cher Ami! Qu'elle a d'Es-
 „ prit. Elle trouvoit le secret de me dire en pleine Com-
 „ pagnie tout ce que l'Amour le plus vif peut exprimer sans
 „ que personne pût le prendre dans le véritable sens. On
 „ parloit un jour du bonheur d'être à portée de faire des
 „ graces, elle me dit; „ pour moi je crois qu'il n'est point de
 „ plaisir approchant de celui d'obliger quelqu'un qui le
 „ mérite: On est sûr de s'attacher un Cœur reconnoissant
 „ & l'on est payé d'avance par la satisfaction d'avoir fait
 „ du bien à un digne Sujet: “ Chacun aplaudit à ce sen-
 „ timent; mais je me gardai bien d'encherir sur les autres,
 „ quoi qu'intérieurement je m'y sentisse obligé. Elle m'a
 „ vu depuis qu'elle l'avoit appréhendé. J'étois, cher Ami,
 „ comme tu le vois, aussi heureux qu'on le peut être: Mais
 „ il me restoit quelque chose à désirer. J'en vouls un jour
 „ tenter l'aventure; mais je trouvai un serieux qui m'arrêta.
 „ Tenez vos promesses, me dit elle, ou je m'en of-
 „ fenserai; ne me laissez point soupçonner que tous les
 „ Hommes se ressemblent, parceque je pourrois croire
 „ qu'ils n'ont tous que le même but; auquel cas je me
 „ serois bien trompée; en un mot j'ai mes préjugés & ce
 „ n'est pas le moien d'avancer avec moi que de rien vouloir
 „ sans mon consentement. “ Je demandai pardon & prom-
 „ mis

mis qu'à l'avenir je m'en tiendrois au seul désir, qu'il ne m'étoit pas possible de reprimer; mais que j'attendrois respectueusement. En effet je tins parole: Tu peux juger que ce n'étoit pas sans peine; après tout, je voulois lui plaire, & je me contentois d'espérer; jouissant au surplus du comble de la félicité. Je vais te conter une Avanture qui te paroitra hors d'œuvre, quoiqu'importante au sujet; tant il est vrai qu'Amour tire parti de tout.

Un soir une vieille Coquette de Cour & qui se prête volontiers à la plaisanterie, vint souper chez *Carlina*: La Compagnie étoit peu nombreuse mais bonne, la Coquette debita cent Extravagances, cela mit chacun en train de railler. Après le Soupé on reprit la Conversation beaucoup plus vivement. Je lui demandai quel plaisir on pouvoit avoir dans la Coquetterie? Elle s'offensa du nom, mais elle convint que rien n'étoit plus agréable à une jolie Femme que d'avoir plus d'une personne de mérite, empressée à lui plaire, à la louer incessamment, à applaudir à toutes ses volontés & même à ses Caprices. Cela est fort beau, lui dis-je, mais quelle récompense donne une jolie Femme à de pareils Serviteurs; car je n'ose leur donner le nom d'Amans? Pourquoi reprit-elle? Ce nom ne blesse point l'honneur d'une Femme. Vous demandez quelle est leur récompense? Ne sont-ils pas plus que payés par le plaisir de voir, & d'être écoutés? Que faut-il de plus? Vous me rebutez, lui dis-je; j'avois envie de m'entôler sous vos Loix, mais je voudrois d'autres Apoinemens, car quoi qu'on dise, une jolie Femme ne doit jamais être avare. Eh bien, dit-elle, convenons de nôtre marché; je veux faire quelque chose d'extraordinaire pour vous. Parlez, que voulez-vous? Ce que je veux, répondis-je? je veux tout ce qu'on peut obtenir en Amour. Ah bon Dieu, quelle grossièreté, me dit-elle! Peut-on penser à pareille chose? Il est tant d'autres Graces à recevoir. Il faut chercher ce dont vous parlez chés de petites Filles d'Opera. Laissons-là ces pauvres Filles, Madame, & parlons de bonne foi; qui a-t-il donc à gagner avec une jolie Femme? Hé mais. . . vous m'étonnez, dit-elle d'un air ingénu, il semble que vous n'avez jamais aimé. Quoi, le plaisir de s'entendre dire *je vous aime* n'est pas allés? Non. dis-je, ce n'est point-là une solide nourriture. Ah! mon Dieu que vous êtes matériel! Que faut-il donc? Je vois bien que nous aurons peine à convenir.

Ce plaisant marché, comme tu peux juger faisoit rire la Compagnie, & chacun la pressoit d'en régler les conditions: L'un disoit, il faut qu'il puisse vous prendre & ferret les mains. Eh! bien passé, répondoit-elle. L'autre demanda le droit du baiser. Cela est bien fort, dit-elle,

mais

mais soit encore. Un troisième demanda la Chiffonade. Je suis perduë ! Je suis ruinée ! Tout le monde me demande, accorderai-je, Madame, dit-elle à *Carlina* ? Je crois que oui, répondit-elle en riant à gorge déployée. Eh bien ne me demandez plus rien, *Lisandre*. Je ne puis lui repliquai-je, rien rabattre de mon premier mot. En vérité, dit-elle, vous êtes bien brutal ; il semble que l'on marche d'une aune d'Etoffe chés *Galpin* ; puisqu'ainsi est, marché nul ; & je reprends tout ce qu'on m'avoit arraché. Si nous avons à le renouer, il faudra que ce soit ailleurs.

Cette Conversation qui ne pouvoit plus monter, se réduisit à la Moralité ; & je dis, voilà comme il n'y a que du mal entendu dans le Monde ; on donne souvent, sans discrétion & sans choix, ce que l'on devoit ménager, & l'on refuse l'essentiel à l'Amour, & ce qui tire le moins à conséquence. Le croira qui voudra, mais le Monde est plein d'imprudens. Le Monde a tort, dit notre Coquette, d'un ton animé ; il ne juge jamais que sur les apparences, mais venons au fait, qu'est-ce que l'Amour ! Un des Auditeurs l'interrompit pour la prier de réduire la Définition en termes précis, car cela nous mèneroit trop loin. Non dit-elle, elle sera fort courte & la voici ; c'est l'envie de posséder ce que l'on trouve aimable ; cela est net, & très-clair, ce me semble : Cela supposé il est évident que lorsque l'Amour a eu ce qu'il demande, il n'a plus rien à souhaiter ; & dès-lors il va chercher parti d'ailleurs, ainsi j'ai raison de dire qu'il faut tenir l'Amour en esperance & rien plus ; car dès qu'il cesse de désirer, il cesse d'être : Voilà, dis-je, le raisonnement le plus concluant que j'aie jamais entendu ; & il me met dans la plus évidente conviction que l'Amour, étant un plaisir bien vif, il ne peut conserver ce plaisir qu'autant qu'il souffre.

Voilà une triste situation ; je dis pourtant ce qui est ; voilà un vrai ce qu'est l'Amour, car je laisse aux Cervaux creux, les beaux Amours fidèles & constants ; pour moi je n'en ai jamais vû que dans les Livres ; sur ce pied-là, dis-je, je veux renoncer l'Amour, j'avois résolu de renouveler avec vous la Passion des plus illustres *Paladins* du tems passé ; mais je vois bien que si je veux jouer le rôle du bon *Amadis*, il faudra que je me pourvoie d'un autre *Oriane*. Vous ferez bien, me dit-elle, car je n'y ai pas de foi ; Ainsi va le Monde ; j'espérois faire ici recrue d'Adorateurs, je vois bien qu'il faudra que je m'en passe : *Propos évanouïs, aussi-tôt que formés* ! Nous éclatâmes tous de rire à cette burlesque conclusion & peu après nous nous retirâmes.

(On donnera la fin l'Ordinaire prochain)

A Paris ce 28 May 1736.

L'OBSERVATEUR

POLIGRAPHIQUE.

Fin des Amours de Lisandre & de Carline.

LE crois-tu, mon cher *Acaïste*, la folle & badine Conversation dont je t'ai fait le rapport, m'attira le lendemain le Billet que voici, & que *Carline* me donna elle-même.

B I L L E T.

Je ne reviens point de ma surprise. Quoi une Insensée me fait apercevoir que je vais le grand chemin de la Coquetterie! F'en ai horreur; aidez-moi à en sortir. Je vous en ferai voir la possibilité; mais je vous reprocherai de ne m'en avoir pas avertie.

Ce Billet m'éleva aux Cieux, je n'osois regarder *Carline* en face; je la cherchai dans un Miroir, & nous nous entendimes. Quelque tems après elle entra dans un petit Cabinet & m'appella. J'y courus; mon Billet, me dit-elle, vous a tout dit: Voici une petite Clef qui doit ouvrir cette Porte, je ne sai où elle donne: Tâchez de le démêler; je vous laisse, & sur le champ elle me quitta.

J'essaiai longtems cette Clef roüillée qu'elle m'avoit donnée; à la fin, à force d'industrie, j'en vins à bout; cette Porte n'avoit peut-être pas été ouverte depuis vingt ans. Je la refermai par dehors, sans savoir où je pouvois être. J'étois en effet dans un de ces Corridors obscurs d'un Château peu fréquenté: Je rencontrai à la fin un Escalier qui m'étoit connu, & très-éloigné de la Porte d'entrée de l'Appartement de *Carline*. Je sentis alors tout le bonheur qui m'étoit préparé, il ne restoit qu'à suivre l'ordre qu'elle voudroit bien me donner; je le reçus dans une Maison où elle vint en visite: *Etes-vous instruit de ce dont je vous ai prié de vous informer; me dit-elle? Oiii;*

Madame; & je vous en rendrai compte. . . . Je ne soupe pas chés-moi ce soir, ce sera pour demain: Tout cela se dit tout haut; j'étois seulement fort affligé de ce retardement. Quand elle sortit je m'approchai, elle me dit: *A une heure après minuit votre Clef pourra vous servir.*

Me voici, mon cher *Acaste*, au moment le plus fortuné de ma vie, qui termina si parfaitement mes peines passées, & qui m'ouvre pour l'avenir une Carrière semée de fleurs, puisque je possède sans réserve ce qu'il y a au monde de plus aimable, de plus respectable, de plus spirituel: J'arrivai par le nouveau chemin sans embarras; j'entraî, je trouvai une Bougie allumée, & l'autre Porte fermée; j'attens peu, elle-même vint ouvrir, & me mena dans la Chambre, se mit au Lit & m'ordonna de rester à son Chevet, parcequ'elle vouloit achever de ma parler pendant qu'il lui restoit encore un peu de droit sur moi, je m'offensai de son expression. Quoi, Madame, croyez-vous jamais perdre votre autorité par vos faveurs? Ah! si vous pouviez le penser, je vous le jure, je renoncerois au bonheur qui m'est préparé. Je ne veux, divine *Carlino*, vivre que par vous & pour vous; je n'ai désiré cette dernière grâce, que pour me voir indissolublement lié à vous, pour le reste de ma vie. *C'en est assez, Lisandre*, me dit-elle; je vois que je ne me suis point méprise dans tout ce que j'ai pensé de vous; je vous la sincérité de vos sentimens par vos offres de retenue; n'en parlons plus, je vous crois trop généreux pour croire que vous puissiez vous prévaloir contre moi par les choses que vous appelez Faveurs, & que vous desirez. Je ne crois pas non plus que vous vouliez jamais interpréter peu avantageusement pour moi tout ce que j'ai fait pour vous. J'étois mon foible, je voulois éloigner le fatal moment, où nous nous trouvons par les mêmes raisons de notre Ecervellée d'hier, mais j'ai senti que c'étoit offenser un Homme comme vous, que de soupçonner qu'il pensât aussi basement que ces jeunes Etourdis qui croient pratiquer l'Amour & qui ne suivent que la Débauche. Je sens parfaitement que les Cœurs que la Raison unit doivent avoir d'autres principes. Je n'ai jamais connu cette délicieuse Tendresse, & je ne l'aurois jamais connue sans vous; elle me paroissoit pleine de douleurs, & cependant je m'y livre de tout mon Cœur. Puisse notre Union durer autant que nous-mêmes; c'est l'unique souhait de bonheur qui me reste à faire.

A ces mots je me jettai à genoux & lui reiterai mille fois les Sermens de la fidélité la plus parfaite. Ne me demandez plus rien, mon cher Ami, l'Amour ferma les Rideaux, & nous remplit de tous ses feux. *Carlino* me avoua qu'elle ne les avoit jamais connus, pas même en

L E T.

LETTRE PHILOSOPHIQUE

De Mr. de V... à Mr. D...

MONSIEUR.

IL faut que je l'avoïe, lorsque j'ai examiné l'*Infaillible Aristote*, le *Docteur Angelique*, le *Divin Platon*, j'ai pris toutes ces Epithètes pour des Sobriquets. Je n'ai vû dans tous les Philosophes qui ont parlé de l'Ame humaine, que des Aveugles pleins de témérité, & de babil, qui s'efforcent de persuader qu'ils ont une vûë d'Aigle, & ceux qui les en croient sur leur parole me font compassion; ce sont des gens fascinés qui s'imaginent aussi eux-mêmes de voir quelque chose, quoiqu'ils n'en aient aucune notion claire & évidente.

Je ne feindrai point de mettre au rang de ces Maîtres d'erreurs *Descartes* & *Mallebranche*. Le premier nous assure que l'Ame de l'Homme est une Substance dont l'essence est de penser, qui pense toujours, & qui s'occupe dans le Ventre de sa Mere de belles Idées métaphisiques, & de beaux Axiomes généraux, qu'elle oublie ensuite.

Pour le Père *Mallebranche*, il est bien persuadé que nous voïons tout en Dieu; il a trouvé des Partisans, parce que les Fables les plus hardies sont celles qui sont le mieux reçues de la foible Imagination des Hommes.

Plusieurs Philosophes ont donc fait le Roman de l'Ame; & il n'y a qu'un Sage qui en ait écrit modestement l'Histoire. Je vais fai-

re l'Abregé de cette Histoire, selon que je l'ai conçu. Je fais fort bien que tout le monde ne conviendra pas des Idées de Mr. *Locke*; il se pourroit bien faire que Mr. *Locke* eût raison contre *Descartes*, & *Mallebranche*, & qu'il eût tort contre la *Sorbonne*: Je parle selon les lumières de la Philosophie, non selon les Révélations de la Foi. Il ne m'appartient que de penser humainement. Les Théologiens décident divinement, c'est toute autre chose. La Raïson & la Foi sont de nature contraire: En un mot, voici un petit précis de Mr. *Locke* que je censurerois si j'étois Théologien, & que j'adopte pour un moment comme pure Hypothèse, comme Conjecture de simple Philosophie, humainement parlant. Il s'agit de savoir ce que c'est que l'Âme.

Premièrement, le mot d'Âme est de ces termes que chacun prononce sans l'entendre; nous n'entendons que les choses dont nous avons une idée; nous n'en avons point de l'Âme, ni de l'Esprit, donc nous ne l'entendons point.

En second lieu, il nous a plu d'appeller Âme, cette Faculté de sentir & de penser, comme nous apellons Vie, la faculté de vivre, & Volonté, la faculté de vouloir, &c.

Des Raisonneurs sont venus ensuite, & ont dit, l'Homme est composé de Matière, & d'Esprit; la Matière est étenduë & divisible; l'Esprit n'est ni étendu, ni divisible; donc il est, disent-ils, d'une autre nature. C'est un assemblage d'Êtres qui ne sont point faits l'un pour l'autre, & que Dieu unit malgré leur nature. Nous voïons peu le Corps, nous ne voïons point l'Âme; elle n'a point de Parties, donc elle

elle est éternelle: Elle a des Idées pures & spirituelles, donc elle ne les reçoit point de la Matière; elle ne les reçoit point non plus d'elle-même, donc Dieu les lui donne, donc elle apporte en naissant les Idées de Dieu, de l'Infini & toutes les Idées générales.

Toujours humainement parlant, je répons à ces Messieurs, qu'ils sont bien sçavans; ils supposent d'abord qu'il y a une Ame, & puis ils nous disent ce que ce doit être. Ils prononcent le nom de Matière, & décident ensuite nettement ce qu'elle est. Et moi je leur dis, vous ne connoissez ni l'Esprit, ni la Matière: Par l'Esprit, vous ne pouvez imaginer que la faculté de penser; par la Matière, vous ne pouvez entendre qu'un certain assemblage de Qualités, de Couleurs, d'Etendus, de Solidités, & il vous a plu d'appeler cela Matière, & vous avez assigné les limites de la Matière & de l'Ame avant d'être sûrs seulement de l'existence de l'une & de l'autre.

Quant à la Matière, vous enseignez gravement, qu'il n'y a en elle que l'étendue de la Solidité; & moi je vous dis modestement, qu'elle est capable de mille propriétés, que ni vous, ni moi, ne connoissons pas. Vous dites que l'Ame est indivisible, éternelle, & vous supposez ce qui est en question. Vous êtes à peu près comme un Régent de Collège qui n'ayant vû d'Horloge de la vie auroit tout d'un coup entre ses mains une Montre d'Angleterre à Répétition: Cet Homme, bon *Peripatéticien*, est frappé de la justesse avec laquelle les Aiguilles divisent & marquent les Temps, & encore plus étonné qu'un Bouton poussé par

le doigt, sonne précisément l'Heure que l'Aiguille marque. Mon Philosophe ne manque pas de concevoir qu'il y a dans cette Machine une Ame qui la gouverne, & qui en mène les Ressorts: Il démontre savamment son Opinion, par la comparaison des Anges qui font aller les Sphères Célestes, & il fait soutenir dans sa Classe de belles Thèses sur l'Ame des Montres. Un de ses Ecoliers ouvre la Montre, on n'y voit que des Ressorts, & cependant on soutient toujours le Système des Ames des Montres. Je suis cet Ecolier ouvrant la Montre, que l'on appelle l'Homme, & qui au lieu de définir hardiment ce que nous ne connoissons point, tâche d'examiner par degrés ce que nous voulons connoître. Prenons un Enfant à l'instant de sa naissance, & & suivons pas-à-pas les progrès de son Entendement. Vous me faites l'honneur de m'apprendre que Dieu a pris la peine de créer une Ame pour aller loger dans ce Corps, lorsqu'il avoit environ six semaines. Cette Ame en arrivant étoit; dites-vous, pourvûe d'Idées métaphisiques; connoissant Dieu, l'Esprit & l'Infini fort clairement; elle étoit en un mot une très-savante personne: Mais malheureusement elle sort de l'Uterus avec une Ignorance crasse; elle passe dix-huit mois à ne connoître que le Teton de sa Nourrice, & lorsqu'à l'âge de vingt ans on veut faire ressouvenir cette Ame de toutes les Idées scientifiques qu'elle avoit, quand elle fut unie à son Corps, elle est souvent si bouchée qu'elle n'en peut concevoir aucune. Il y a des Peuples entiers qui n'ont jamais eu une seule de ces Idées.

Idées. En vérité, à quoi pensoit l'Ame de *Descartes* & de *Mallebranche*, quand elle imagina de telles Réveries! Suivons donc l'Idée du petit Enfant, sans nous arrêter aux Imaginations des Philosophes.

Le jour que sa Mère est accouchée de lui, & de son Ame, il est né un Chien dans la Maison, un Chat, & un Serin: Au bout de trois mois, j'apprens un Menuët au Serin; au bout de dixhuit mois, je fais du Chien un excellent Chasseur; le Chat au bout de six semaines fait déjà tous ses tours, & l'Enfant au bout de quatre ans ne fait rien. Moi, Homme grossier, témoin de cette prodigieuse différence, & qui n'ai jamais vû d'Enfant, je crois d'abord que le Chat, le Chien, & le Serin sont des Créatures très-intelligentes, & que le petit Enfant est un simple Automate.

Cependant peu-à-peu je m'aperçois que cet Enfant a des Idées, de la Mémoire, qu'il a les mêmes Passions que ces Animaux, & alors j'avoüe qu'il est comme eux, une Créature raisonnable: Il me communique différentes Idées, par quelques Paroles qu'il a apprises, de même que mon Chien, par des cris diversifiés, me fait exactement connoître ses divers besoins. J'aperçois qu'à l'âge de six ou sept ans, l'Enfant combine dans son petit Cerveau presque autant d'Idées que mon Chien de Chasse dans le sien: Enfin il atteint avec l'âge à un nombre infini de Connoissances; alors que dois-je penser de lui? Irois-je croire qu'il est d'une Nature tout-à-fait différente? Non sans doute; car vous voiez d'un côté un Imbécile, de l'autre un *Newton*. Vous

Vous prétendez qu'ils sont pourtant de même nature, & qu'il n'y a de la différence que du plus au moins. Pour mieux m'assurer de la vraisemblance de mon Opinion, j'examine mon Enfant & mon Chien pendant leur Veille & leur Sommeil. Je les saigne l'un & l'autre outre mesure; alors leurs Idées semblent s'écouler avec le Sang: Dans cet état, je les appelle, ils ne me répondent plus, & si je leur tire encore quelques Palettes, mes deux Machines qui avoient auparavant des Idées en très-grand nombre & des Passions de toutes espèces, n'auront plus aucun sentiment. J'examine ensuite mes deux Animaux pendant qu'ils dorment; je m'aperçois que le Chien après avoir trop mangé a des Rêves; il chasse, il crie après la Proie: Mon jeune Enfant étant dans le même état, parle à sa Maîtresse & fait l'Amour en Songe. Si l'un & l'autre ont mangé modérément, ni l'un ni l'autre ne rêve: Enfin je vois que leur faculté de sentir, d'apercevoir, d'exprimer leurs idées, s'est développée en eux petit-à-petit, & s'affoiblit aussi par degrés. J'aperçois en eux plus de rapport cent fois, que je n'en trouve entre tel homme d'Esprit & tel homme imbécile. C'est ce que je vous expliquerai encore plus clairement dans une autre Lettre.

Je suis, &c.

A Paris, ce 4. Juin. 1736.

A A M S T E R D A M.

Chés J. RYCKHOFF le FILS, Libraire.

L'OBSERVATEUR

POLIGRAPHIQUE.

III. LETTRE PERSANE.

RICA à ALI-BEG.

TU fais, mon cher *Ali*, que le desir sincère de me rendre utile à nôtre Sublime Sophi & à la Patrie, a été le but principal des perilleux Voiages que j'ai entrepris. Je me suis proposé pour modèle l'activité industrieuse de l'Abeille, qui parcourt non seulement les Jardins, mais encore les Champs & les Prairies, pour aller y recueillir les Matériaux & les Provisions nécessaires à sa petite Republique. En attendant que je puisse aller moi même te rendre un compte exact de toutes les découvertes que j'aurai faites dans ces Pais d'Infidèles, & des Connoissances que j'y aurai acquises, j'espère que mes Lettres, qui seront désormais plus fréquentes, te prouveront que je ne perds nullement de vûë cet objet principal. Du reste, mes interêts les plus tendres & les plus précieux sont entre tes mains; puisque en partant je remis entièrement à tes soins la direction de mes Biens, de mes Femmes, de mes Esclaves, & de ma propre fortune, me flatant que tu vou-

A a drois

drois bien, en toute occasion, faire valoir auprès des Ministres de nôtre souverain Monarque, ce zèle ardent que tu me connois pour son service.

Afin de te donner occasion de le faire plus efficacement, je t'envoie un Morceau qui doit leur être infiniment agréable, du moins s'ils l'envisagent des mêmes yeux que moi, & s'ils désirent avec sincérité, comme je n'en doute point, de voir un jour, en la personne de nôtre jeune Sophi, revivre le Grand & immortel *Schach Abbas*, son Aieul; c'est à-dire, un Souverain adoré de tous ses Sujets, respecté des Voisins, & estimé de tous les Etrangers. Ce Morceau contient les Avis importants que *Charles* Roi de *Suède* laissa en mourant à son Fils *Gustave Adolphe* II. & dont ce Jeune Prince fit dans la suite un si bon usage, qu'il s'acquît à juste titre le surnom de *Grand*, par sa Valeur, aussi bien que par son expérience à la Guerre & dans les Affaires Politiques.

MAXIMES, (*)

Pour l'Institution du Prince.

I. Une Couronne est un fardeau bien pesant, si les fidèles Serviteurs du Prince qui la porte & l'Amour
de

(*) Elles sont tirées des Mémoires du Comte d'Angoulême, qui sont dans la Bibliothèque du Roi Très-Chrétien. Ce Comte étoit Ambassadeur de France à Vienne en 1621. & dans ce tems-là *Gustave Adolphe* qui n'avoit que 29 ans, étoit déjà regardé comme Invincible par les *Moscovites*, les *Danois* & les *Polonois*, & comme formidable à tout le reste de l'Europe.

de ses Peuples, n'en soltiennent une partie & sa Ver-
tu l'autre.

II. Il ne doit jamais faire faire par ses Ministres
& Officiers ce qu'il peut faire dignement lui-même.

III. Qu'il voie tout, qu'il écoute tout, que par
sa Prudence & sa Bonté il pourvoie à tout.

IV. Qu'il n'ait pour Confidens que des Hommes
sages, désintéressés & qu'il connoitra gens de
bien.

V. Que d'habiles gens fassent tous les ans le tour
de l'Europe, pour attirer à son Service les person-
nes les plus renommées en toutes sortes de Profes-
sions.

VI. Qu'il aprenne diverses Langues pour pouvoir
mieux connoître plusieurs Nations & se faire aimer
d'elles.

VII. Qu'il travaille à former son Jugement par
les Sciences, les Arts & toutes les Connoissances
nécessaires, afin de pouvoir en toutes choses discerner
le vrai, le juste, le solide, du faux, de l'injuste,
& des l'apparent.

VIII. Que par sa Douceur, son Humanité & son
Affabilité, il tâche de s'acquérir la bienveillance de
tout le Monde & le Cœur de ses Sujets.

IX. Qu'il ait le Visage ouvert & le Cœur ferme,
& qu'en toutes ses Actions son procédé paroisse loial
& convenable à sa Dignité.

X. Si le Predecesseur du Prince, ou lui-même
s'étoit relâché, par rapport à certaines Conjonctures
fâcheuses, de l'observation des Loix ou du bon ordre
dans ses Etats, qu'il ne balance point à les rétablir
dans leur premier lustre le plutôt qu'il pourra, per-
sonne n'étant en droit de trouver à redire qu'il assu-

jettisse les Hommes & les choses aux Loix de la Patrie.

XI. Qu'il emploie toute la Prudence & la sagacité possible pour n'être ni trompé, ni trompeur.

XII. Pour se rendre capable de réduire & d'assujettir les Rebelles & les Tyrans, qu'il commence par dompter ses Passions.

XIII. Qu'il ne se rebute point du Travail & de la Peine dans les commencemens, il s'y accoutumera insensiblement, & en partageant ses Heures pour l'administration des Affaires d'Etat, il trouvera suffisamment de tems pour y vaquer & pour se délasser à des Divertissemens honnêtes.

XIV. Que ses Etats soient le Refuge & l'Azile des Princes opprésés, & que son Epée & sa Valeur aient l'avantage & la gloire de les rétablir en leur grandeur.

XV. Il doit tendre la Main à la Veuve, & donner son secours à l'Orphelin: L'un & l'autre ont droit d'attendre de la Bonté & de la Justice de leur Souverain qu'il ne souffrira point qu'ils soient opprimés dans leur malheureuse condition.

XVI. Que le Prince examine attentivement, lorsqu'on rend de bons ou de mauvais Offices à quelqu'un, si c'est par principe de haine ou d'amitié, ou par un motif désintéressé de servir le Prince, en l'avertissant pour qui il doit avoir de l'estime ou de la défiance; puisque la Cour & ceux qui la fréquentent sont ordinairement remplis d'Envie, de Suppositions & d'Artifices.

XVII. Qu'il sache que le sang innocent répandu, & celui du Méchant conservé, crient également vengeance au Ciel.

XVIII. Il faut qu'il abatte le Sourcil de l'Orgueil-

gueilleux & de l'Impudent, & qu'il fasse du bien aux Humbles & aux Timides.

XIX. Il doit toujours se souvenir qu'il n'est pas moins important, pour la conservation & le maintien de son Etat, de punir que de récompenser chacun selon qu'il le mérite.

XX. Que sa Liberalité n'aille jamais jusqu'à la profusion & que ses Bienfaits soient toujours départis avec choix & mesure.

XXI. Qu'il regarde avec autant d'aversion & de mépris les Flateurs que les Traîtres; qu'il considère les Fainéans & les Oisifs comme morts dans la Société, & qu'il n'ait que du mépris pour les Mutins & les menteurs.

XXII. Que sa Bienveillance, accompagnée d'une certaine Familiarité mesurée, n'imprime que de l'Amour & du Respect & que sa Colère, quand il est contraint de la faire éclater, cause de la crainte & de l'amendement; que l'on voie qu'il punit le Vice plutôt que le Vicioux.

XXIII. Il ne doit jamais paroître inquiet ni chagrin, si ce n'est lorsque quelqu'un de ses bons Serviteurs est mort ou tombe dans quelque grande faute.

XXIV. Qu'il excuse & pardonne plutôt la Faute que la Flatterie.

XXV. Qu'il soit accessible, affable, sans ressentiment & sans fiel.

XXVI. Que la Vérité puisse pénétrer jusqu'à lui & soit reçue dans les lieux les plus secrets & retirés de son Palais, d'où la plupart des Princes soufrent souvent qu'elle soit bannie: Il doit même y avoir des récompenses pour quiconque des Sujets a osés de fermeté pour la faire reluire aux yeux du Souverain, avec tout le Respect dû à la Majesté.

XXVII. Qu'en témoignant son déplaisir, il efface avec dextérité les Cicatrices causées par les Taxes & les Impôts dans le Cœur de ses Peuples; s'ils ne contribuent qu'aux besoins de l'Etat & à la nécessité publique, ils le feront sans murmure.

XXVIII. Que dans sa Cour & ses Armées l'Etranger ne soit point rebuté; mais qu'il soit considéré avec quelque sorte de différence des Naturels Sujets du Prince.

XXIX. Qu'une chaste Couche soit l'adoucissement des Amertumes inséparables de l'Humanité & sur-tout de la Roiauté.

XXX. Qu'il demande au Ciel d'avoir des Enfants vertueux, ou de n'en avoir plutôt aucun.

XXXI. Qu'il ne confie le Gouvernement de ses Provinces & particulièrement des nouvelles Conquêtes, qu'à des personnes qui aient les Mains pures & qui soient de facile accès.

XXXII. Enfin qu'en toutes ses Actions il se conduise de telle sorte qu'il soit sur la Terre une Image fidèle de la Divinité, en donnant à tout le Monde des marques certaines & impartiales de sa Probité & de son Amour paternel pour ses Peuples. S'il gagne leur Cœur, il possède de le plus précieux de tous les Trésors.

Telles sont, mon cher *Alt*, les Maximes qui ont fait d'un même Prince, un Héros, un Conquerant, un Philosophe, & l'un des meilleurs Rois qui ait jamais paru dans le Nord & dont la Mémoire sera éternellement en bénédiction. Les Incirconcis nous font l'honneur de nous attribuer une Sageffe beaucoup au dessus de toutes les Nations, & ils citent avec admiration nos Sentences, nos Apophtegmes &

& nos Bons-mots : Je les vois faire de grandes Exclamations lorsque je leur raconte que *Sabeb*, Fils d'*Ibad*, Grand Visir de deux de nos Rois de la Race des *Boiens*, aimoit tellement la Sagesse qu'il faisoit toujours porter à sa suite, même dans les Campagnes qu'il étoit obligé de faire, la charge de quatre cents Chameaux de Livres de Philosophie : Mais je pense que si *Sabeb* avoit fait tirer la Quintessence de cette quantité prodigieuse de Volumes, on n'en auroit jamais pû extraire trente deux Maximes aussi exquisés que celles du Roi *Charles*, à son Fils *Gustave*.

Je ne puis disconvenir d'une Vérité qui ne nous est pas trop flateuse ; les *Euro péens* poussent les Sciences de Théorie & de Pratique beaucoup plus loin que nous : Ils ont sur tout des Principes de Morale & de Politique dignes de la bouche sacrée de nôtre Grand Prophète *Aly-Riza*, qui pendant son séjour sur la Terre, fut la Trompette parlante dont Dieu se servit pour découvrir la Vérité aux Humains : Mais d'un autre côté, on trouve parmi les *Euro péens* des Philosophes détestables qui foulant aux pieds les Sentimens que nous avons de Dieu & de la Nature, voudroient qu'on ne se servît de la Probité & de la Religion, que pour en imposer aux autres & pour parvenir plus sûrement à ses fins.

Je n'ai lû, par exemple, qu'avec frater un certain Livre, (*) dont malheureusement la plûpart des Souverains & leurs Ministres
font

(*) Le Prince de Machiavel, *Chap. XVIII, & alibi.*

font leur étude & la règle de leur conduite : J'y ai vû avec exécution, qu'un Prince ne peut ni ne doit garder la Foi qu'il a jurée quand ses intérêts s'y opposent ; qu'il doit paroître bon, loial, humain, religieux ; mais qu'il ne doit avoir que l'écorce de toutes ces Vertus, qui lui seroient préjudiciables s'il les possédoit réellement, puisqu'il doit être toujours prêt lorsqu'il y trouve son avantage, à contrevvenir à sa Foi, à la Charité, à l'Humanité & à la Religion.

Périssent à jamais & soient mille fois plus maudits qu'Omar, ceux qui cherchent à accréditer dans le Monde ces détestables Préceptes qui ne tendent qu'à rendre les Souverains des Tyrans Odieux, tandis qu'ils doivent être les Pères de leurs Peuples.

A Paris, ce 8. Juin. 1736.

A A M S T E R D A M.
Chés J. RYCKHOFF le FILS, Libraire.

L'OBSERVATEUR POLIGRAPHIQUE.

II. LETTRE PHILOSOPHIQUE

DE Mr. DE V***

JE vous ai dit en dernier lieu, que j'apercevois entre mon Chien & mon Enfant plus de raport cent fois, qu'entre tel Homme d'Esprit & tel Homme absolument imbecile (*). Quelle est donc l'opinion que j'aurai de leur Nature? Celle que tous les Peuples ont imaginée d'abord, avant que la Politique *Egyptienne* se figurât la Spiritualité & l'Immortalité de l'Âme. Je soupçonnerai même avec bien de l'apparence qu'*Archimede* & une Taupé sont de la même espèce, quoique d'un genre différent; de même qu'un Chêne & un grain de Moutarde sont formés par les mêmes principes, quoique l'un soit un grand arbre & l'autre une petite Plante. Je pense-
rai que Dieu a donné des portions d'Intelli-

B b genre

(*) Si on prenoit la peine de combiner les degrés de Spiritualité, on trouveroit, par exemple, qu'il y en a environ 25 de différence entre Ty... & son Chien, & qu'il y en a tout autant entre Ty... & son Maître Vo... Or comme il se voit dans le Monde des Individus 25 fois plus bêtes que Ty... & d'autres 25 fois plus spirituels que Vo... Il s'ensuit qu'entre ceux-là & ceux-ci il y a 100 degrés de différence, pendant qu'il n'y en a aucune entre ces premiers & les Bêtes.

gence à des Portions de Matière organisée pour penser. Je croirai que la Matière a pensé à proportion de la finesse des Sens, & que ce sont eux qui les proportionnent à la mesure de nos Idées. Je croirai que l'Huitre à l'écaille a moins de Sensations & de Sens, parce qu'elle a l'Ame attachée à son écaille: Cinq Sens lui seroient inutiles. Il y a beaucoup d'Animaux qui n'ont que deux Sens; nous en avons cinq, ce qui est bien peu de chose. Il est à croire qu'il est dans d'autres Mondes, d'autres Animaux qui jouissent de vingt, ou trente Sens; & que d'autres espèces encore plus parfaites ont des Sens à l'infini.

Il me paroît que voilà la manière la plus simple & la plus naturelle d'en raisonner, c'est-à-dire de deviner, & de soupçonner. Certainement, il s'est passé bien du tems avant que les Hommes aient été assez ingénieux pour imaginer un Estre inconnu qui est nous, qui fait tout en nous, qui n'est pas tout-à-fait nous, & qui vit après nous. Aussi n'est-on venu que par degrés à concevoir une idée si hardie. D'abord le mot *Ame* a signifié la *Vie*, & a été commun pour nous, & pour les autres Animaux. Ensuite nôtre Orgueil nous a fait une Ame à part & nous a fait imaginer une Forme Substantielle pour les autres Creatures. Cet Orgueil humain demande ce que c'est donc que ce pouvoir d'apercevoir, & de sentir, qu'il appelle Ame dans l'Homme, & Instinct dans la Brute? Je satisferai à cette Question, quand les Humanités n'auront appris, ce que c'est que le Son, la
Lu-

Lumière, l'Espace, le Corps, le Temps. En attendant, je dirai dans l'esprit du Sage *Locke*, la Philosophie consiste à s'arrêter quand le flambeau de la Physique nous manque. J'observe les effets de la Nature, mais je vous avoue que je n'en conçois pas plus que vous les principes: Tout ce que je fais, c'est que je ne dois pas attribuer à plusieurs Causes sur tout à des Causes inconnues, ce que je puis attribuer à une Cause connue: Or je puis attribuer à mon Corps la Faculté de penser, & de sentir; donc je ne dois point chercher cette Faculté dans une autre Substance appelée Ame, ou Esprit, dont je ne puis avoir la moindre idée. Vous vous recriez à cette Proposition. Vous trouvez donc de l'Irreligion à ofer dire que le Corps peut penser? Mais que diriez-vous, répondroit Mr. *Locke*, si c'est vous même qui êtes ici coupable d'Irreligion? Vous qui osez borner la Puissance de Dieu? Quel est l'Homme sur la Terre qui peut assurer sans une Impiété absurde, qu'il est impossible à Dieu, de donner à la Matière le Sentiment, & le Penser? Foibles, & Hardis que vous êtes, vous avancez que la Matière ne pense point, parce que vous ne concevez pas qu'une Matière, telle qu'elle soit, pense.

Grands Philosophes, qui decidez du Pouvoir de Dieu & qui dites que Dieu d'une Pierre peut faire un Ange, ne voyez-vous pas, que selon vous mêmes, Dieu ne feroit en ce cas, que donner à une Pierre la puissance de penser, car si la Matière de la Pierre, ne restoit pas, ce ne seroit plus une Pierre, ce seroit une Pierre ané-

antie, & un Ange créé. De quelque côté que vous vous tourniez, vous êtes forcés d'avouer deux choses, vôtre Ignorance, & la Puissance immense du Créateur; vôtre Ignorance qui se révolte contre la Matière pensante, & la Puissance du Createur à qui certes, cela n'est pas impossible.

Vous qui savez que la Matière ne périt pas, vous contesterez à Dieu le pouvoir de conserver dans cette Matière la plus belle qualité dont il l'avoit ornée? L'Etendue subsiste bien sans Corps par lui, puisqu'il y a des Philosophes qui croient le Vuide. Les Accidens subsistent bien sans la Substance parmi les Chrétiens qui croient la Transsubstantiation. Dieu, dites-vous, ne peut pas faire ce qui implique contradiction; il faudroit en savoir plus que vous n'en savez pour soutenir cette Thèse avec connoissance de cause. Vous avez beau faire, vous ne faurez jamais autre chose sinon que vous êtes Corps, & que vous pensez. Bien des gens qui ont appris dans l'Ecole à ne douter de rien, qui prennent leurs Syllogismes pour des Oracles & leurs Superstitions pour la Religion, regardent Mr. *Locke* comme un Impie dangereux. Ces Superstitieux sont dans la Société des Hommes ce que les Poltrons sont dans une Armée, ils ont & donnent des Terreurs paniques; il faut avoir la pitié de dissiper leurs craintes; il faut qu'ils sachent que ce ne seront pas les sentimens des Philosophes, qui feront jamais tort à la Religion. Il est assuré que la Lumière vient du Soleil, & que les Planettes tournent autour de cet Astre:

On

On n'en lit pas avec moins d'édification dans la Bible, que la Lumière a été faite avant le Soleil, & que le Soleil s'est arrêté sur le Village de *Gabaon*. Il est démontré que l'Arc-en-Ciel est formé nécessairement par la Pluie; on n'en respecte pas moins le Texte sacré qui dit que Dieu posa son Arc dans les Nüées, après le Déluge, en signe qu'il n'y auroit plus d'Inondations.

On ne sauroit plus douter maintenant que la plupart des Etoiles ne soient beaucoup plus grandes que tout nôtre Globe; cela n'empêche pas que nous ne lisions avec beaucoup d'édification dans les Saintes Ecritures, qu'au jour du Jugement les Etoiles tomberont sur la Terre.

Combien d'autres Traits ne trouve-t-on point dans l'Ancien & dans le nouveau Testament tout-à-fait opposés aux Experiences aux Démonstrations & aux Découvertes qui se font journellement?

Le Mystère de la Trinité, & celui de l'Eucharistie ont beau être contradictoires aux Démonstrations connues, ils n'en sont pas moins révévés chés les Philosophes Catholiques, qui savent que les choses de la Raison & de la Foi sont de différente nature.

La Nation des Antipodes a été condamnée par les Papes & les Conciles, & les Papes après la découverte des Antipodes, y ont fait porter cette même Religion Chrétienne, dont on croioit la destruction sûre, en cas que l'on pût trouver un Homme, qui comme on parloit alors, avoit la Tête en bas, & les Pieds en

haut, par raport à nous, & qui comme dit le très-peu Philosophe St. *Augustin*, seroit tombé au Ciel. Jamais les Philosophes ne feront tort à la Religion dominante d'un Pais: Pourquoi? C'est qu'ils sont sans Enthousiasme & qu'ils n'écrivent point pour le Peuple. Divisez le Genre-humain en vingt parts, il y en a dix-neuf composées de ceux qui travaillent de leurs mains, & qui ne sauront jamais s'il y a un *Locke* au Monde. Dans la vingtième partie qui reste, combien trouve-t-on peu d'Hommes qui lisent? & parmi ceux qui lisent, il y en a vingt qui lisent les Romains contre un qui étudie la Philosophie: Le nombre de ceux qui pensent est extrêmement petit, & ceux-là ne s'avisent pas de troubler le Monde.

Ce n'est ni *Montagne*, ni *Locke*, ni *Bayle*, ni *Spinoza*, ni *Hobbes*, ni *Srambourg*, ni *Colins*, ni *Zéland*, ni leurs semblables, qui ont porté le Flambeau de la Discorde dans leur Patrie; ce sont la plupart des Théologiens qui aiant eu d'abord l'ambition d'être Chefs de Secte, ont eu bientôt celle d'être Chefs de parti. Que dis-je? Tous les Livres des Philosophes modernes mis ensemble ne feront jamais dans le Monde autant de bruit seulement qu'en fit autrefois la Dispute des Cordeliers, sur la forme de leurs Manches, & de leurs Capuchons; ou de savoir si les *Franciscains* ont la propriété de leur Soupe avant que de l'avoir mangée?

Au reste je vous repette encore, qu'en écrivant avec liberté, je ne me rends garant d'aucune Opinion & ne suis responsable de rien.

rien. Il y a peut-être parmi ces Songes, & ces Réveries Philosophiques des Raisonnemens auxquels je donnerois la préférence sur certains Dogmes Theologiques, mais il n'y en a aucune que je ne sacrifiasse tout d'un coup, à la Religion & à la Patrie.

LE SINGE JOUEUR DE GOBELETS.

F A B L E (*)

AU tems d'Esopé, un Singe eut la manie
D'immortaliser son nom.

Que faire pour cela? Le Drôle aimoit la vie,

Et comme il n'étoit pas Gascon,

Très-volontiers se confessoit Poltron.

Que fait-il donc? Par Affiche il convie

Quadrupèdes, Oiseaux, bref toutes les Forêts,

A le voir faire l'Equivoque.

Serpenter le Fauteuil, jouer des Gobelets.

La Sale étoit commode & libre;

Dans les Loges devoient briller

L'aimable & tendre Philomèle,

La charmante Serine & Perruche la belle:

Sur le Théâtre on verroit s'étaler

Et jouer de la Prunelle

Sire Lion, Mylord Rinocéros,

Le Seigneur Elephant & tel autre gros dos.

Aux Renards, Troupe connoisseuse,

Le Parterre fut assigné.

Une heure avant le Rendez-vous donné,

Chés la Gruë & sa Sœur, Engeance curieuse,

Nô-

(*) Par M. l'Abbé D'ALINVAE.

Notre Singe fut attiré ;
 Deux Etourneaux étoient près d'elles ;
 Ainsi qu'un noir Hibou, Commensal des Donzelles ;
 Démontrer de ses Tours, comme on l'eut conjuré ;

Il se mit en devoir d'en faire ;
 Mais dès qu'il eut tiré sa Gibecière,
 Chacun le critiqua de la belle manière.

La Gruë en blâma la couleur ;
 Sa Sœur s'en prit à la grandeur :

Le noir Hibou, jaloux de sa nature
 En Hébreu, Grec, Latin en fronda la Structure,
 Les Etourneaux, sui-disant Beaux-Esprits,
 Sur l'Affiche à l'envi d'abord se déchaînèrent,

Et la trouvèrent

Conçûe en termes trop hardis.

Bref, sans rien voir de plus, ce digne Aréopage
 Conclut que tout son fait n'étoit que badinage.

De cet accueil Messer Bertrand surpris,

leur dit, feront sa Gibecière ;

C'est aux Renards qu'il m'importe de plaire ;
 Voici l'heure à peu près qu'ils doivent s'assembler ;
 Je n'oserois compter sur leur suffrage,

Mais ils n'iront pas me siffler,
 Avant que de mes tours on ait vu l'étalage.
 Avec un ris moqueur leur aiant dit cela,

Le Singe fait la gambade & s'en va.

à Paris, ce 18 Juin 1736.

A A M S T E R D A M.
 Chés J. RYCKHOFF le FILS, Libraire.





K
E

Ap 4495

ULB Halle

3

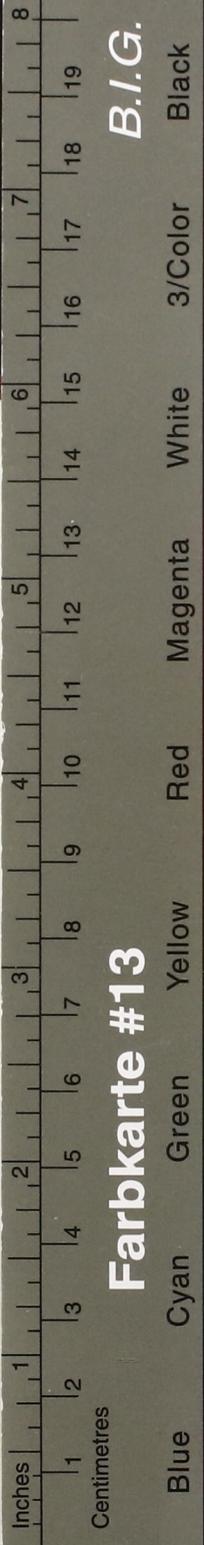
007 239 343



K. Zigan
Buchbinderei







L'OBSERVATEUR,
O U V R A G E
POLIGRAPHIQUE
E T
P E R I O D I Q U E,
T O M E P R E M I E R.



A AMSTERDAM,
Chés J. RYCKHOFF le Fils
Libraire, 1736,

